



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



Nº Curent 36982 Format

Nº Inventar A. 17408 Anul

Secția Defozit II Raftul

A Monsieur Leconte de Linsay
hommage de l'auteur
traduction

Jules Brun

avril 93

TROIS NOUVELLES

CETTE UNIQUE ÉDITION
AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

A ÉTÉ TIRÉE

A SOIXANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

(Dont trois sur papier de Hollande)

ET NE SERA PAS MISE DANS LE COMMERCE

N° 43

352651

Inv. H. 17408

CARMEN SYLVA

TROIS NOUVELLES

TRADUITES DE L'ALLEMAND

PAR

LÉO BACHELIN & JULES BRUN

136780



DONAȚIUNEA
LECOMPTE DU NOUY

ÉVREUX

CHARLES HÉRISSEY, IMPRIMEUR

1892

1956

BIBLIOTECA UNIVERSITARA
COTA 36982

127/07

B.C.U. Bucuresti



C136780

VENGEANCE !

Sereine nuit d'étoiles. De fraîches effluves montent des vallées. Rapide, l'Olto¹ roule et gronde entre deux hautes murailles rocheuses ; il emporte les torrents écumeux qui cascadenent aux contreforts des Carpathes, dans les gorges latérales.

Au débouché d'une de ces combes, apparaît, insolite, un personnage de haute taille, encore grandi par l'obscurité.

Tout à coup la lune se lève et inonde le paysage d'une lumière nette et bleue, dont le

1. Rivière qui prend sa source en Transylvanie, traverse la Roumanie du Nord au Sud-Est, et se jette dans le Danube à Turnu-Magurele.

contraste épaissit les ombres, où s'est replongé le mystérieux voyageur. La clarté plane sur le sommeil des villages, sur le sommeil des forêts qui respirent doucement; et, dans les prairies humides, l'arome du foin se mêle aux parfums d'innombrables floraisons...

Le passant inconnu délaisse le sentier; il pénètre à l'écart dans une prairie, où reposent quelques vaches. Un voleur de bétail, sans doute.

C'est un homme droit comme un sapin, maigre et leste, vêtu d'une jaquette brune. Des armes luisent à sa large ceinture de cuir fauve; ses culottes de laine blanche sont engagées dans des bottes; son feutre piqué d'un géranium, posé sur sa longue chevelure, masque un front creusé verticalement d'un pli volontaire et des sourcils broussailleux, sous lesquels ses prunelles dardent comme braises. Voler ou tuer, que va-t-il faire ?

Tout d'abord, il tortille sa moustache entre ses doigts longs et nerveux; puis le voilà qui tire de sa ceinture une corde et un large couteau.

Sans bruit, à petits pas, il s'est approché d'une vache. Ses dents luisent dans un sourire

mauvais, son nez s'arque en bec d'aigle. Il murmure :

— Pour une paire de sandales, ta peau, à toi, me les vaudra bien !

Sa poigne de fer a lié les jarrets de l'animal. Il entaille en carré le pelage roussâtre... Une effroyable beuglée se perd dans la montagne : il rit de ces mugissements de douleur. La bête frémit et se tord sous la lame ; qu'importe ! il en écorche les flancs et en arrache deux larges bandes de peau.

En gouttes pressées, un sang noir tombe sur l'herbe. L'homme a repris sa corde. Il va laver ses deux pièces de cuir au ruisseau le plus proche ; il les roule l'une dans l'autre, les glisse dans sa ceinture ; puis il disparaît de nouveau dans les ténèbres.

Rêveuse, la lune poursuit sa course ; par-dessus les rochers sauvages, elle plonge de longs regards dans l'Olto. Les vagues frisées d'écume s'argentent, gaies en leur frais clapotis. Elles ne savent rien ; elles n'ont rien vu, rien entendu — les vagues frisées d'écume.

Maintenant l'homme est arrivé au seuil de sa chaumière ; il pousse le loquet. Dedans, pour

lit, un banc appuyé contre le mur de l'étroite chambrette. Sa jeune femme ne dort pas. Elle avait allumé le cierge de Pâques, et, les mains jointes, les yeux fixes, elle regardait dans la nuit.

Du sang aux mains de son mari ! Un cri lui échappe.

Lui de rire.

— Pas peur, Ancoutza ! Je me suis seulement taillé des *opinci*¹ dans le cuir de sa vache. A plus tard sa peau, à lui !

Cela dit, il écrase la flamme du bout des doigts et se jette tout habillé sur sa couche. Lassé, il s'endort.

Deux ou trois heures se passent. La lune s'est voilée, le ciel s'encombre de nuages... A l'improviste, un grand vent se lève, hurle dans l'étendue morne, assiège la cabane, secoue les bardeaux du toit et les volets des fenêtres, bouscule les vases de fleurs dans la galerie extérieure et réveille le petit enfant dans son berceau, sa *copae*² suspendue au plafond par des cordes.

Dans la cuisine, une jeune fille sursaute d'un

1. Sorte de sandales qui sont la chaussure nationale et populaire de toute l'Europe orientale.

2. Bois creusé, de forme elliptique, où les paysans roumains pétrissent leur farine, lavent le menu linge, etc. Cet ustensile sert à une foule d'usages dans les ménages populaires.

bond ; elle se lève. La voilà vers l'âtre, à raviver la flamme de son haleine.

Il rappelle les traits du promeneur nocturne, ce visage que rougit le reflet des braises : même nez aquilin, mêmes yeux d'enfer enfoncés sous l'orbite, même front têtue ; et puis des cheveux d'un noir de suie, lourdement massés sur ce front et rejetés sur les épaules en masses désordonnées qui tombent jusqu'aux genoux.

Quand cette sauvageonne se dresse de toute sa hauteur, son bras levé touche le plafond. Elle écoute, épie chaque bruit, tressaille... L'enfant a crié.

— Ancoutza, veux-tu du lait pour le petit ? demande-t-elle à sa sœur à travers la cloison.

— Oui, Sanda ; mais il est aigre peut-être, à cause de l'orage.

Santa le goûta, et, rassurée, le mit sur le feu. Puis elle écarta le grossier volet et regarda par la fenêtre.

Sous un ciel de plomb, le vent chassait des tourbillons de poussière : il s'y mêlait des pénétrantes senteurs végétales. Un silence se fit... . Tout à coup un zigzag éblouissant, un éclat de tonnerre.

La jeune fille se signa ; elle ferma le volet et

ôta du feu la petite marmite. Elle transvasait, d'un pot dans un autre, le liquide trop chaud ; et l'impatience fronçait ses sourcils, joints à la racine du nez.

L'enfant criait toujours plus fort ; mais le crépitement de la grêle, le roulement de la foudre couvraient sa faible voix.

Quand Sanda pénétra dans la pièce voisine avec le lait tiédi, elle trouva rallumé le cierge de Pâques. Et le nourrisson ne s'apaisait toujours pas : c'est qu'il était tari, le sein que lui offrait la jeune mère.

— Mon Dieu ! Pourquoi me suis-je tant effrayée, l'autre jour ? J'avais tant de lait, du si bon lait !... Et voilà que je n'en ai plus !... Sainte mère de Dieu, quels éclairs !

La jeune fille haussa les épaules de dédain.

— Aussi, Ancoutza, tu es tellement peureuse !

Le mari se souleva sur le coude :

— Pour ça, il l'a payée, ta frayeur ! grondait-il entre ses dents.

— Il l'a payée ; mais cela ne me rendra pas mon lait. J'aurai même encore plus peur maintenant... Oh ! mon Dieu, comme il tonne !

La jeune mère et l'enfant avaient les mêmes cheveux d'un blond de miel, les mêmes yeux

d'azur, frangés de cils épais et sombres. Comme la pauvre femme tremblait de tous ses membres, ce fut Sanda qui prit le petit et lui donna à boire. Puis, levant les yeux, elle aperçut du rouge aux mains de son frère.

— Tu l'as tué, Dragomir ? interrogea-t-elle froidement.

L'homme sourit. Il s'était retourné vers Ancoutza :

— Au moins, Sanda n'est pas poltronne comme toi !

— Assurément, reprit Sanda, je n'ai pas peur. Seulement, si tu l'as tué, tu te trouveras mieux de l'autre côté de la montagne. Faut-il seller ton cheval ?

— Bah ! j'ai un peu saigné sa plus belle vache, pour que son lait tarisse comme celui d'Ancoutza, quand il a incendié la grange

— Hélas ! soupira la femme en joignant les mains ; et lui, qu'est-ce qu'il nous fera maintenant ?

— On verra. Et puis, ce qu'il nous fera, nous le lui rendrons, conclut la jeune fille.

L'enfant s'était endormi aux bras robustes de Sanda. Elle le remit dans le berceau ; elle caressa doucement, comme pour la calmer, le

front et les cheveux de sa craintive belle-sœur, puis rentra dans la cuisine.

Là elle recouvrit prudemment le feu d'un peu de cendres et se rejeta sur sa couchette, où elle s'endormit aussitôt d'un profond sommeil. Au dehors, l'orage s'éloignait peu à peu et la lune mettait des luisants aux feuilles et aux herbes mouillées...

Si Dragomir avait mutilé la vache du maître d'école Pârvou, en représailles de l'incendie de sa grange, c'est qu'une ancienne, très ancienne querelle divisait leurs familles depuis des générations. On en savait, au village, des histoires qui remontaient à des temps fabuleux, auxquelles, de loin en loin, s'ajoutaient de nouvelles horreurs. Aussi la pauvre Ancoutza vivait-elle en de perpétuelles angoisses.

Cette nuit-là, elle ne put fermer l'œil, l'imagination troublée par le pressentiment des malheurs qui allaient suivre cette dernière vengeance.

Le lendemain matin, après avoir cuvé sa *tzuica*¹ de la veille, Pârvou entra dans la classe — une pièce trop étroite en hiver, à moitié vide

1. Eau-de-vie de prunes, la liqueur nationale.

en été ; aussi n'y trouva-t-il, vu la saison, qu'un petit nombre d'enfants malingres, ceux-là qu'on ne peut employer aux travaux des champs.

L'instituteur portait des habits de paysan, bien qu'il eût passé quelques années à Craïova¹ où même il avait remporté le premier prix aux examens. Sa stature était d'un lutteur ; son œil gris, vif comme une amorce ; ses cheveux noirs, tondus ras ; et pour se tirer d'une harangue, on ne lui connaissait pas de rival. Aussi ce talent oratoire lui avait-il acquis nombre d'admirateurs au village. « Il sait ce qu'il y a dans les livres, » disaient les bonnes gens, qui levaient sur lui des regards respectueux. Quant aux écoliers, ils en avaient grand peur, terrorisés par la verge dont le maître usait à tort et à travers.

Ce jour-là, il était mal tourné, et c'est en des trances mortelles que les enfants attendaient sa première interrogation.

— Florica ! cria Pârvou.

Une chétive créature se leva. Des mèches folles lui tombaient sur les yeux et couvraient son pauvre visage de chat écorché. Debout, suivant les lignes du doigt, elle ânonna une

1. Chef-lieu du district de Dolj (Roumanie), 30,000 habitants. Ancienne capitale du banat de l'Olténie.

fable d'un bout à l'autre, sans en comprendre le premier mot.

Pârvou, lui, n'écoutait pas.

La fable était finie. Un silence...

— Lis toujours plus loin, souffla un gamin derrière la fillette.

Et celle-ci continua à lire le recueil de « Morceaux choisis », toujours plus loin. Les élèves observaient du coin de l'œil, par-dessus leur livre, la physionomie de leur bourreau.

Pârvou était tout entier à ses pensées... Le seul être au monde qu'il eût jamais aimé, c'était son frère Voinea. Or, quelques semaines auparavant, il l'avait trouvé, ce frère, assassiné dans la forêt; et, depuis, cette vision le poursuivait sans trêve. Chaque soir, il la noyait dans l'eau-de-vie; mais, une fois l'ivresse dissipée, le poignant souvenir lui revenait, plus âpre, plus implacable; et alors, autour de lui il ne voyait plus rien, il n'entendait plus rien.

En ce moment, il refaisait le chemin qu'il avait suivi, au retour de la ville, tout joyeux de rapporter à Voinea un paquet de tabac — car, ingénieux à lui ménager de petites surprises, il traitait encore son cadet comme un enfant.

C'était à la nuit tombante, les rochers allon-

geaient leurs ombres sur le sentier, quand il aperçut un jeune homme affaissé sur une pierre, la tête contre un arbre, immobile.

Et comme il avançait, il crut reconnaître son frère... Mais pourquoi ne remuait-il pas ? Dormait-il ?... Sa rigidité l'inquiéta... Alors, pris de peur, il courut... C'était bien lui ! C'était Voinea !... Il le tâte : froid comme glace ; il le regarde : de grands yeux vitreux. Oh ! alors, ce cri ! — un cri à lui déchirer la gorge ! Il se mit à le secouer, à l'appeler : « Voinea ! Voinea ! » d'une voix sourde, puis toujours plus forte... Mais il comprit, hélas ! en voyant une plaie béante derrière les épaules, que c'était fini. Tous ses appels seraient vains ; jamais, jamais plus, son frère ne répondrait à sa voix.

Et il s'était roulé par terre, sanglotant, s'arrachant les cheveux à poignées... Soudain il avait pensé à l'*autre*, et cette pensée, brusquement, avait séché ses larmes.

Et il avait transporté sur ses épaules, jusqu'à la maison, le cadavre de son frère, — de son frère assassiné... assassiné!...

Pàrvou songeait, et la petite fille continuait sa lecture monotone. Elle était tombée sur ce passage de l'histoire roumaine.

« ...Mais le prince Tzepech¹ fit serment de se venger des boyards qui s'étaient révoltés contre lui. Feignant une réconciliation, il les invita donc à assister à un splendide banquet, revêtus de leurs habits de fête, et avec eux leurs femmes, leurs fils, leurs gendres et leurs filles. Tandis qu'ils buvaient et mangeaient, une troupe de soldats entourait la table. Alors Tzepech proclama ceci : « — Vous n'aurez de » liberté que vous ne m'avez bâti, de vos mains, » la forteresse de Tchetatzouia. Vous y travail- » lerez nuit et jour, sinon vous serez empalés. » Les boyards devinrent plus blancs que les murailles et supplièrent qu'on leur permit au moins d'ôter leurs bijoux et leurs habits de fête. « — Les bijoux, je les prends volontiers, » dit Tzepech en ricanant; j'en ferai don à » l'ambassadeur turc, pour conserver ma cou- » ronne. Quant aux habits, vous les garderez. » Et tels quels, à coups de fouet ils furent poussés à l'ouvrage, les femmes les plus délicates comme les hommes les plus âgés. Bientôt le sang leur jaillit des mains et des pieds; bientôt leurs habits de fête ne furent que des

1. Vlad IV, l'Empaleur (*tzeapa*, pal), voïévode de Valachie, xv^e siècle.

haillons. Ils avaient le corps presque nu, la face blême et amaigrie. Le fouet les cinglait sans merci ; pendant de longs mois, ils posèrent pierre sur pierre. Debout sur les murs, Tzepech raillait le piteux état de ces misérables. Et ceux qui tombaient de fatigue, on les redressait à coups de fouet. Pour les uns, les tortures durèrent jusqu'à la mort ; pour les autres, jusqu'à l'achèvement de la haute forteresse... »

Cette fois Pârvou avait entendu. La sueur perlait à son front en grosses gouttes... Lui aussi avait juré de se venger. Un seul homme pouvait avoir tué Voinea, et, cet homme, il le connaissait bien !

Déjà sans doute, il avait brûlé la grange de Dragomir. Mais quelques *kile*¹ de maïs flambés, était-ce bien là une vengeance ? Le sang de son frère ne criait-il plus ?

Nul doute ; Dragomir était bien le meurtrier... Voinea avait insulté Sanda, à la danse du dimanche, et la jeune fille avait quitté la *hora*²...

1. *Kile* prononcez : *kilé*, mesure équivalente à quatre hectolitres et demi.

2. Danse populaire, sorte de ronde exécutée en plein air dans tous les villages, les dimanches et jours de fête, sur la place principale.

Même, en partant, elle avait montré le poing au jeune homme et proféré de sourdes menaces...

Pârvou se frappa le front. Eh quoi ! serait-ce Sanda elle-même qui aurait poignardé Voinea?... Mais non, impossible ! Plus grand et plus fort qu'elle, jamais une femme ne l'aurait terrassé !... Une femme !... A cette pensée humiliante, le maître se sentit pris de vertige...

Oh ! maintenant il était bien loin de son école. La voix traînante de la petite se confondait à son oreille avec le bruissement du torrent qui se précipitait vers l'Olto, à travers le village.

Quel tourbillon de choses dans sa tête : l'enfance de Voinea ; leur père à tous deux, quand il était le ^{père} pope du village ; ... le père de Dragomir et de Sanda, ce voisin de malheur, campé sur son petit domaine... Et puis ce meurtre sacrilège dont les vieux parlent encore à la veillée.

Le pope avait à se venger... De quoi ? Eh ! qu'en savait-il, Pârvou... Le fait est qu'un jour le paysan rentrait à cheval du bourg le plus proche. Ce jour-là précisément, il s'occupait du lavage de ses moutons ; aussi n'avait-il pas pris d'armes. A un détour du chemin, il croise un second cavalier ; il n'a pas le temps de le reconnaître ; — c'était son ennemi mortel, un pistolet

au poing... Surpris, il donne du talon et part comme une flèche. Mais le père de Pârvou se rue à sa poursuite et va l'atteindre... L'église est là. Le fugitif saute à bas, se précipite dans le sanctuaire et tombe au pied de l'iconostase. Aveugle de rage, le pope — abandonné de Dieu! — lance son cheval dans l'église et fait feu sur le père de Dragomir. Le sang éclabousse les saintes images et souille les dalles...

Pour son crime, le pope fut dégradé selon le rite oriental : rasé et cloîtré... Pauvre Pârvou! il éleva son petit frère...

Et tandis qu'il rêve, une voix aigrette zézaye la fable d'un agnelet conduit à l'abattoir pour avoir désobéi à la brebis, sa maman ; les enfants entaillent les bancs de l'école, dessinent sur leurs ardoises des choses qu'ils effacent ensuite de leur salive ; aux vitres poussiéreuses les mouches bourdonnent bruyamment, l'atmosphère s'épaissit, les tout petits bâillent...

A ce moment, la porte s'ouvrit, et un gamin apparut, en manches de chemise, son haut bonnet fourré, sa *caciula*, de travers sur ses longs cheveux.

— Monsieur le maître, fit-il hors d'haleine, monsieur le maître, votre vache!...

Interloqué, Pârvou :

— Quoi? ma vache...

— Votre vache, bégaya le garçonnet, venez vite!

Ce fut une joie pour les écoliers d'être délivrés de la classe, et ils ne la dissimulèrent pas. Et puis quelque chose se passait d'émouvant ou de curieux. Il fallait voir. Ils se bousculèrent à la porte et s'élançèrent au dehors, en criant.

Une foule de gens du village étaient accourus sur le pré de « monsieur » le maître d'école. Là, une vache, enragée de douleur, labourait de ses cornes le gazon, ruant, couvrant de terre le petit veau éperdu qui demandait à téter. Et de ses grands yeux hagards, la bête torturée reprochait aux hommes l'excès de sa souffrance.

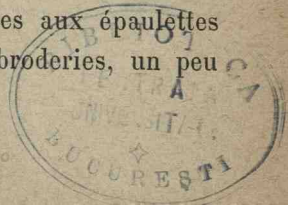
Congestionné de colère, Pârvou, presque machinalement, étendait en compresses rafraîchissantes, de larges feuilles humides sur les deux plaies. Un grand nombre de femmes étaient accourues, leurs nourrissons aux bras, et la tête sous leurs voiles blancs, elles se tenaient là, avec la gravité de matrones romaines appelées à prononcer. Un cercle d'enfants se serrait, curieux, tout autour de l'animal

pantelant et du maître en émoi. Mais ils ne parlaient pas, timides ; ils avaient peur d'une ruade de la vache ou d'une rebuffade de Pârvou. A leurs pieds, le sol piétiné buvait les flaques de sang — du sang presque noir.

Une gentille fille compatissante trempa sa main dans un baquet de lait, puis la tendit au petit veau qui la suçait. Elle ne put s'empêcher de rire au chatouillement de ce muflle délicat, à la tiède caresse de cette langue qui léchait les doigts goulûment. Et puis, tout près, un beau gars dardait sur elle, avec de grosses plaisanteries, ses yeux brillants :

— A moi aussi, Maritza!...

Alors, au bout du chemin, apparut Sanda tout ensoleillée, tête haute, quenouille à la ceinture, le fuseau entre les doigts, sans même soutenir la cruche émaillée de vert, posée sur ses cheveux. Sa jupe rouge, serrée à la taille, enveloppait le corps de ses plis très amples. Par devant, pour marcher plus à l'aise, elle en avait relevé un bout retenu dans la ceinture, si bien qu'à chaque pas on voyait ses beaux pieds nus, sous sa longue chemise blanche, — une de ces chemises roumaines enjolivées aux épaulettes et aux manches d'exquises broderies, un peu



C136780

échancrée par devant, et qui laissait deviner, sous le scintillement doré des colliers d'ambre, la fermeté de la gorge. Les pointes d'un foulard jaune pendaient sur la nuque, moins, on eût dit, pour protéger la tête de Sanda, que pour livrer passage à des mèches folles, entre les deux tresses. Son teint bruni par le hâle, ses sourcils noirs fortement accusés, l'expression sérieuse propre à sa physionomie, tout cela empreignait sa personne de dureté et de majesté. Aussi les jeunes gens du village lui témoignaient-ils d'autant plus de respect, qu'elle trouvait, pour répondre à leurs agaceries, de ces mots qui ferment le bec comme des gifles.

Immobile, de ses grands yeux calmes, elle regardait la vache; et, sans en avoir l'air, elle observait curieusement Pârvou... On murmura le nom de son frère, d'abord tout bas, puis toujours plus haut. La rumeur augmentait et le groupe se rétrécissait autour d'elle; bientôt elle fut entourée et interrogée.

Pârvou s'aperçut enfin de sa présence. Il fendit la foule, et se trouva devant elle. Dans leurs yeux à tous deux, un éclair brilla.

— C'est Dragomir qui a fait le coup! grommela-t-il, les dents serrées.

Sanda se tut.

— Nie-le, si tu peux! siffla Pârvou.

Sanda se tut. Elle le fixait toujours.

— Parle donc, ou je vais te secouer!

Elle le toisa de pied en cap, et répondit d'un ton calme et glacé :

— Me secouer, c'est difficile, surtout pour un rongeur de livres comme toi. Tu est bon tout au plus à mettre feu aux granges, la nuit, quand personne n'est là!

Elle écarta la foule d'un geste lent et s'éloigna. Elle ne se retourna même pas.

Pârvou était blême de rage et grondait entre ses dents :

— Tu me le paieras!...

— Sais-tu quoi? dit un vieux bonhomme de paysan. Eh bien, épouse-la donc, cette fille. Elle est forte et laborieuse, et la querelle prendrait fin.

— Moi, l'épouser! hurla le maître d'école; moi épouser cette misérable gueuse! Que l'Olto m'engloutisse plutôt!... Mais pas avant que je lui aie laissé un inoubliable souvenir... Je lui ferai, par un affront, ravalier sa langue et son caquet, si bien qu'elle n'osera plus se montrer. Je me vengerai!... et vous n'en serez pas fâchés, vous autres!

Les jeunes filles se consultaient du regard et les jeunes gens souriaient sans mot dire. Les hommes, philosophes, tirèrent leurs blagues à tabac et roulèrent des cigarettes; les femmes s'en retournèrent, celles-ci à leurs cancans, celles-là à leur ménage. Les enfants, dès qu'ils se virent seuls avec le maître, se sauvèrent à toutes jambes.

Pârvou resta près de sa vache tourmentée par la fièvre, enfiévré lui-même. Il lui rafraîchissait avec de l'eau le muflle et la langue, et se demandait si mieux ne vaudrait pas l'abattre.

Cependant Sanda s'était dirigée vers l'abreuvoir. Elle saisit la longue perche à profil de gibet, visible de partout au milieu de la plaine, et, pour puiser, fit descendre le seau, le remonta et remplit sa cruche. A l'entour, rien, jusqu'à l'horizon blanc de lumière.

Oh ! qu'elle était belle en ce moment, Sanda ! — Pouvait-elle s'en douter !... L'harmonie de ses mouvements révélait tant de force ! Le rouge ardent de sa robe, la blancheur de sa chemise brodée, la tache jaune de son mouchoir, la lumière de son visage, les ténèbres de sa chevelure, au milieu des herbes luxuriantes qui

frissonnaient, des fleurs qui la regardaient; c'était à ravir un peintre.

Mais un levain de haine fermentait en son cœur; des pensées de colère l'échauffaient. Oh! ce Pârvou, s'il était là! Si elle le tenait en son pouvoir!

Elle ne lui en avait pas assez dit. Elle aurait voulu le fouailler avec plus d'âpreté, le cingler, le cravacher d'injures, l'anéantir de mépris, le piétiner... Eux, ils n'avaient pas soufflé mot de leurs richesses brûlées; et lui, pour une méchante vache, il ameutait le village entier, déblatérerait, hurlait, — tout cela... parce qu'il savait lire dans les livres! Et les autres, les imbéciles, qui l'écoutaient bouche bée, comme un maître-clerc!...

Son beau visage reflétait ses pensées; son nez aquilin se courbait plus fortement, ses sourcils se contractaient : un peu du loup et de l'épervier mêlés passait sur sa face.

Effectivement, le silence qu'ils avaient gardé, Dragomir et elle, sur le meurtre du frère de Pârvou, ne devait-il pas éveiller le soupçon, les désigner même comme les assassins? Car autant les larmes et les lamentations empoignent la foule, autant le mépris muet l'inquiète et l'ou-

trage... Et puis on n'aimait pas Ancoutza. Elle était d'un village éloigné; ses yeux bleus la dépaysaient; elle n'avait pas l'air d'une roumaine d'Olténie. Et ce fier-à-bras de Dragomir, donc : aucune fille du village n'avait su lui plaire, et toujours à cause de cette diablesse de Sanda, qui n'en avait estimé aucune assez laborieuse — ou peut-être assez résignée à subir tous ses caprices, à elle. Ne savait-elle pas tout cela, Sanda; on n'a pas impunément l'ouïe fine et la vue bonne.

D'ailleurs, n'eût-on qu'une seule amie, il s'en trouve toujours *une* pour vous répéter à propos les amabilités entendues ou même inventées; et les bonnes voisines accouraient chuchoter à Sanda que « dans leur bienveillance, elles croyaient devoir la prévenir » que d'elle *on* disait ceci, *on* pensait cela. Personne, par exemple, n'eût osé la prendre à partie face à face : on connaissait trop son caractère résolu, comme sa langue acérée, comme son bras de fer.

Un jour, elle avait tiré d'une fondrière un char embourbé; quatre bœufs, tannés de coups de fouet, trébuchant dans la marne en des efforts désespérés, n'en venaient pas à bout.

Il courait des légendes sur sa force prodi-

gieuse. Son intrépidité était devenue proverbiale. Dragomir souvent disait : « Je n'ai pas peur des brigands, ma sœur s'appelle Sanda ! » Et pour bonnes raisons ; car une fois, en son absence, voici ce qui était arrivé :

Une troupe de bandits avait assailli la cabane. Nullement effrayée, Sanda se défendit avec un tel sang-froid, que le chef de la troupe voulait carrément l'emmener pour femme, sœur ou camarade — même comme reine de la bande, si cela lui plaisait. — Certes, la proposition était pour la charmer ; néanmoins elle avait refusé, mais avec un sourire de bonheur et de fauves éclairs dans le regard.

Et, très ingénument, elle l'avait avoué plus tard, l'envie d'accepter ne lui avait pas manqué. « Si ma belle-sœur, disait-elle, et son enfant n'avaient pas eu besoin de moi, je serais partie... Ce que je leur aurais fait voir du pays, à ces gens-là ! Comme je les aurais fait trotter !... » Mais elle avait réfléchi. Assassiné ou assassin, son frère devait disparaître un jour ou l'autre, et, dans ce cas, elle demeurait seule aide des siens et vengeresse.

Il n'importe : de ce jour on ne vit plus brigand rôder autour de chez Dragomir.

— Encore des larmes ? fit Sanda d'un ton sévère.

Elle rentrait dans la cuisine avec sa cruche pleine.

— Non, non... mais non... je n'ai pas... je n'ai presque pas pleuré, Sanda ; seulement voilà, les gens disent que Pârvou est fou furieux et profère contre nous d'effroyables menaces... Mon Dieu, que faire, que faire?... Et c'est au milieu de tous ces êtres féroces et sauvages que je dois élever mon enfant !

— Toi ? non, Ancoutza ; c'est moi qui en ferai un homme.

La jeune femme pleura encore davantage.

— Hélas ! tu ne lui enseigneras que haine et vengeance, et ça n'en finira jamais.

— Non, jamais !... tant qu'une des familles n'aura pas mangé l'autre !

— Lui, mourir ! lui aussi !... Pauvre chéri, moi qui voulais le soigner comme un tendre œillet... Je le voudrais si doux et si bon...

— Moi, je le voudrais fort comme un sapin.

— Alors on l'abattra !

— Il résistera ; il fera comme nous.

Il ira au ciel, avec ses yeux bleus ! sanglota la jeune mère.

Sanda haussa les épaules, impatientée. Elle sortit, rentra, une charge de bois sur le dos, et la lança bruyamment au fond de la cuisine. Puis elle en fendit quelques morceaux, les jeta dans le feu. Les rondins sifflaient et des nuées de flammèches s'envolaient au plafond.

— Des larmes... de la pluie..., j'enrage, grommela Sanda. Les pleurnicheries et les averses me sont également insupportables. Tenez, ça ne donne pas de chaleur, ce bois mouillé; rien que fumée et étincelles!... Du propre!...

Dans la chambre, la belle jeune femme était assise près de la fenêtre. L'enfant, de ses petites mains maladroitement, arrachait des fleurs aux géraniums qui s'épanouissaient dans des pots, pendant qu'Ancoutza, absorbée dans sa rêverie, jouait avec les boucles soyeuses, d'un blond presque argenté, qui encadraient comme d'un nimbe le visage de son angelot. Elle fredonnait une *doïna*, une mélodie monotone, primitive et triste :

.
 Verte feuille de la brande,
 Hélas ! que ma peine est grande !...
 Je riais l'année entière,
 Quand j'étais près de ma mère.

J'ai suivi l'homme étranger
 Et n'ai plus le cœur léger.
 Je souffre, je pleure et prie ;
 Je suis seule et je m'ennuie.
 Que le jour est triste et long !
 Que ne suis-je à la maison
 Près de ma mère chérie !...
 Verte feuille de la brande,
 Hélas ! que ma peine est grande !...

L'enfant accompagnait ce chant bizarre de ses vagissements jaseurs, tandis qu'un rayon de soleil, filtrant par une claire-voie de la galerie, posait sur sa tête blonde comme un baiser du ciel.

A ce moment, le pope du village vint à passer. Il s'approcha, s'accouda sur la balustrade et dit :

— C'est du beau, Ancoutza, ce qu'a fait ton mari !

— Quoi, mon mari ?

— Tu ne sais pas ce qu'il a fait à la vache ?

— Quelle vache ?

La jeune femme, pâle jusqu'aux lèvres, tremblait comme une feuille. L'enfant se frottait les yeux et cachait sa petite tête dans le sein de sa mère.

— Ne prends pas ces airs, voyons ; ne fais pas l'innocente. . . je vous connais, mauvaise graine...

— Et les autres donc, ne nous ont-ils rien fait !

— Tu vois bien que c'en est encore une de ton Dragomir !... Tu vas dire, je m'en doute, que Pârvou avait mis le feu chez vous !

Le pope ricana dans sa barbe et, d'un air avisé, fixa ses yeux sur ceux de la jeune femme éperdue.

— Il n'aura, ton Dragomir, ni trêve ni repos que, tête rasée, fers aux pieds, on ne l'ait mis à Ocna¹, où il lui faudra casser du sel sous terre, sa vie durant. Voilà ce dont je puis te prévenir, Ancoutza... Et si tu n'apportes pas plus souvent des cierges, des gâteaux et du sucre de choix ; si tu ne fais pas dire quelques messes, tout ira de mal en pis.

— Les messes n'y peuvent plus rien...

— Eh bien, nous dirons des prières pour amener la mort de Pârvou. Paie un cierge plus gros, l'oraison n'en sera que plus efficace.

— Je ne puis pas, nous sommes devenus pauvres.

— Ah ! ah ! C'est très grave, sais-tu ! Bien sûr que ton mari sera mis à Ocna et tant pis pour lui² !

1. Mine de sel gemme où les condamnés aux travaux forcés purgent leur peine.

2. Au sujet de ce dialogue, nous nous plaisons à déclarer, en connaissance de cause, que, fort heureusement, ce pope constitue une rare exception parmi le clergé roumain.

Le pope s'en alla en hochant la tête. Sanda, qui rentrait, le croisa :

— Le diable emporte cet oiseau de mauvais augure ! Que t'a-t-il dit, Ancoutza ?

— Il m'a dit qu'on mettrait Dragomir à Ocna, si nous ne faisons dire des messes.

— Je m'en doutais. Et toi, qu'as-tu répondu ?

— Que nous n'avions pas d'argent.

— Comment ! tu as dit ça ? tu as osé avouer que nous étions pauvres ? Et que pensera-t-on de nous au village, quand le pope aura chanté partout notre misère !

— Mais, Sanda, tu m'avais défendu de dépenser un *para* de plus...

— Tant pis ! Plutôt que de dire ça, tu devais lui donner tes boucles d'oreilles pour sa femme.

— Je cours les lui porter.

— Eh non, pas tout de suite. Dieu ! que tu es maladroite !

— Il sait déjà l'affaire de la vache.

— Ce n'est pas étonnant. Tu comprends bien que Pârvou a ameuté tout le pays. Il a crié assez fort... Il m'a même insultée.

— Il t'a insultée, Sanda, et tu ne le dis qu'à présent !

— Je m'en moque pas mal ! Je lui ai rendu la monnaie de sa pièce...

— Eh ! dites donc, on vous en fera rabattre ! interrompit une voix si inattendue, qu'elles en furent saisies toutes les deux.

C'était le maire ; un long nez et des yeux de grenouilles armés de lunettes.

— Vous n'auriez pas, ici, par hasard, deux morceaux de peau de vache, dont a été dépouillée la légitime propriétaire ?

— Pardon, répliqua la jeune fille, où étiez-vous donc quand notre grange brûlait ?

— Ah ! C'est vrai ; j'étais malheureusement à la ville, ce jour-là.

— Eh bien, je vous conseille d'y retourner, pour que Dragomir ne trouve pas votre long nez fourré dans nos affaires... Au reste, libre à vous de faire des perquisitions.

Elle avait déjà mis les peaux en lieu sûr et commencé à les tanner.

— Salue ton frère de ma part, et dis-lui de prendre garde à la justice.

Ce disant, le maire s'éloigna.

— La justice, nous la faisons nous-mêmes, observa Sanda entre ses dents.

Peu après ces événements, Sanda dut faire une course. Elle voulait vendre quelques poulets dans une ferme éloignée. Elle les suspendit, liés par les pattes, la tête en bas, à une *cobilitza*¹ et chargea le tout sur son épaule. Les pauvres volatiles laissaient tomber leurs têtes languissantes, semblables à des coquelicots ; à leur frôlement, dans les blés en fleur, des poussières de pollen s'envolaient.

D'habitude, Sanda faisait ses courses à cheval, les poulets noués à la selle ; mais Dragomir venait de vendre l'une des deux juments, et il était sorti avec l'autre. Sanda cheminait donc à pied, d'un pas léger, sous le soleil aveuglant, et de loin on voyait miroiter l'or bruni des jeunes coqs et blanchoyer la chemise de la jeune fille.

L'air avait cet éclat safrané particulier à l'Orient, — il y flottait de la poudre de soleil ; à l'horizon trémolaient de ces vibrations ondulatoires comme au-dessus des fours à chaux ; le chant des cigales emplissait l'atmosphère d'un bruit strident, qui dominait le grelot monotone des crapauds et la crécelle rauque des grenouilles.

1. Sorte de support, courbé en forme d'arc, qu'on porte sur l'épaule.

Sanda avait hâte de pénétrer dans la forêt qui couronnait les hauteurs — une forêt ombreuse où, parmi de vieux arbres tombés pourrissant pèle-mêle, les mousses crêpelées étendraient sous ses pieds brûlés une humide et verte moquette.

Oh ! ce moelleux tapis frais ! S'il était doux à fouler, il déroba aussi à la jeune fille la présence d'un homme qui, depuis quelques instants, marchait sur ses talons. Pouvait-elle se douter que Pârvou, comme un chasseur à la poursuite d'un coq de bruyère, s'était glissé en tapinois sous le couvert !

Pieds nus comme elle, aucun bruit ne le trahissait. Soudain, un souffle brûlant et pressé effleura l'oreille de Sanda ; et, avant même qu'elle ait pu se retourner, la voilà étendue, surprise par un croc-en-jambe, la face contre terre, avec les deux genoux du maître d'école dans les reins.

Pârvou tira un couteau de sa ceinture. Quand Sanda entendit le frottement de la lame contre la gaine, elle pensa bien que c'en était fait d'elle.

Confusément, elle sentit que Pârvou déroulait les longues tresses tordues en triple couronne autour de son front, qu'il les sciait au ras

de la nuque... Quelques secondes de plus, et le misérable brandit triomphalement les deux nattes coupées.

Comme d'un fouet, il en lacéra le visage de la jeune fille, qui rampait comme une couleuvre... Blanc de rage, il n'avait encore rien dit.

— Eh bien, gueuse effrontée, rugit-il enfin d'une voix haletante, suis-je trop faible pour te mater?... Insulte pour insulte ! Tu sais : tête rasée, tête déshonorée !... Ose te montrer désormais !... C'est à domicile que tu aiguiseras ta langue, insolente drôlesse, fille de tzigane !

Et, à chaque mot, il lui cinglait le visage, fouettant l'air avec les longues tresses. La malheureuse eut beau se garer, il ne lâcha prise que lorsque son bras fut rompu, sa main gourde, lorsque, impuissante et vaincue, Sanda laissa tomber sa tête dans la mousse, où elle resta sans un souffle, sans un mouvement, presque morte.

Alors Pârvou se leva. Le sang revint à son visage et à ses lèvres blêmes.

Sanda, elle aussi, s'était dressée d'un bond. Il l'attendit de pied ferme, pensant qu'elle allait se ruier sur lui, comme une jeune lionne.

Mais non. Elle s'adossa à un arbre, et, le

visage caché dans l'ampleur de ses manches, elle se prit à pleurer toutes les larmes de son corps.

Lui resta là, debout, tel qu'un écolier pris en faute, interdit et troublé.

Il arrêta son regard, tantôt sur les lourds cheveux déroulés entre ses doigts brûlants, tantôt sur le petit mouchoir jaune arraché de la tête de Sanda et jeté sur la mousse.

Un rayon de soleil où tremblotait l'ombre des feuilles, jouait sur ce carré d'étoffe. Puis une bergeronnette s'approcha, sautillante, et considéra, la tête de travers, les coqs qui gisaient, l'air tout piteux, malgré leur fière crête rouge.

Et la jeune fille sanglotait convulsivement, comme si à jamais tout courage et toute joie de vivre lui eussent été ravis.

Pârvou, toujours debout, la regarda... Pârvou la regarda et vit qu'elle était belle.

Des cheveux qu'il tenait encore, chauds de sève, un frisson particulier passa dans ses mains, remonta le long de ses bras et s'arrêta à son cœur, si bien qu'il en eut le souffle coupé... Et sa conduite lui parut vile, méprisable, digne d'un lâche, d'un gremlin. Plus de haine, plus de rancune : tout ressentiment s'était évanoui!...

Cette pauvre enfant, il l'avait déshonorée ; et ni charme, ni sortilège ne pouvait lui rendre sa chevelure, à la pauvre, y eût-il sacrifié non seulement une vache, mais ses quatre vaches, mais tout son avoir.

De la part de cette fille indomptable, il s'était attendu à tout, à un accès de fureur, à un coup de couteau, à une morsure ; mais pas à cette muette et amère désolation dont il se sentait l'âme toute remuée.

Enfin Sanda se redressa ; elle reprit son foulard, s'en enveloppa la tête jusqu'aux sourcils, et, sans une syllabe, sans un regard pour Pârvou, se dirigea de son pas le plus rapide vers l'intérieur de la forêt.

Irrésolu, celui-ci fixait encore la chevelure restée entre ses mains. Qu'en ferait-il ?... La laisser sur place ?... La jeter dans le fleuve ?... Il plia les longues nattes l'une sur l'autre et les glissa à la dérobée dans sa poitrine, entre la chemise et la peau. Puis il s'en retourna vers le village, affectant, comme si de rien n'était, un air indifférent.

Mais il portait sur son cœur les cheveux de Sanda, dont le frolis étrange et doux lui était une caresse — une caresse infiniment aimable

et jeune. Rentré chez lui, il ouvrit son bahut, les déposa délicatement tout au fond et entassa les autres objets par-dessus. Puis il referma le meuble avec soin, et, contre son habitude, lui qui ne possédait aucun objet de prix, il en retira la clef.

Le soleil descendait à l'horizon et, comme un œil lumineux, regardait entre les troncs séculaires de la forêt. Cependant Sanda, se glissant d'arbre en arbre comme une biche épeurée, vint retrouver ses pauvres poulets oubliés là, presque morts de soif, le bec ouvert. Elle puisa à la fontaine, dans une large feuille, un peu d'eau qu'elle leur versa goutte à goutte dans le gosier, jusqu'à ce qu'ils reprissent vie ; après quoi, elle les rechargea sur son épaule et les emporta à grands pas, non sans jeter en arrière, de loin en loin, un coup d'œil craintif.

Peu après, les poulets étaient remis à une bonne femme qui devait les emporter au marché de la ville.

Au retour, Sanda baigna dans le ruisseau son visage, ses mains et ses pieds ; et les gouttelettes d'eau limpide, retenues dans ses longs cils, rafraîchirent ses paupières brûlées par les

larmes. Puis elle se replongea dans la forêt ombreuse. Là seulement, loin de tout regard, elle se sentit à l'aise.

Voici la place où, tout à l'heure, elle avait été si ignominieusement traitée. Un tronc d'arbre gisait là ; elle s'y assit, pensive.

Il lui vint d'abord à l'esprit qu'un homme l'avait vue pleurer... et quel homme, Pârvou, son ennemi mortel !... Avant lui, qui donc pouvait se flatter d'avoir tiré une larme des yeux de Sanda !... Et elle avait sangloté comme un enfant, elle plus forte que tous les gars de l'endroit, elle qui avait tenu tête aux brigands !... Oui, elle avait sangloté, et devant lui !

Le feu lui montait au visage ; elle dénoua son mouchoir. Les veines de son cou se gonflaient à se briser ; elle rompit le cordon de sa chemise.

Oui, elle aurait dû le poignarder, l'étrangler, lui crever les yeux. Il l'avait outragée autant que se peut outrager une fille roumaine ; et elle, qui, sa vie durant, n'avait rêvé que vengeance, en cette circonstance inouïe, elle n'avait su que pleurer et fuir comme un enfant coupable devant un maître redouté...

Machinalement, Sanda promenait ses mains à travers les mèches courtes et drues qui lui tombaient en désordre sur les yeux. Elle trouva, à y mouvoir si facilement ses doigts, une sensation nouvelle, comme un sentiment de bien-être particulier.

Ses longs cheveux ne lui rappelleraient plus qu'elle était femme ; il lui serait permis dorénavant d'être plus sauvage et plus indépendante que jamais. Mais, chose curieuse, plus elle voulait être garçon, plus l'image de Pârvou, de Pârvou le beau, de Pârvou le fort, obsédait son esprit. Sans trêve ni merci, elle revoyait cet homme, ce vainqueur, celui qui l'avait fait plier, celui qui l'avait outragée, celui qui avait été témoin de ses larmes.

Certes, elle ne l'avait pas regardé — oh ! non ! — quand elle était partie. Pourtant, malgré ses yeux baissés, elle avait bien vu son irrésolution, son air interloqué, sa gaucherie à tenir les tresses entre ses mains.

De nouveau, le sang reflua à ses joues.

Mais, qu'étaient-elles devenues, ses belles nattes ? Il les avait sans doute jetées dans l'Olto !... Pourquoi, au moins, ne les lui avait-elle pas reprises ? N'étaient-ce pas ses cheveux,

à elle ? A quoi avait-elle pensé en les lui laissant ?

Toujours assise, elle réfléchissait, les coudes sur les genoux, les doigts dans sa chevelure mutilée.

Le crépuscule tombait, et, dans le grand bois sourd, le calme régnait si profond, que personne n'y eût soupçonné l'existence de mille et mille vies.

Sanda remâchait ses angoisses... Oh ! la main de fer qui ploya son cou ! le froid de la lame qui frôla sa nuque ! Oh ! ce moment qu'elle avait cru le dernier !

N'avait-elle pas été à la merci de Pârvou !.. Maître d'elle, il pouvait l'égorger en un clin d'œil, comme un agneau... Que ne l'avait-il fait ! Plutôt la mort que cette honte ! Oui, plutôt mille morts !

Et pourtant elle était heureuse de respirer, de sentir les battements de son cœur, de ne pas être froide et inerte !... Mais, tout en jouissant de sa florescence de santé et de vie, elle éprouvait cette humiliation : ce brigand, ce scélérat, ce bandit lui avait fait grâce.

Puis, c'était encore le grincement du fer qui lui revenait à l'esprit, et elle se tâtait le cou,

pour sentir s'il n'y avait pas là une blessure... Comme ses cheveux criaient sous le fer !... Comme le sang, tout à l'heure, lui bourdonnait aux oreilles, étouffée qu'elle était sous les genoux de Pârvou !... Et les infamantes étrières — ses cheveux à elle — dont il lui avait cinglé le visage !

Et après ?

Eh bien, après, il était resté tout honteux à la regarder pleurer.

Pourquoi ne s'était-il plus moqué ?... Pourquoi n'avait-il pas redoublé d'insultes ?... Pourquoi n'avait-il pas ri d'aise de s'être si bien vengé ?... Oui, pourquoi ?

Et, au cours de ses réflexions, ses doigts s'étaient crispés, plus fébriles, dans sa chevelure garçonnière.

Obstinément, elle revoyait le maître d'école, debout devant elle, déconcerté, abasourdi, la fixant avec de grands yeux, et, à ce souvenir, des flots de sang, tumultueux, refoulés de son cœur, venaient un à un lui battre dans la joue... Elle aurait honte de le rencontrer ; elle devrait baisser le regard devant lui. Mais non, elle ne le rencontrerait plus jamais, puisque plus jamais elle n'oserait sortir.

Cependant la nuit s'épaississait, toujours sereine. Par hasard, Sanda leva les yeux ; on ne distinguait ni un tronc d'arbre, ni une éclaircie. Pour retrouver son chemin, il ne lui restait plus qu'à attendre les premières lueurs de l'aube.

Elle remémorait sans cesse les mêmes choses, mais le temps ne lui parut pas long. Parfois un flux et un reflux passaient sous sa peau ; le pouls lui battait aux mains, au cou, au cœur, aux pieds, partout ; puis cette marée s'apaisait, et elle s'appliquait alors à imaginer froidement une vengeance dans toutes les règles... Mais, comme paralysée dans son vouloir, elle ne pouvait ni l'inventer ni la décider.

Pourquoi ?

Assurément, il y avait un charme dans les tresses que lui avait prises Pârvou. Elle le sentait bien, ce charme : tant que ses cheveux resteraient aux mains de cet homme, elle aussi demeurerait en son pouvoir, car ils étaient — ces cheveux faits d'un peu d'elle-même — un lien mystérieux entre elle et lui.

Et ce que maintenant elle se demandait surtout, obsédée et perplexe, c'était ceci : les avait-il réellement gardés, ses cheveux... Allons donc !

mais pourquoi les aurait-il gardés ?... Sans doute, il ne les avait pas jetés tout de suite?... Mais il les avait jetés plus tard ; et maintenant les corbeaux s'en feraient des nids, comme avec les cheveux d'une morte... A cette pensée, elle se prenait à désirer qu'il les eût, lui, et non pas les corbeaux, — ou bien qu'elle fût déjà morte, elle, et livrée à ces corbeaux, pourvu que... oh ! oui ! pourvu qu'il les gardât, ses tresses !

Et voici qu'elle se reprenait à pleurer, à pleurer follement, sans savoir pourquoi ; à pleurer longtemps, longtemps. Et jamais elle n'avait pleuré ainsi, et jamais elle n'aurait cru qu'il y eût cette âpre douceur à pleurer !

Anéantie dans une sorte de spasme, elle entendit cependant, à une très grande distance, chanter un coq... Déjà ? Depuis quand donc les larmes abrégeaient-elles sa nuit ?

En effet, l'aube pointait. Vaguement, des troncs d'arbre s'estompaient. Encore un chant de coq. Sans savoir pourquoi, plus honteuse d'elle-même que fâchée contre Pârvou, elle se contraignit à se lever — c'était si bon de pleurer dans la mousse ! — rattacha son mouchoir, et prit à travers bois du côté du village, aussi vite que le lui permettait l'indécise aurore.

Des vapeurs froides et grises fumaient dans les vallées, une brume matinale ascendait vers le ciel où s'éteignaient les étoiles.

Son frère l'attendait, planté sur le pas de la porte, le front rembruni :

— Coureuse de grands chemins ! tu rôdes la nuit ? Et depuis quand ?

— Depuis que je ne puis plus me montrer au jour ! répondit Sanda d'une voix haute et dure.

Et tranquillement elle enleva son mouchoir, et lui secoua sous le nez ses pauvres cheveux rognés... Et c'est moins de honte qu'elle souffrait, que d'autre chose qu'elle ne démêlait pas encore.

Une volée de jurons partit. Dragomir la regardait, enragé de l'affront, de fauves éclairs dans les yeux.

— Venge-moi ! dit Sanda.

Mais, le mot proféré, elle disparut dans la cuisine, frappant la porte derrière elle ; car elle souffrait inavouablement de l'avoir dit, ce mot.

Dragomir ne demanda plus rien ; à l'insulte, il devinait l'insulteur.

Il s'en fut de bonne heure, ne voulant pas

ouïr les lamentations d'Ancoutza à la vue de sa belle-sœur défigurée. Elle avait été si belle, Sanda... et maintenant elle serait laide.

La jeune fille coupa court aux jérémiades.

— On n'y peut rien changer, dit-elle. Moi, je resterai à la maison ; toi, tu feras les courses.

Elle travailla donc plus courageusement encore que par le passé. Elle déchargea sa belle-sœur du tissage de la toile et des tapis ; celle-ci, en revanche, devait aller puiser l'eau, faire les achats indispensables et livrer les pièces achevées.

Dragomir rôdait par les champs comme un loup enragé. Il crut remarquer que chacun l'évitait, et cela le buta dans sa haine. On fuyait son approche ; on ne lui répondait visiblement qu'à regret, sans lui faire jamais la causette. Tout le village s'était rangé du côté de Pârvou ; il était le plus riche et le plus savant, un « monsieur » liseur de livres.

Cependant l'amère rancœur de Dragomir allait grandissant de jour en jour..

— Dois-je incendier sa maison, Sanda ? demandait-il.

— Non, ce n'est pas une vengeance, répondait machinalement la jeune fille. On la lui rebâtirait, puisque l'école s'y trouve.

— Dois-je estropier son cheval ?

— Non, répondait-elle encore avec la même indifférence ; il en achèterait un autre, puisqu'il a de l'argent.

— Alors, dois-je lui loger une balle dans la tête ?

Et toujours, comme si elle s'était détachée d'elle-même et qu'il se fût agi d'une autre :

— On t'enverrait à Ocna.

— Faut-il, au moins, ravager son champ ?

— A quoi bon, il a du maïs de reste.

Mais elle disait cela comme si elle pensait à autre chose.

Dragomir ne pouvait combiner aucune vengeance qui satisfît Sanda. Elle avait des objections contre tous ses projets ; et surtout elle n'imaginait rien elle-même, quand son frère l'invitait à chercher.

En attendant, elle avait mis en pièces — parce qu'il l'avait vue défigurée — le seul petit miroir qu'elle possédât. Le fait est qu'avec ses cheveux noirs hérissés et ses grands yeux sombres, elle avait des airs de loup-garou qui l'effrayaient elle-même.

En détruisant ce miroir, elle pensait encore avoir anéanti le muet divinateur de son âme ;

car, après chaque accès de rage, elle s'irritait de toujours lire au fond de sa conscience, que son ressentiment se trouvait, en définitive, moins profond, moins ancré qu'il n'aurait dû l'être. Au milieu de sa tâche la plus appliquée, elle demeurait tout à coup rêveuse, le regard perdu. Et alors, elle se secouait et reprenait son ouvrage plus fiévreusement.

— Ancoutza, dit Dragomir un soir, Pârvou est trop fort pour moi. Tout le monde me fuit, et je ne puis plus ni vendre ni acheter. Mieux vaudrait quitter le village et me chercher du travail au dehors. On reviendrait quand l'affaire serait apaisée.

— Et nous ? objecta la jeune femme.

— Vous, vous resterez pour veiller sur notre avoir.

Ancoutza soupira. Elle était si atterrée qu'elle ne savait plus distinguer le mieux du pis.

Elle ne prenait plus à la vie aucun intérêt. Sa seule joie était de s'asseoir avec son enfant sur les genoux, à écouter son gentil babil. Douce et triste dans ses réponses, elle appréhendait pour son petit jusqu'aux tendresses souvent trop brusques de Dragomir. Sanda, elle aussi, le lui arrachait parfois violemment des bras, et

le repoussait avec humeur quand il se mettait à pleurer.

— Celui-là, disait-elle alors, ne tient pas de nous. Il sera *mamaliga*¹ comme sa mère!

Un jour que Dragomir traversait le village, on lui décocha une pierre de-ci, une pierre de-là; bientôt ce fut une grêle de cailloux que lui lancèrent les enfants, au sortir de l'école. Il en ramassa quelques-uns, et comme il avait la main leste et la visée juste, il ne manqua pas son but; c'était tantôt celui-ci, tantôt celui-là qui s'enfuyait en hurlant. Il avait poché l'œil à un gamin, meurtri la cheville à une fillette, entamé la tête à un troisième.

Mais ces représailles occasionnèrent dans le village une véritable révolution. Les parents portèrent plainte devant le maire, en réclamant des indemnités. On confisqua tout le bien du paysan, parce qu'il ne pouvait les payer, et bientôt il se vit traqué comme une bête aux abois.

— Sanda, dit-il enfin, tu es plus forte que bien des hommes. Je te confie femme et enfant... Je dois partir, mieux vaut pour vous que je

1. Bouillie de maïs, la polenta roumaine. Terme de dédain pour qualifier une âme faible.

sois loin ; tout s'arrangera. Le moment de se venger viendra toujours assez tôt. Pour l'heure, ils sont trop nombreux à s'acharner sur moi ; le maître d'école — le diable ait son âme ! — les a tous gagnés à sa cause. Il faut donc que je m'éloigne !

Sans une parole, sa sœur fit un signe d'assentiment et lui prit l'enfant des bras. Ancoutza courut se cacher dans la maison, pour ne pas le voir partir...

Quand il apprit que Dragomir avait décampé, Pàrvou tordit sa moustache avec une grimace satisfaite — étonné, d'ailleurs, qu'il ne se fût plus rien passé d'extraordinaire.

Parfois il ouvrait le bahut dont il s'était fait une sorte de reliquaire, et promenait sa main sur les cheveux. Souvent il aurait voulu les jeter, dans l'espoir d'échapper au mauvais charme ; mais ce mauvais charme avait une si extraordinaire attirance !... Pourquoi s'en serait-il défait ?

Et sans oublier le péril toujours imminent, Pàrvou souriait et caressait les cheveux. Il se rappelait Sanda, après l'outrage. Elle était bien belle, ce jour-là, ainsi tout en pleurs, adossée à cet arbre !... Et elle, la plus fière et la plus

robuste fille du village, il l'avait domptée, humiliée, courbée dans la poussière. Il se tenait pour un héros, quand il y songeait... Mais parfois, il lui semblait qu'il aurait dû prendre cette même fille dans ses bras, la caresser, la consoler, comme un enfant puni à qui l'on pardonne.

On était en vacances. Délivrés le maître et les élèves ! Il faisait si chaud !... Sanda ne parut ni à la fenaison, ni à la tonte des brebis. Ancoutza s'acquittait de cette besogne, mais avec moins d'habileté que sa belle-sœur ; doublement lasse, au surplus, car elle passait des nuits blanches à écouter si son mari ne rentrait pas.

En effet, Dragomir venait la voir de temps en temps, par les nuits de lune, monté pieds nus sur un cheval sans bride ni selle.

Il accourait au grand trot pour surveiller sa femme, jaloux comme un Turc ; n'avait-il pas plus d'une fois brandi le fouet, s'imaginant qu'elle avait regardé tel ou tel ?

La jeune femme trouvait ces procédés tout simples. Une de ses sœurs avait bien demandé le divorce à son maître, sous prétexte que le mari — un beau et excellent mari — ne l'avait pas encore battue après trois ans de mariage.

— Il ne m'aime pas, disait-elle, il n'est pas jaloux ; je veux le quitter !

Le boyard avait alors adressé de vifs reproches à son serf sur sa froideur :

— Empoigne-la donc par les tresses, imbécile, et rosse-la, puisque ça lui démange !

— Mais, mon maître, elle est si bonne et elle me fait tant pitié !

Pour Ancoutza, elle pouvait se trouver satisfaite. Elle avait suffisamment senti la lourde main de son seigneur et époux, et elle savait bien qu'au moindre soupçon d'infidélité, il l'eût tuée.

Profitant d'une nuit claire, Dragomir était de nouveau venu au galop ; mais pour satisfaire à son humeur jalouse, il descendit de cheval à quelques toises de la maison et s'embusqua derrière une haie.

Il tombait bien. Précisément, ce soir-là, il aperçut un homme qui rôdait autour de la chaumière. D'anxiété et de rage, son cœur cessa de battre. Le couteau serré dans sa main, l'œil au guet, il épia.

Soudain il reconnut Pârvou... Que diable ce drôle faisait-il là ? A quoi bon ces allées et venues nocturnes ?... Voulait-il incendier sa

maison?... égorger son enfant?... séduire sa femme?... En tout cas, rien de bon.

Néanmoins il ne bougea pas, prêt à bondir à la moindre alerte.

Il le vit heurter tout doucement à la fenêtre basse de la cuisine.

— Sanda, murmura Pàrvou, Sanda, écoute-moi...

Et il attendit.

Dragomir, lui aussi, attendait.

La petite fenêtre s'ouvrit; un rayon de lune éclaira Sanda, — Sanda la joue en feu, les cheveux en désordre, comme un petit enfant arraché à son berceau.

— Que me veux-tu encore?

Elle voulait être fière; mais sa voix tremblait, sa respiration haletait.

— Il faut que tu me pardonnes!...

Sanda se prit à rire amèrement. Elle ne fit qu'un geste : elle montra sa tête.

— Oh ! pardonne!... pardonne!...

— Depuis quand, dit-elle d'un ton bref et sec, depuis quand de semblables paroles entre nous? Nous les ignorons...

— Sanda, je n'ai plus de repos; tu m'as jeté un sort avec tes cheveux.

— Pourquoi les prendre ? Rends-les-moi !...

— Jamais ! . .

Et, comme pour atténuer :

— Te les rendre... Oh ! pour ça, non...

Gentiment, il essaya même de plaisanter :

— Je les ai conquis ; ils sont à moi...

— Comme le bien volé au voleur !

— Oh ! laisse-les-moi !... Ils ne te serviraient à rien...

— Mais si, mais si ; je les nouerais sur ma tête et je retournerais à la *hora*, au lieu de me cacher comme une vilaine chouette plumée.

— Alors, non... Je les garderai. Tu es déjà trop belle ; je ne veux plus que tu danses... Je veux être seul à te voir.

Dragomir aux aguets serra les lèvres comme pour cette sorte de sifflement de surprise contenu, familier aux Roumains. Un sourire diabolique fronçait ses narines, tandis qu'il murmurait :

— Maintenant je te tiens ! maintenant tu es perdu !

Sanda avait effleuré Pârvou d'un regard rapide et craintif :

— Des ordres, aujourd'hui ? interrogea-elle avec défiance.

— Puisque je t'ai vaincue, Sanda!... Mais pas assez encore. Je te voudrais en ma puissance, tout à moi... Ne te défends pas!

Pour seule réponse, Sanda voulut fermer la fenêtre. Mais il avait passé son poignet dans l'embrasement.

— Non, non, petite têtue; reste... Je resterais quand même, moi!

Elle eut presque un cri du cœur :

— Si mon frère t'apercevait!

Et elle resta.

Pârvou ricana.

— Tu crois peut-être qu'il m'effraye?... Est-ce que je t'effraye encore, moi?

— Moi! peur de toi! Oh! non, plus la moindre peur...

Un silence, un long silence. Puis Pârvou, très bas :

— Pourquoi trembles-tu, Sanda?... Qu'est-ce qui fait bouger ta chemise?... N'est-ce pas que c'est ton cœur, et qu'il bat si fort parce que...

— Parce que je ne suis pas encore vengée!

Dans sa cachette, Dragomir riait :

— Vengée, tu le seras, dès que tu l'auras bien enlacé dans ses filets.

Pârvou, lui, était devenu très grave. Il laissa,

doucement comme une rosée, tomber ce murmure :

— Tu l'es déjà, vengeance... et tu t'en doutes bien, n'est-ce pas ?

Sanda tressaillit :

— Chut ! N'as-tu rien entendu ?

— Le bruit de mon cœur qui t'aime.

— Non, pas ça !...

— Une hulotte ou une chauve-souris, alors.

— Non, c'était comme si quelqu'un avait respiré et ri.

— Eh bien, des ramiers sauvages qui roucoulent ; nous les aurons réveillés... Depuis quand si timide, Sanda ?

— Depuis que mes cheveux sont loin.

— Les cheveux repoussent comme de l'herbe fauchée.

Il essayait de glisser sa main sur la nuque de Sanda. Celle-ci recula. Quelque chose la tourmentait :

— Si seulement j'étais devenue un garçon !

— Un garçon, pourquoi faire, Sanda ?

— Pour te poignarder !

— Poignarde-moi !... Tiens, voici mon couteau.

Il mit la lame dans sa main, et sa main dans

la sienne, à elle. Sanda regardait le couteau reluire aux rayons de la lune ; mais elle regarda aussi Pârvou qui attendait sans sourciller, toujours accoudé sur la fenêtre.

Elle haussa les épaules.

— ... Suis qu'une petite fille.

D'un geste, elle lui rendit le couteau.

— Sanda, Sanda, viens ! cria Ancoutza en ce moment, du fond de sa chambre.

En un clin d'œil Sanda disparut.

Pârvou, lui, resta encore un moment, abîmé dans de profondes réflexions, tantôt soupirant, tantôt souriant. Il ne voyait pas les yeux de Dragomir briller dans le fourré ; il voyait toujours Sanda, Sanda telle qu'elle lui était apparue tout à l'heure, Sanda dont il était mortellement épris... Il se serait volontiers fait tuer par elle ; car alors il l'eût prise dans ses bras, étouffée de baisers — il aurait eu ce droit, — il l'eût baignée de son sang jusqu'à la dernière goutte, — et il lui semblait que ce sang en eût flambé de volupté.

Mais Sanda ne l'avait pas frappé. Pourquoi?... L'aurait-il vraiment domptée ?

A cette pensée, une joie indicible inonda son âme. Doucement il poussa la petite fenêtre et s'éloigna.

Ancoutza, remise du rêve angoissant qui l'avait fait crier, se rendormit enfin, et Sanda rentra dans la cuisine. La jeune fille rouvrit la fenêtre, se pencha sur le rebord et, longuement, fouilla les ténèbres.

Elle entendit le sabot d'un cheval se perdre dans le vague, bientôt confondu avec le bruit du fleuve.

La tête dans la main, elle s'attarda ainsi à évoquer les impressions de tout à l'heure, quand Pârvou, debout, là, devant elle, attendait qu'elle le frappât.

Qui l'en avait empêchée?... Qui lui avait fait oublier sa soif de vengeance!

Mille pensées passaient confusément dans son esprit, comme des nuées devant la lune, jusqu'à ce qu'un léger frisson la saisît. Trouvant alors la nuit trop fraîche, elle tira le volet et se jeta sur sa dure couchette, habituée qu'elle était à s'y endormir aussitôt.

Mais, ce soir-là, elle avait chaud, chaud à étouffer. Elle eut beau se retourner et se tordre, le sommeil la fuyait. Alors elle se leva et quitta sans bruit la maison.

Elle descendit vers le fleuve et s'assit sur la rive solitaire. Les truites frétilantes, argentées

par la lune, se jetaient par bonds hors de l'eau ; de petites vagues ripaient à ses pieds, friselées d'écume.

Sanda les regardait se pousser et se heurter, toujours contre le même écueil ; — et il lui semblait qu'elle était l'âme d'une de ces vagues, brisant contre l'immuable granit son élan douloureux. Et c'est Pârvou qui était le rocher, lui qu'elle avait espéré rouler comme un mobile galet.

Elle ramena ses cheveux sur ses yeux ; puis, d'un vif mouvement de tête, en rejeta en arrière les boucles drues.

— Tout à l'heure, se disait-elle, il était devant moi ; sa vie m'appartenait, je n'avais qu'à la prendre ; et pourtant comme il paraissait assuré et triomphant !

C'est elle qui avait tremblé sous son regard, comme une enfant... Comment cette timidité lui était-elle venue, oui, comment ? Naguère, lorsqu'il s'était lancé furieux contre elle, le jour de la fontaine, elle n'avait pas eu peur ; au contraire, elle l'avait accablé de mépris.

Puis le souvenir de la vache écorchée, qu'il avait fallu abattre, lui revint à l'esprit, et elle se sentit prise pour cette pauvre bête d'une

étrange sympathie. Un sentiment tout nouveau, qu'elle n'avait jamais soupçonné ni compris chez les autres, envahissait tout son être, — la pitié.

Elle se reprit à songer à Pârvou, à s'imaginer le moment où il avait trouvé son frère mort...

Oh ! ce qu'il avait dû éprouver à cette heure suprême !... Le pauvre garçon avait-il hurlé et s'était-il arraché les cheveux de douleur ? Avait-il appelé à l'aide et embrassé le cadavre de Voinea?... Était-ce bien, aussi, par ce meurtre odieux qu'il convenait de venger une insulte à la *hora* ?... Et, tout à coup, elle ne put plus aimer Dragomir comme avant, parce que... eh bien, oui ! parce qu'il avait assassiné le frère de Pârvou !

Des larmes trempaient les joues de Sanda — ses premières larmes de pitié. Alors elle se leva et marcha à l'aventure, pour échapper à ses propres souvenirs. Mais ses pensées la poursuivaient, faites de railleries ou de remords, lui tenaillant la cervelle ; et c'étaient des pensées si douloureusement troublantes, qu'elle rabattit ses cheveux sur ses yeux, pour que la lune ne pût rien y lire.

— Ohé, Sanda !... Espèce d'oie plumée, moi-neau sans ailes !

Voilà ce que lui criaient quelques enfants, un matin qu'elle s'était attardée à la fontaine, où elle allait d'ordinaire avant l'aube, — obsédée jusque dans son travail par des réflexions dont elle ne pouvait se défaire.

A entendre ces insultes, le sang lui monta au visage ; mais, comme un dogue dédaigneux des roquets, elle poursuivit son chemin, sans détourner la tête.

De minute en minute, la bande de ses petits bourreaux grossissait et leur vacarme s'enflait comme un ruisseau sous l'averse.

— La pintade sera-t-elle mise à la broche?... Qu'as-tu fait de ta laine, mon petit agneau chéri?... Ohé, la tondue !... Bonjour, petite poussine !... Petite brebis de la Saint-Jean !...

Tels étaient les cris qu'ils proféraient à tort et à travers.

Mais soudain ils se turent, car Pârvou, armé d'une gaule, avait surgi au milieu d'eux, distribuant de tels coups à droite et à gauche, que gamins et gamines se dispersèrent comme plume au vent.

— Pauvre fille ! murmura le maître d'école

en s'approchant de Sanda, tandis que des têtes curieuses les observaient derrière les buissons, à l'angle des murs.

Sanda poursuivit son chemin sans rien répondre.

— Les affreux polissons ! reprit Pârvou.

— C'est ton œuvre, fit-elle tristement.

— Laisse-moi t'accompagner, pour qu'ils ne recommencent pas.

— Merci, je préfère aller seule... Leurs pail-leries, je m'en moque ! répliqua-t-elle avec dureté.

Pârvou resta cloué sur place. Il se contenta de suivre du regard la fière jeune fille, qui allait sans se retourner... Mais elle avait les oreilles rouges des paroles de Pârvou, qui y brûlaient encore.

Quant aux enfants, ils furent si étonnés, qu'ils ne pouvaient détacher leurs yeux de ces deux personnages, dont la rencontre présentait un tel caractère d'étrangeté.

— As-tu vu ? chuchota une fillette à sa com-
pagne, il voulait aller avec elle.

— Et elle n'eût pas demandé mieux, observa un garçon qui cheminait inaperçu derrière les deux petites.

Elles poussèrent un léger cri, et, prises d'un

fou rire, se cachèrent la bouche derrière la main.

Quelque temps après, Dragomir revint encore, pareil à un spectre dans la nuit noire.

Cette fois — il put le remarquer — sa sœur sortit de la maison, dès que Pârvou eut doucement heurté à la fenêtre. Bien plus, il le vit, sans que celle-ci s'en défendît, passer son bras autour de la taille de Sanda.

Alors, de rage, Dragomir se mordit les poings, si fort qu'ils en gardèrent la trace.

Il ravala ses jurons et retint son souffle tant qu'il put, pour mieux entendre ce qu'ils se diraient.

Ils passèrent tout près de lui, s'en allant vers le bois, parlant bas, avec des soupirs, comme font les amoureux.

Déjà Dragomir avait porté la main à son couteau. Il allait bondir sur Pârvou et lui planter la lame entre les deux épaules — comme à Voinea. Mais la pensée lui vint que, après tout, cette proie lui était assurée ; qu'en la suivant de l'œil, il pouvait encore la laisser courir, et qu'il saurait toujours la retrouver au gîte. En attendant, des semaines entières il savourerait sa

prochaine vengeance. L'eau lui en venait à la bouche ; de délicieux frissons lui en couraient dans le dos. Il songeait à faire durer le plaisir ; car, une fois son adversaire mort, sa vie à lui n'aurait plus d'objet, tout serait fini... Quant à Sanda, son compte serait réglé ; il lui tenait en réserve un châtiment exemplaire, — un châtiment tel que lui seul le pouvait inventer !

Et Sanda allait et venait, toujours rêveuse, plus absorbée, plus taciturne que jamais. Les paroles d'Ancoutza lui arrivaient à l'oreille, sans qu'elle en comprît toujours le sens. C'était un bruit importun, troublant le monde d'impressions où elle s'enfermait avec délices, — d'autant que sa belle-sœur avait toujours quelque plainte à la bouche.

— Sanda, pourquoi ne vient-il plus ?

— Me l'as-tu donné à garder ? Il viendra... il viendra bientôt.

— Sanda, insistait la jeune femme avec de grands yeux épeurés, Sanda, je suis hantée de rêves affreux... Si le terrible Pârvou avait tué mon mari ! Je ne lui survivrais pas !

— Qu'en sais-tu?... Combien sont veuves qui n'en meurent pas pour ça ! répliqua un jour Sanda avec un accent d'amertume ; si bien que

sa belle-sœur, encore plus effrayée, la prit aux épaules et la secoua en s'écriant :

— Sanda, mon mari est mort! Tu me le caches!

— Non, il vit... et l'autre ne le tuera jamais.

— Qu'en sais-tu?

— Jamais! entends-tu bien... je le sais.

Aucune insistance ne put lui arracher une syllabe de plus.

Sanda resta comme un roc, froide et impénétrable, regardant toujours fixement devant elle de ses grands yeux fatigués. Tout lui était devenu si indifférent : frère, belle-sœur, neveu, tout !

Les mêmes pensées l'hallucinaient jour et nuit, et elle s'accroupissait des heures entières sur le sol, les bras autour des genoux. Jamais elle n'avait éprouvé plus de lassitude que maintenant qu'elle ne faisait rien.

Ancoutza interrompait ces crises d'abattement en lui faisant comprendre que bientôt le pain manquerait au logis, si elle négligeait le tissage. Alors elle se remettait à l'œuvre, automatique, muette, l'œil fixe, presque hagard.

Elle inspirait à sa belle-sœur une crainte instinctive. Quand, une fois ou deux, Ancoutza

avait essayé de poser le bambin sur les bras de la rêveuse, celle-ci s'était levée fiévreusement, repoussant d'un geste d'effroi le pauvre petit être, et elle s'était enfuie vers la forêt, laissant la mère et l'enfant confondre leurs larmes.

Un jour, elle avait suivi le cours de l'Olto jusqu'à une petite cabane moussue, à demi ruinée, où demeurait une vieille femme dont la physionomie ne vous revenait pas, une diseuse de bonne aventure. Cette sorcière s'entendait à préparer des philtres et des breuvages étranges. Ce qu'y fit Sanda, jamais âme qui vive ne le sut, car elle ne se vanta jamais de ses relations avec cette horrible mégère ; mais elle en revint encore plus pâle, comme marquée au front par un signe du destin.

Cependant la bonne Ancoutza s'inquiétait de cette pâleur ; timidement elle interrogeait Sanda sur l'état de sa santé.

— Moi ! répondait la jeune fille. Malade de quoi ? Je me porte comme un canon¹.

— Mais pourquoi es-tu blanche comme cire ?

1. Cette expression, proverbiale en Roumanie, équivaut à « se porter comme le Pont-Neuf ».

— Parce que je ne me farde pas comme les autres avec de la *foitza* ¹.

— Mais encore, si tu me disais ce qui te rend triste, peut-être pourrais-je te venir en aide.

— Me venir en aide, à moi ! J'aimerais savoir comment ? Tu n'as pas pour deux sous d'esprit et de sens commun.

— Ton frère et toi, vous en avez bien plus que moi, je le sais ; mais ça ne vous a guère porté bonheur, il me semble.

— Soit !

Et elle haussa les épaules.

En effet, voués, Dragomir et elle, à une fatalité étrange et violente, leur destin était de lutter et de succomber dans la rafale, comme les chênes.

Des semaines s'écoulèrent ; Dragomir ne paraissait plus.

Un soir, il revint.

De nouveau, les deux amants passèrent près de la cachette d'où il les épiait. Dragomir entendit Sanda dire à Pârvou :

— J'ai peur !

1. Feuille de papier teint en rouge, dont usent assez fréquemment les paysannes moldo-valaques pour se farder. Elles achètent aussi des roses artificielles dont elles détachent les pétales colorés pour s'en frotter les joues.

— Peur, enfant, ne suis-je pas là ?

— Oh ! pas pour moi, pour toi. La conduite de mon frère est si inexplicable. Il ne fait rien savoir de lui. S'il nous surprenait une fois !

— La forêt est vaste et la nuit sombre...

— Mais il est comme un maître loup ; il voit dans la nuit et bondit à travers les fourrés.

— Je suis fort et bien armé.

Elle se rappelait Voinea :

— Il attendra le moment où tu seras sans défense... Je n'y tiens vraiment plus ; je meurs d'angoisse. Mes pauvres yeux sont si grands ouverts et si secs que je ne puis plus les fermer. Et j'aimerais tant dormir, dormir un peu!...

Elle parlait comme un petit enfant las, et s'appuyait, languissante, sur le bras de Pârvou, qui la serrait tendrement contre son cœur. Dragomir les observait en retenant son souffle.

— Dans ce cas, dit enfin Pârvou, nous nous enfuirons.

— Oh ! oui, partons, bien loin, là où personne ne pourra nous surprendre, là où personne ne nous découvrira jamais !

Ses paroles étaient fiévreuses, et elle se sus-

pendit au cou de son amant, comme une naufragée.

— Veux-tu dans la nuit de dimanche?... Je serai devant la fontaine, avec mon cheval. Nous partirons, nous disparaîtrons d'ici, et bien avant le premier chant du coq, nous serons loin dans la montagne, là où personne ne pourra nous surprendre ; et, à la pointe du jour, de l'autre côté de la frontière, là où on ne nous découvrira jamais.

— Oh ! oui, soupira Sanda profondément soulagée ; alors je n'aurai plus peur, plus peur jamais... Tu ne sais pas, Pârvou, ce que c'est que la peur ! C'est un vampire, qui vous poursuit sans relâche et qui finit par vous sauter à la gorge et par vous boire le sang.

Pârvou sourit :

— Non, je n'en sais vraiment rien, car je n'ai jamais eu peur, moi...

Et derrière lui, tout près, dans le fourré, braisoient les yeux de son mortel ennemi.

Sur ces entrefaites, Ancoutza, de plus en plus mal, s'alitait. Sanda la soigna jour et nuit avec une admirable charité. Elle craignait de voir son état empirer, car sa conscience lui reprochait d'avoir abandonné cette pauvre femme si chétive, si accablée.

Quand elle communiqua ses appréhensions à Pârvou, celui-ci resta de glace :

— Quoi donc ! N'y a-t-il pas assez de voisines au village pour l'assister ! Au surplus, laisse-la crever, si elle veut ; ton frère n'aura que ce qu'il mérite.

Dès le matin, Sanda courut chez une voisine :

— Ma belle-sœur, dit-elle, a une si forte fièvre, que j'ai dû la veiller plusieurs nuits. Me voilà rompue de fatigue. Voudrais-tu me remplacer aujourd'hui et me laisser coucher chez toi ?

— Très volontiers, mais que me donneras-tu pour ma peine ?

— Tu auras mon petit chevreau blanc, répondit Sanda, et si tu consens à passer trois nuits, une belle pièce de toile neuve.

— Et puis aussi ton mouchoir rouge ; alors je veillerai six nuits.

Sanda ôta le beau mouchoir rouge que lui avait donné Pârvou, et le remit à la madrée commère, qui resta aussi satisfaite que surprise de ce marché avantageux ; mais elle garda pour elle sa surprise et sa satisfaction. Elle ne fit également aucune remarque sur les changements qu'elle observait chez la jeune fille : ses traits

amaigris, ses yeux cernés, ses joues blèmies, — tout cela, qui sait ? à cause des longues veilles... Au fait, peu lui importait, à elle.

La nuit du dimanche arriva, tiède et bleue. Au ciel, une pluie d'étoiles filantes; sur terre, des semailles de vers luisants. On eût dit une illumination dans l'herbe et un feu d'artifice dans l'air. Et tout ce scintillement en haut et en bas, cette fête de lumière et de mouvement, d'amour et de vie, passait au milieu d'un silence de mort. Qui sait si les étoiles qui filent ne sont pas des âmes errantes, cherchant à se joindre, de tous les points de l'espace, pour d'éternels embrassements!

Pârvou stationnait déjà avec son cheval près de la fontaine, lorsque Sanda accourut furtive, à travers les prés. Une luciole s'était accrochée à ses cheveux, sous son mouchoir, et, comme une lampe qui veille dans un sanctuaire baigné d'ombres, jetait sa pâle lueur jusque sur les sourcils de la jeune fille.

Malgré la chaleur étouffante, Sanda frissonnait; et sa main, que Pârvou serra, était glacée.

— Eh bien ! n'est-ce pas de bon cœur que tu viens avec moi ? interrogea-t-il doucement.

— Si fait, de très bon cœur ; mais je suis tout anxieuse. Vois-tu comme les étoiles tombent. Peut-être la nôtre est-elle du nombre... Entends-tu comme l'Olto gronde et s'agite, si sauvage dans sa colère qu'il semble brâmer après une victime !

— Fillette, laisse l'eau courir et les étoiles tomber. On se guérit des craintes superstitieuses en lisant dans les livres ; je t'y ferai lire là-bas... Mais sais-tu bien qu'une lumière brille aussi à ton front et que, toi-même, tu es pour moi l'étoile du bonheur ?

— Une lumière, mon Dieu ! Si elle allait incendier ma pauvre tête déjà toute brûlante !

— Allons, petite sotte, dit-il en dégageant le ver luisant qui s'était embarrassé dans les cheveux de Sanda et en l'écrasant entre ses doigts ; ce n'est qu'un insecte, une luciole... Tu n'es pas dans ton bon sens aujourd'hui ; il n'y a plus moyen de te parler, ajouta-t-il d'un ton plus sévère, tandis qu'elle cachait craintivement ses yeux dans son tablier.

Puis, sans autre propos, il la saisit dans ses bras et la campa sur son cheval comme un enfant. Au premier pas, le cheval broncha et refusa d'avancer.

— Vois-tu, vois-tu, Pârvou ; un malheur nous menace !

Le visage du maître d'école se contracta et prit une expression colère. Il proféra un juron et asséna un tel coup de fouet à sa bête, qu'elle en garda une trace sanglante.

Le cheval avait fait un écart, mais Sanda était restée solide sur selle, à califourchon, selon l'usage du pays ; Pârvou, derrière, lui embrassait la taille.

Sans bruit, ils contournèrent le village. Personne ne les entendit, pas même un chien. Parfois ils se retournaient pour voir s'ils étaient suivis, longeant toujours la berge du fleuve, prêts à le traverser à gué pour dépister les curieux.

Avant l'aube, ils chevauchaient déjà bien loin dans la montagne, sur les confins de la Transylvanie ; et quand le premier rayon du soleil vint dorer les hautes cimes, ils purent respirer librement. Une heure encore, et la frontière serait franchie.

Pour la première fois, Sanda sourit à son compagnon, et son visage se rasséréna.

— Vois-tu, dit Pârvou, que tes craintes étaient vaines. Maintenant, tout est pour le mieux.

A peine avait-il achevé, que devant lui, à l'angle d'un rocher, se dressa la tête de Dragomir, hâve, immobile, sinistre.

— Enfin, je te tiens ! hurla le paysan.

Et il s'élança sur Pârvou, le coutelas au poing.

Il lui plongea la large lame dans le cou, il lui creva les yeux, frappant sans répit, enfonçant le poignard jusqu'au manche, inassouvi de vengeance, même alors que son ennemi râlait à mort.

Sanda avait sauté de cheval. Elle s'était collée, comme pétrifiée, aux flancs de la bête. Ses yeux hagards regardaient avec une fixité effrayante Dragomir qui, maintenant, piétinait avec rage le corps de Pârvou expirant. Par instants, le bourreau s'écartait de sa victime, pour se ruer de plus belle sur cette chose sans nom qui avait été un homme. Il lui avait arraché les entrailles, coupé le nez et les oreilles, et il lardait encore de coups de couteau les flancs du malheureux.

Quand enfin le maître d'école ne donna plus signe de vie, Dragomir, couvert de sang de la tête aux pieds, se tournant vers Sanda avec un affreux ricanement :

— Merci de me l'avoir livré, lui dit-il. Nous

en voilà débarrassés à jamais. Allons, ris donc, Sanda !

Et Sanda poussa un éclat de rire répercuté par l'écho de la montagne, — un éclat de rire si long, si affreux, que Dragomir lui-même en frissonna d'horreur. Mais, lorsqu'il voulut la saisir et la secouer, le rire cessa subitement, et elle s'échappa des mains rouges, en hurlant :

— Du sang ! du sang !

— Assez, assez ! la paix !... Pensons plutôt à esquiver les poursuites. Que me servirait ma vengeance, si on allait me mettre à Ocna !

Le visage de Sanda prit une expression effrayante.

— On ne t'y mettra pas, dit-elle sourdement. Mais, d'abord, viens vers l'Olto laver ton visage, laver tes cheveux, laver tes vêtements, pour que tu sois purifié !

Disant ces mots, elle sauta d'un bond sur le cheval, et, sans un regard en arrière, rebroussa chemin. Dragomir la suivit, non sans observer à droite et à gauche s'il était épié.

Il n'aperçut qu'un vautour qui tournoyait dans les airs, puis un second. Les deux oiseaux de proie se laissèrent tomber à un endroit qu'il connaissait bien... Et il pensa qu'après leur

horrible curée, toute trace du meurtre aurait disparu, que les hommes de justice pourraient alors chercher tant qu'ils voudraient.

En effet, dès que tout fut rentré dans le silence, les vautours commencèrent leur œuvre. Ils arrivaient, toujours plus nombreux, des quatre vents du ciel; et bientôt quelques ossements blanchis marqueraient seuls la place où avait succombé Pârvou.

— A nous deux! gronda Dragomir, qui marchait à pied à côté du cheval, en levant sur sa sœur un regard de menace.

Sanda le considéra sans répondre, comme si elle eût été de pierre.

— N'as-tu pas peur? reprit-il.

— Peur?... De quoi aurais-je peur maintenant?

— Mais du châtimeut qui t'attend, ma colombe, et qui te promet un avant-goût de l'enfer!

— Va d'abord te laver, sinon tu iras à Oena, répliqua-t-elle tranquillement, comme s'il ne l'eût pas menacée.

— Tu es entre mes mains, à moi qui sais tout, à moi qui ai tout vu!... tout entendu... devant ta fenêtre, dans le bois!... J'étais là!... Ah çà! trembleras-tu maintenant?

— Te laver, te dis-je ; sinon, Ocna !

Ils arrivaient à l'issue de la gorge, sur un plateau escarpé dominant l'Olto, qui se frayait un étroit passage entre deux roches resserrées.

— Crois-tu qu'on puisse descendre par ici ? interrogea Sanda.

— Non, répondit Dragomir, qui avait lâché la bride pour se pencher sur le précipice et inspecter le cours du fleuve.

— Va te laver !... te laver !

Ces mots résonnèrent encore à l'oreille de Dragomir : ce furent les derniers.

Brusquement, Sanda avait sauté de cheval, saisi son frère par la nuque d'une main de fer et l'avait précipité dans l'abîme.

Elle le regarda rouler. Elle le vit rebondir sur les rochers, puis disparaître dans le fleuve.

Un instant, une main émergea des vagues, une main toute rouge.

Ce fut tout.

Un tourbillon avait saisi le meurtrier de Pâr-vou. Il gisait maintenant au plus profond des eaux, sous un suaire d'écume, et le fleuve râlait sur le cadavre son éternelle plainte.

Après plusieurs jours de délire, Ancoutza

reprit connaissance. La voisine qui la soignait l'avait abandonnée pour retourner à ses propres affaires ; une vieille charitable s'était chargée de l'enfant.

Toujours couchée, immobile, la pauvre femme éprouvait cette lassitude bienfaisante particulière aux convalescents. Mais qu'était bien devenue Sanda ? Ils la quittaient donc tous, maintenant ; d'abord le mari, puis la belle-sœur ?

Un matin, un petit caillou tomba sur son lit.

Péniblement, elle tourna les yeux vers la fenêtre.

Sanda était là, qui la regardait.

La jeune fille secoua sa chevelure, montra ses dents blanches et disparut.

— Sanda, Sanda ! appela Ancoutza d'une voix dolente.

Personne ne répondit.

Avait-elle eu une hallucination ? La fièvre l'avait-elle reprise ? Que penser ?... De sa main amaigrie la pauvre femme se signa.

Pourtant le petit caillou était toujours là près d'elle ; elle le voyait, elle le touchait. C'était bien Sanda.

Elle attendit des jours et des jours, sans plus entendre parler de sa belle-sœur.

Le cheval de Pârvou, éclaboussé de sang desséché, était revenu seul au domicile de son maître. Et les enfants du village rapportaient qu'ils avaient trouvé Sanda blottie dans le creux d'un chêne : elle chantait, en parant de fleurs ses habits et sa tête.

De bonnes âmes lui apportèrent des vivres ; mais à toutes les questions, elle répondait en secouant sa chevelure, sans parler. Ancoutza, quand elle fut rétablie, vint la voir ; elle ne put lui arracher une syllabe. Sanda rit doucement en la voyant, et garda son mutisme obstiné.

— Plus de Dragomir ni de Pârvou, Sanda folle, le cheval couvert de sang... qu'a-t-il pu se passer ? disait-on au village.

Bien des gens voulaient recueillir Sanda ; car la présence d'une « innocente » porte bonheur à une maison. Mais rien ne put la décider à abandonner le chêne de la forêt.

Bientôt ses habits tombèrent en loques. Au début de l'hiver, on lui en apporta de neufs, que la pauvre fille mit en guenilles au bout de peu de jours. Quand elle ne trouva plus de fleurs pour se parer, elle se tressa des guirlandes de baies rouges, de cyprès et de genévrier. Les

loux sortaient-ils des fourrés, Sanda leur tenait tête et les faisait reculer.

Par les nuits de pleine lune, son agitation redoublait ; alors, quand elle sentait que personne ne l'épiait, il lui montait du cœur aux lèvres des phrases incohérentes à l'adresse du bien-aimé. Elle lui parlait ; elle le conviait à la suivre dans la forêt, à reposer doucement la tête sur son sein.

Un jour, Sanda disparut et on ne la vit plus d'un certain temps. Lorsqu'elle revint, elle avait rapporté un crâne blanchi, qu'elle plaça dans son arbre. Et depuis, pendant de longues heures, elle tenait ce crâne sur ses genoux, le couronnant de fleurs, le dévorant de baisers, le berçant et lui improvisant des *doïne* :

Verte feuille de bruyère !
Je t'ai fait une chaumière
Sous les astres, dans les fleurs...
Bien-aimé, viens dans les fleurs,
Sous bois où l'eau ruisselante
Apaie l'amour brûlante.
Je veux de fleurs te couvrir
Et sur mon cœur te chérir,
Dans tes yeux mirer mes yeux,
Te murmurer des aveux...
Les muguets agiteront
Leurs cloches pour sonnerie,

Et les pins nous chanteront
 Leur plaintive litanie ;
 Pour cierges, aux épousailles,
 Nous aurons les vers luisants
 Dans l'herbe et dans les broussailles.
 C'est l'amour universelle
 Qui fait la terre si belle
 Et plus jeune tous les ans.
 Viens, déjà meurt la lumière...
 Verte feuille de bruyère !

.....

On dit aux enfants de la suivre dans ses courses, pour savoir où elle allait ; car, près du crâne, elle avait placé des tibias, des côtes, des vertèbres, une multitude d'ossements, apportés un à un : de quoi dresser tout un squelette. A son insu, deux ou trois garçonnets l'accompagnèrent un jour jusqu'au fond de la gorge, où elle fouilla les feuilles sèches et les mousses, longuement, à l'endroit du meurtre. Elle en retira les phalanges noueuses d'une main, et s'écria avec transports :

— Pârvou ! Pârvou !

Dès qu'elle se fut éloignée avec sa sinistre trouvaille, les enfants furetèrent à leur tour dans les hautes herbes, parmi les digitales, les épilobes et les belladones. Ils trouvèrent bientôt la bourse de Pârvou, encore toute pleine d'argent.

Il fut dès lors avéré que l'assassinat avait eu pour mobile non pas le vol, mais la vengeance.

Quant à Dragomir, on se demandait encore au village ce qu'il était devenu.

La complète vérité allait se faire jour.

On surprit une nouvelle manie de Sanda... Au bord de l'Olto, bien loin du village, sur le territoire d'une autre commune, à proximité de la frontière, il était une sorte de terrasse rocheuse surplombant les remous ; les gens qui suivaient la folle, la virent plusieurs fois y grimper, se pencher sur le fleuve, et de là, roulant les plus grosses pierres rencontrées sous sa main, les pousser à l'abîme. Et il y avait une si implacable ténacité dans son effort, une telle haine empreinte sur sa face, une intention si évidente dans son acte, comme une telle frénésie à lapider l'écume, toujours au même endroit, que tout cela éveilla les soupçons.

On sonda le lit du fleuve avec des crochets de fer. On en retira enfin un cadavre méconnaissable ; mais, à la ceinture, était passé un couteau qu'on reconnut pour celui de Dragomir.

La pauvre folle, pressée de questions, se mit à rire et, pour toute réponse :

— Lavé !... lavé !

On ne put obtenir aucune autre explication.

Bien souvent les bois ont reverdi; les enfants sont devenus des hommes, les vieux reposent à l'ombre de la croix. Sanda vit toujours dans le creux de son arbre, s'entretenant, l'âme ravie, avec le bien-aimé toujours présent.

Les années ont glissé sur elle comme l'eau sur le marbre; elle a gardé, sous ses cheveux tout blancs, sa fière démarche et sa rare beauté.

Quant à son histoire, on la raconte comme une légende; et l'étranger, en voyant la pauvre folle jouer avec des fleurs comme un enfant, passe sans se douter qu'il a devant lui la victime et le bourreau d'une suprême vendetta.

.....
 Verte feuille de bruyère!...
 Je veux essayer tes pleurs!
 Viens, mon amour, dans les fleurs,
 Ame blanche de ma mère,
 Me murmurer des aveux,
 Dans mes yeux mirer tes yeux.
 Viens, déjà meurt la lumière...
 Verte feuille de bruyère!...

ENCHAINÉ

Ile de Wight (vallée de Madeire), 10 mars 18...

Dieu me pardonne, je suis marié ! Je pensais d'abord — et c'est mal à moi — qu'on pouvait faire ces choses-là au petit bonheur, sans vendre son âme ; qu'un mariage, c'était comme un pacte de bonne et tranquille amitié. Pas une minute, je n'ai songé à l'amour, quand, à mon grand effroi, je découvre qu'elle m'aime.

C'est à en devenir fou ! Oui, Nora m'aime ; si j'avais pu prévoir, je ne l'aurais certes pas épousée.

Être menteur et parjure à la fois ! Je me hais, je m'abomine ; je voudrais en finir, et ce serait le mieux !

Elle m'aime, mon Dieu, elle m'aime ; j'en perds la tête !... Cela lui serait venu, paraît-il, avant même de me connaître, en lisant mes rimes, ni plus ni moins. Et, maintenant, de ses deux yeux toujours grands ouverts, toujours suppliants, elle me mendie un amour que je ne ressens absolument pas, que je ne ressentirai jamais, au grand jamais... Ma pauvre mère est si heureuse pourtant d'avoir pu enfin mettre en volière son oiseau de passage ! Si elle savait néanmoins le beau coup qu'elle a fait là !... Jusqu'à la source des chants, qui s'est tarie en moi ! Rien, plus rien ! Je n'ai plus même cette suprême consolation.

13 mars.

Je liquide mon premier mois de lune de miel, un petit paradis de félicité, quoi ! Par malheur, ce n'est pas précisément ma première lune de miel ni mon premier paradis mignon.

Quelle obsession ! Elle ne me lâche pas d'une semelle, ombre de mon ombre. Accaparé d'une aube à l'autre, il faut que je me promène avec

elle ; il faut que je m'asseoie dans les violettes avec elle ; il faut que je rame avec elle dans ce canot, une vraie galère !

Pas un instant de solitude et de repos. Sans cesse elle bavarde, ses yeux plongés dans les miens, épiant si j'écoute.

Décidément, il vaut mieux en finir.

Autant ne plus être, puisque je ne m'appartiens plus.

De ma vie, je n'ai dissimulé, menti plus douloureusement. Elle dévore ma bouche de baisers ; mais, si mes lèvres s'échauffent quelquefois, mon cœur reste froid comme glace, dur comme marbre, plus fermé, plus insensible à chaque étreinte.

Jadis, quand j'aimais, me suis-je jamais dit : « Bah ! On en verra le bout, il faudra bien que cela finisse !... »

Comme j'y croyais alors ! Je ne mentais pas comme aujourd'hui.

C'est décidé, à la prochaine marée haute, j'irai me baigner... et, si j'ai encore pour deux sous de chance, on ne me repêchera pas.

15 mars.

Encore là... La marée n'a pas voulu de moi, je le présume du moins. Comment diable ne m'est-il pas arrivé malheur?... Bref, me revoilà. Quelque force mystérieuse m'a rejeté du gouffre sur la plage. Pour tout profit de mon équipée, Nora, heureuse de me ravoir, me mange d'un surcroît de caresses.

Quelle peur je lui ai faite cependant, à la pauvrete, qui me croyait déjà emporté par une lame, englouti dans quelque remous ! Et elle criait si fort, si fort, que je l'entendais, malgré vent et ressac. Un moment aussi, je la vis, au delà des montagnes d'écume, tendre vers moi ses bras, éperdue, prête à se jeter à l'eau elle-même.

C'est égal... J'enrage d'être encore en vie, et par sa faute à elle, — car mon salut, c'est comme un triomphe de sa volonté sur la mienne.

Ne pas même me laisser mourir ? Quel pouvoir son amour lui donne-t-il donc sur moi ? Et pourtant je ne l'aime pas ; il n'y a pas à dire, je ne l'aime pas, mais là pas du tout ! Captif, mais pas épris ! Cette découverte m'affole.

Quelle situation ! Comment en sortir ! Ce sont ses yeux qui m'ont ensorcelé, rien que ses yeux... Jamais elle ne me demande, comme font les autres : « M'aimes-tu ? — Non, lui répondrais-je brutalement, non, je ne t'aime pas ! » Elle me regarde, voilà tout. Oh ! pourquoi ne pas m'interroger, plutôt ?

Et puis elle n'est pas même jalouse, tant elle est sûre de clore la liste de mes amours. Et, sans cesse, il faut que je lui raconte le beau temps de jadis, que je lui répète l'histoire de mes bonnes fortunes. Et toujours à me confesser, toujours à feuilleter au livre de mes amours d'antan ! D'abord, j'étais réservé, plein de ménagements dans mes confidences. Maintenant, je suis sans pitié : cruellement, froidement, je la blesse au vif du cœur, quand je puis, aussi souvent que je puis, comme pour me venger d'être à sa merci, d'être rivé à elle, *enchâné*...

Mais elle ne sourcille pas, elle ne se fâche pas. Ne dirait-on pas qu'elle cherche à s'écorcher de mille piqûres aux épines dont j'ai cueilli les roses, pour conjurer le bonheur qui aurait pu s'asseoir à notre foyer ? J'ai beau la torturer de mes souvenirs, elle reste souriante, l'air

vainqueur, comme heureuse de tenir sous son talon le héros de tant d'aventures.

Si seulement elle pouvait douter de moi, ce serait le commencement de ma délivrance. Mais, non, je suis à elle, je suis sa chose ; elle m'appelle son « seigneur et maître » ; elle me lèche les mains et, sans avoir d'autre volonté que la mienne, elle me tient asservi à la sienne, abattu à ses pieds.

Si encore nous étions chez nous ! Là, au moins, je pourrais m'enfermer à double tour dans mon cabinet d'étude, et son empire à elle ne franchirait pas le seuil de ma porte... Jusque-là et pas plus loin... Et je pourrais, au besoin, m'administrer tranquillement un coup de pistolet. Je n'aurais qu'à m'étendre sur mes coussins, à rêver éveillé ; puis, au beau milieu de quelque charmante vision — sais-je bien laquelle ? — mon doigt presserait la gâchette : pan ! Et, au lieu de retrouver la réalité, instantanément je m'anéantirais dans la nuit, dans la nuit bénie, la nuit suprême du définitif repos.

18 mars.

Aujourd'hui, j'ai parlé de rentrer au logis. Alors elle s'est pressée contre moi et m'a dit :

— Ce sera comme tu voudras, mon chéri ; mais nous étions si bien, et je vais te perdre à demi — je le sens — dès que tu seras au milieu des tiens. Ici, tu m'appartiens, à moi seule. Oh ! je t'en prie, restons, restons encore un peu ! La mer n'a pu t'arracher à moi ; mais ton pays me fait peur... Restons, veux-tu ?

Et lâchement j'ai dit oui.

— Ne me composeras-tu rien ? a-t-elle ajouté. Voici du papier et un crayon. Puis j'ai loué un piano pour que tu puisses chanter tes vers aussitôt mis en musique.

Elle s'enhardissait.

A ce moment, je compris qu'elle avait aussi tué l'artiste en moi.

Elle pense que strophes et mélodies se fabriquent sur commande. Mais tout cela naît spontanément, et tout ce qui n'est pas inspiré n'existe pas !

Cela m'a fait rire.

— Je n'ai pas envie de chanter, ai-je fait.

— Mais moi, j'aimerais que tu chantes pour me prouver que tu es heureux.

— L'absurde idée ! Mes chants me sont tous venus précisément lorsque j'étais malheureux... oui, le plus malheureux.

— Alors aujourd'hui, de dix heures à onze et demie, quand tu me semblais si triste, j'ai tout lieu de croire que tu composais... Je ne t'ai pas troublé ou fâché, au moins !

Bon Dieu ! une heure et demie, ni plus ni moins !... Elle a observé, montre en main, le temps que durent chez moi les noires songeries. Et ce qui, pour d'autres femmes, deviendrait prétexte à pleurer et à bouder ne la touche pas.

Elle m'octroie, — n'est-ce pas drôle ? — plume et papier. Et « poète, prends ton luth » !

Pour moi, je ne connais pas de plus infailible moyen de vous couper la verve poétique que de vous commander l'enthousiasme. Ah çà ! est-elle donc la muse ! Elle a violé jusqu'à mon dernier sanctuaire ; je ne suis plus seul nulle part, pas même avec ma plume : condamné, lié à un cadavre.

Hier, elle s'est mise à feuilleter mes albums et à me demander la genèse de chacune de mes

idées, de chacune de mes impressions : « Pourquoi ceci ? Pourquoi cela ? » Je lui ai jeté de la poudre aux yeux. Mais elle s'est méfiée et m'a arrêté tout net :

— Pourquoi ne pas me dire la vérité ? Je suis capable de tout entendre... Appréhenderais-tu que je puisse ne plus aimer tes chants ?

Voilà qui m'est indifférent, par exemple.

— Voyons, lui dis-je, que me veux-tu ? Qu'exiges-tu de moi?... Le sais-je au juste, ce que je pensais en composant ces choses-là?... D'où elles me sont venues ? Comment ? Pourquoi ? Mais elles me sont échappées comme le chant à l'oiseau, comme le fleuve à la source.

Elle me regarda curieusement avec une pointe d'ironie :

— Et les rimes affluent-elles aussi comme ça d'elles-mêmes, sans effort ?

— Naturellement, sinon d'où [les prendrait-on ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais pu aligner deux vers, moi.

Déjà elle montre le bout de l'oreille. Je la vois venir. Bientôt elle voudra pénétrer les plus intimes ressorts de mon être, me disséquer tout vif. Car elle est d'une curiosité outrecuidante, endiablée, sacrilège. Elle va se mettre à sonder

les rimes de mes pensées et les pensées de mes rimes. C'est comme si elle voulait arracher son secret à la vague qui déferle, au vent qui passe, au nuage qui vole. Oh ! ces sempiternelles questions des gens dénués du sens poétique ! Pourquoi ? comment ? Ils veulent connaître les sortilèges de l'artiste, comme si l'art était une recette culinaire qu'on peut passer au voisin.

20 mars.

Quelle délicieuse nature ! Il fait toujours plus beau ici. Notre maisonnette, enguirlandée de roses, prend un bain de parfums. L'air qu'on respire enivre.

Cette nuit, je me suis levé tout doucement ; je suis allé me jeter sur la pelouse, et là, sous le ciel plein d'étoiles, à l'abri des regards inquisiteurs, je me suis souvenu d'une autre nuit passée à Sorrente, et j'ai pleuré... de regret, de tristesse, de je ne sais pas quoi !

Lavinia !... ma Lavinia ! Qu'elle était belle ! Une déesse, l'astre de ma vie, mon soleil, mon tout ! Et comment la décrire ! De quelles couleurs de rêve charger ma palette pour l'évoquer

encore sur la toile grise du passé, souveraine d'éclat et de grâces triomphantes !

Elle était Provençale avec une goutte de sang arabe dans les veines, juste assez pour donner à sa carnation olivâtre le ton d'une péri. Son corps avait la plasticité d'un bronze ; ses cheveux noirs, des reflets d'azur nocturne ; ses yeux profonds, la majesté d'une nuit d'Orient. Le corail n'a pas plus d'éclat que ses lèvres ; la perle, un émail plus nacré que ses dents. Et son nez avait la noble correction de l'antique, unie à cette mobilité mignarde d'un nez de française du dernier siècle. Enfin, piquante particularité, sous la paupière gauche, une mouche relevait tous ses charmes, et ce grain de beauté, capricieusement planté là, animait comme d'un attrait terrestre et pervers la pureté divine de son type.

Mais que vaut la description auprès de la réalité, le mot inerte à côté de la chose vivante ? Je devrais déchirer ce verbiage qui me paraît si insignifiant, si froid...

Il me semble la revoir encore, souple et fière, aristocratique et gracieuse, lente et suave ; il me semble entendre cette voix au timbre profond et velouté, et ce nom de Lavinia, ce nom si doux,

ce nom adorable et adoré, il me semble que moi, je devrais le murmurer jusqu'au dernier souffle... Lavinia !...

Ma mère m'a interdit de l'épouser, cette créature incomparable, cette fleur unique de jeunesse et de grâce. Elle ne l'a pas voulu, et pourtant, avec Lavinia, jamais je n'aurais été malheureux comme je le suis maintenant.

Torturé à mort par la méfiance, je l'aurais gardée jalousement, c'est vrai ; je l'aurais emportée dans mon château, je l'y aurais cloîtrée ; aucun homme ne l'aurait approchée ; mais, au moins, elle eût été toute à moi, comme j'eusse été tout à elle, et près de moi elle n'eût pas connu la misère et la honte.

Oui, je l'aurais aimée follement, éperdument, affreusement ; et après... et après?...

21 mars

— Viens, Ewald, allons à Shenklinchyne, voir la cascade ; la voiture est prête.

Ces mots de ma jeune femme ont fondu aujourd'hui sur ma pauvre tête enfiévrée par le travail, comme un coup de vent d'est réfrigérant,

comme un jet d'eau glacée qu'une main espiègle vous lancerait à l'improviste au visage.

Pas même le temps de cacher les feuillets où je griffonnais : déjà les grands yeux gris les avaient découverts, déjà le nez aquilin se courbait dessus comme un bec avide de proie.

— Tu écris donc, malgré tout ? Pourquoi alors ne pas me faire voir ?

— Pas cela, Nora ! Exhiber mes ébauches, c'est mettre mon cœur à nu, c'est m'écorcher vif !

— Et moi qui me réjouissais tant de partager tes travaux, d'être ton secrétaire !

— Eh bien ! vois-tu, sur ce chapitre, je suis aussi cachotier qu'une pensionnaire et aussi nerveux qu'un violoniste.

— Alors il faudra que je change tes habitudes. Je les comprends d'ailleurs. Tu n'as jamais eu près de toi quelqu'un à qui te confier avec abandon. Il en sera autrement à l'avenir.

J'étais hors de moi de nervosité, de colère, d'impatience, d'agacement ; mais j'ai voulu rompre les chiens très aimablement, sans esclandre : « Fort bien, mon petit cœur », et, là-dessus, j'ai pris mon chapeau.

Elle a pourtant une gentille façon de dire :

« Ewald » à l'anglaise, et néanmoins j'en suis agacé. Je songe à ces « Jannino » si caressants dans la bouche de Lavinia, inhabile à prononcer « Hans »... Et toujours je me rappelle ses yeux, insondables et grands comme l'azur du ciel !

Chère, chère Lavinia, toi que j'ai mortellement aimée, non tu ne serais jamais devenue maussade, ennuyeuse, mauvaise, si j'avais eu le courage de t'enlever pour toujours, toi si passionnée sous ton apparence calme, toi si noble de geste et d'allure, quoique si vive et primesautière de caractère!...

Dans tes yeux aux regards pacifiques, quelle sereine assurance, et quelle suave majesté dans le mouvement lent de ta paupière frangée de longs cils, pleins d'ombre et de mystère !

Tout ce passé, il faut que je le restitue heure par heure, minute par minute, détail après détail, au lieu d'y fouiller au hasard ; il faut que je sonde à fond cette saignante plaie, au lieu d'y plonger çà et là la main.

Je veux rêver. Je veux me souvenir...

Orpheline, elle fut élevée au couvent. Cette claustration lui eût été nuisible plus qu'elle ne le fut, sans la sollicitude d'une âme d'élite, la supérieure, dont je n'entreprendrai pas d'énumé-

rer les vertus : je m'en tiendrai à ce qui m'a été dit par Lavinia, qui ne tarissait pas sur ce modèle d'une religieuse.

Relativement jeune encore, cette femme cachait sous le voile monacal des cheveux qu'un jour avait suffi à blanchir... En une nuit, son père, son mari et ses cinq enfants avaient succombé à un mal foudroyant, et, cette nuit-là, prise par le monde, elle n'était pas à leur chevet pour les soigner. Alors accablée de remords, elle résolut de consacrer, à l'avenir, tous les instants de sa vie à Dieu, voulant expier ses négligences de fille, d'épouse et de mère et demander aux rigueurs du cloître le repos de sa conscience. Une pareille supérieure était bien femme à comprendre Lavinia. Aussi, quand la jeune fille voulut à tout prix prendre le voile, elle l'en dissuada, car elle avait démêlé d'autres aspirations sous cet élan de foi irraisonnée, et elle s'efforça alors avec fermeté et douceur de détourner l'élève trop zélée de cette résolution précipitée. Sans doute, elle n'avait que trop expérimenté combien il est dur de renoncer au monde et à soi-même, pour en voir d'autres prononcer des vœux à la légère. Et puis, à traverser les orages de la vie sans ployer, à voir la mort en face sans frissonner, son cœur,

que tant d'épreuves n'avaient ni abattu ni pétrifié, s'était au contraire ouvert à toutes les indulgences, son esprit à tous les discernements. Lavinia, après avoir pleuré dans les bras maternels de cette excellente femme, convaincue par ses exhortations, avait donc renoncé au noviciat, et elle était partie pour Sorrente avec une sœur déjà mariée.

C'est là que je la vis, m'y trouvant en séjour avec ma mère et ma sœur malade.

A la première rencontre, mon cœur fut à elle, tandis que ma mère la prenait tout de suite en grippe. C'était par une tiède soirée, embaumée d'effluves enivrants. Le soleil descendait du ciel vespéral vers la mer diaprée de ces indéfinissables chatoyances bleues et pourpres de la Méditerranée.

Soudain, je l'aperçus, accoudée au balcon d'une maison voisine, les regards perdus sur l'horizon. Ses grands yeux semblaient absorber tous les rayons du couchant. Elle était belle à faire mal; un frisson de saisissement me secoua. Je ne respirais plus, de crainte de l'effaroucher comme un oiseau craintif, et pourtant j'aurais voulu me jeter à ses pieds, baiser le pan de sa robe.

Tout à coup, ma sœur toussa — ma pauvre sœur — et l'inconnue, avec une ineffable expres-

sion de sympathie, plus belle que jamais, tourna les yeux vers notre terrasse. Ma sœur m'a décrit plus tard la toilette que portait Lavinia ; moi, je n'y avais pas pris garde, ébloui, fasciné, extasié. Tout entier sous le charme qui émanait de sa personne, je n'ai senti que son regard divin se poser sur moi, que la caressante langueur de ses grands yeux, plus tranquilles et plus doux que le ciel et la mer ce soir-là.

Comme pris de vertige, je la fixai sans doute longtemps, car soudain elle rougit et quitta le balcon. Mais je ne tardai pas à faire connaissance avec elle. Sa sœur, petite, rondelette et vive, était tout occupée de son bébé ; son beau-frère, lui, semblait un peu trop empressé autour de Lavinia. Ils habitaient, tous ensemble, une villa contiguë à la nôtre, dont je devins bientôt l'hôte assidu et toujours bien accueilli. Ma mère ne manqua pas de me témoigner son mécontentement à l'occasion de ces fréquentes visites.

— Cette Lavinia, me disait-elle, n'est qu'une coquette, une enjôleuse, qui se laisse courtiser même par le mari de sa sœur.

Et elle refusa catégoriquement de la recevoir et d'entamer avec nos voisins aucune sorte de relations.

Or, un jour que j'arrivais à la villa, à cheval selon mon habitude, je la trouvai vide. J'eus beau frapper, point de réponse. Glacé de stupeur, j'entre, je parcours toutes les pièces. Personne.

Un silence de tombe. Sur le carrelage napolitain, les traces d'un départ brusque, un désordre insolite, un pêle-mêle de chiffons, de papiers et d'objets de rebut qui me déconcerte. J'appelai, je poursuivis mes recherches dans tous les coins et recoins. Rien. Mais au moment où je m'approchais d'une table à écrire pour voir si on n'y avait pas laissé un mot à mon adresse, j'entendis sur l'escalier des pas légers comme ceux d'une biche. C'était Lavinia, pâle et belle comme un ange révolté, les yeux atones, les lèvres serrées, les cheveux épars.

Elle me regarda longuement sans mot dire.

— Lavinia, chère Lavinia ! m'écriai-je.

Elle fit un pas en arrière :

— Savez-vous quelque chose et venez-vous quand même, ou ne savez-vous rien ?

— Au nom du ciel, que s'est-il passé ? Que vous est-il arrivé ?

— Ainsi, vous ne savez rien ? J'aurais dû m'en douter, sinon vous ne seriez pas là.

— Mais parlez donc, mon Dieu ! parlez donc !
Qu'y a-t-il, de grâce ?

— Eh bien ! ma sœur a subitement disparu avec le petit, parce qu'elle croyait... je n'ose pas le dire... parce qu'elle croyait que son mari et moi...

Elle ne put continuer et se cacha le visage dans ses deux mains.

— Et votre sœur vous a abandonnée ! m'écriai-je. Et elle vous livre à la médisance publique ! Oh ! c'est lâche et cruel !

— Mon beau-frère a tout de suite couru à sa recherche, et moi, me voilà ! dit-elle, la tête basse, en laissant tomber ses bras le long de son corps d'un geste désespéré, comme un accusé qui renonce à se défendre, sentant que les apparences sont contre lui.

— Vous ne pensez pourtant pas, Lavinia, que je puisse croire cette abominable calomnie ! Moi, douter de vous ? Me mépriseriez-vous au point de m'en croire capable ?

Et toujours ses yeux baissés fuyaient les miens... Un rayon filtrant à travers les orangers du jardin moira ses beaux cheveux luisants et son pâle visage d'une verte lueur.

— Partez, dit-elle enfin, laissez-moi ! Ma des-

tinée, si pénible soit-elle, je dois la supporter toute seule !

Et, fondant en larmes, elle se laissa choir sur le divan.

Je la consolai du mieux que je pus, on le devine. Je lui avouai même l'ardent amour que j'avais pour elle. Je l'aimais comme une divinité ; je la vénérais comme une sainte ; elle ne devait pas avoir peur de moi. Je lui dis enfin tout ce qu'un honnête homme, tout ce qu'un cœur épris peut imaginer en telle circonstance. Quelle douceur inexprimable a eue pour moi ce moment où j'ai pu reconforter un peu la pauvre désespérée et lui inspirer un peu de confiance en moi !... Que les hommes sont lâches ! Tout le monde, jusqu'aux domestiques, l'avait abandonnée, tous, sauf une vieille négresse, fidèle comme un chien.

Il fallut de longs discours pour la convaincre. Rassurée un instant, l'effroi la reprenait tout à coup ; elle se croyait à jamais perdue aux yeux du monde. Oui, il me fallut toute mon éloquence pour l'encourager, la consoler. Et combien il me fut pénible de voir cette adorable créature ainsi triste et accablée !

Sans m'en apercevoir, j'avais passé fraternel-

lement ma main sur sa tête ; elle en frissonna si fort que je la retirai, interdit, comme si j'eusse commis un sacrilège.

A partir de ce jour, je m'en allai matin et soir la visiter dans sa solitude.

Peu à peu, elle reprit bon espoir et se calma. Sans crainte des voleurs, seule avec sa vieille négresse, un garçon de peine et deux pistolets, elle vivait là, oubliant, oubliée, en attendant de prendre une résolution définitive.

Il se passa quelques jours avant que ma mère, absorbée par la maladie de plus en plus grave de ma sœur, eût connaissance de ces événements ; mais, dès qu'elle les apprit, quelle scène ! Elle me déclara que, si je voulais abrégier ses jours, je n'avais qu'à m'allier avec cette jeune fille ; elle me verrait avec moins de chagrin épouser une servante, pourvu qu'elle soit honnête, qu'une gourgandine comme celle-là, qu'on montre partout du doigt.

Quelque temps après, elle me fit savoir que l'état de ma sœur empirant, le climat de Sorrente, au dire des médecins, n'était pas encore assez chaud pour elle et qu'il nous fallait partir bien vite pour l'Égypte. Je n'en crus rien : la passion m'aveuglait, hélas ! Hors de moi, je

m'imaginai plutôt que ma mère avait converti les médecins à ses propres idées, pour me séparer de Lavinia, grâce à ce subterfuge.

La dernière visite à ma bien-aimée fut triste comme la mort. Je n'osai lui dire : « Sois ma femme, je t'épouserai malgré tout. » Non, et je dus partir — j'eus ce triste courage — sans lui laisser un mot d'espoir, l'abandonnant à ce monde qui la conspuait, qui la torturait, qui la tenait à l'écart comme une brebis galeuse.

Lorsque je lui annonçai ce départ, elle me regarda longuement dans les yeux :

— C'est ta mère, Jannino, qui aura entendu mal parler de moi ; oui, c'est ta mère. Tu as été bien imprudent, aussi, de venir me revoir. Ta réputation, à toi, pouvait en souffrir.

Combien me furent cruelles ces seules paroles !

Je l'assurai de mon amour inébranlable, je lui jurai de rester fidèle à son souvenir, malgré le temps et l'espace qui allaient nous séparer. Mais comment aurait-elle cru à la pureté de mes intentions, puisque le seul serment par lequel j'aurais pu me lier me resta sur les lèvres, puisque j'omettais ce mot décisif, ce mot qui nous eût sauvés tous les deux : « Tu es ma fiancée, je serai ton époux ! »

24 mars.

— Lavinia, qui est celle-là ? me demanda ma femme en lisant par-dessus mon épaule (encore une de ses mauvaises habitudes).

— Lavinia ? Mais c'est une ravissante jeune fille, que j'ai connue autrefois et que je pense introduire dans ma prochaine nouvelle. Je note précisément dans ce but quelques souvenirs qui pourraient m'échapper à la longue.

Et j'eus soin, tout en répondant, de jeter pêle-mêle les feuilles de mon journal. Je n'avais jamais encore prononcé le nom de Lavinia devant ma femme.

— Aussi, pourquoi ne me confies-tu pas tout cela, à moi ? Ma mémoire est comme un livre dont rien ne s'efface. Tout ce que tu me dirais, tu l'y retrouverais en temps et lieu, dûment inscrit et étiqueté. Tiens, mon cerveau est comme un grand casier à mille compartiments ; j'y serre en bon ordre ce qu'on me donne à garder.

Je songeai au mot de Schumann : « La femme est le chaos dont le monde est sorti. »

Avoir pour femme un bahut, un placard, un casier ambulante, où les choses sont enregistrées et numérotées ! C'est étrange, et puis j'ai une peur instinctive de son « amour de l'ordre ». Déjà, assurément, elle aura analysé mon caractère et établi le bilan de mes qualités et de mes défauts. Et maintenant, en comptable prudent, elle contrôle si elle n'a pas oublié quelque chapitre au compte des profits et pertes... Avec tout cela, un certain goût et des connaissances très estimables en fait d'art et d'archéologie. A Londres, nous avons parcouru les boutiques d'antiquaires. Avec un aplomb remarquable, elle savait distinguer le vrai du faux, et surtout débattre les prix, c'en était choquant. J'ai dû y mettre ordre.

— Allons, Nora, c'en est assez, paye et partons, lui dis-je un jour pour brusquer une emplette.

Et, comme elle n'en tenait pas compte, je sortis et me promenai de long en large devant la porte, jusqu'à ce qu'elle eût fini de lésiner.

Puis elle me rejoignit et se cramponna à mon bras, comme si de rien n'était.

— Es-tu mécontent de moi ? interrogea-t-elle.

— Et comment serais-je content, je te prie ?

Ne suis-je pas assez riche pour que tu puisses te passer tes fantaisies, même s'il te plaisait de dévaliser tout un magasin? Mais, vrai, tous ces marchandages m'écœurent.

— Tu es trop coulant, toi. Je vois bien qu'il faudra que je me fasse ton homme d'affaires, répondit-elle en riant.

Et elle a tenu parole... Vrai Dieu, oui!... Elle m'a pris la bourse et en serre les cordons, en calculant comme une ménagère. Sous peu, elle me refusera de mon propre argent, quand je lui en demanderai.

Aujourd'hui, après le brouillard d'hier, brume froide. Nora aime ce temps-là : prétexte à ne pas sortir et à ne pas me quitter. Ce matin, après avoir « mis de l'ordre » dans mes affaires — toujours cette rage de toucher à tout, d'étiqueter, de classer, — elle est venue, sans plus se gêner, s'asseoir au bout de ma table pour classer sa correspondance : lettres sur lettres à n'en pas finir, le commerce de l'amitié, quoi! Et, pendant qu'elle rangeait de la sorte, plusieurs aquarelles de Sorrente, et même quelques études lavées par Lavinia d'après mes indications, s'échappèrent d'un carton... J'avais songé un instant à distraire ma bien-aimée de

ses chagrins en devenant son professeur ; mais elle peignait surtout quand elle était seule, pour tuer le temps. Quand j'arrivais, elle jetait bien vite ses pinceaux, pour m'entraîner sous le jardin ombreux ou dans la grotte silencieuse et profonde.

Je la vois encore, la tête renversée, appuyée contre la roche humide, les yeux mi-clos, les lèvres entr'ouvertes par un sourire, prêtant l'oreille à mes aveux.

Je me rappelle sa première étreinte, quand subitement elle se leva, me jeta ses bras autour du cou et me donna un rapide baiser, pour se sauver ensuite, éperdue, honteuse, comme prise en faute... Ah ! si elle n'avait pas été seule, abandonnée, bien sûr je ne l'aurais pas laissée s'échapper ce jour-là, et son baiser, je le lui aurais rendu mille et mille fois !... Mais non, pouvais-je lui laisser croire que je songeais à profiter de son isolement ?

Et, quand je dus partir, à l'heure des adieux, elle reposait sur ma poitrine comme une fleur brisée.

— Quand tu m'auras quitté, toi aussi, mon Jannino, alors ce ne sera plus la peine que je vive pour moi toute seule !

Oh ! ces mots sonnent encore douloureusement à mon oreille.

— Je reviendrai, lui dis-je.

Elle se leva et me regarda bien en face, puis secoua la tête :

— Non, tu ne reviendras plus !

— Je te le jure !

Un cri de joie allait lui échapper ; il se changea en un sanglot.

— Tiens, encore une fois, une seule dernière fois en ma vie, je voudrais t'entendre chanter !

Nous étions restés à converser sous le ciel étoilé, bien avant dans la nuit. Un moment, puis un moment encore... enfin sonna l'heure fatale : il fallait nous quitter... Décrire cela est impossible ; c'est assez de vivre ces impressions-là que l'on ne peut conter.

Je partis comme un homme qui prend congé de son bonheur et de soi-même. Perdu dans un rêve, je laissai flotter les rênes sur le cou de mon cheval, qui m'emporta à travers la nuit étincelante et bleue. Où il me mena, je ne sais ; je rentrai à la maison par de longs détours.

Ma mère n'était pas couchée ; elle m'attendait, anxieuse. Elle interrogea.

— Ai-je encore un fils ou l'ai-je perdu ?

— Tu as encore un fils... et tu l'as perdu, répondis-je très sèchement, très froidement.

Et j'allai m'enfermer dans ma chambre jusqu'au matin...

Vinrent les longs mois passés au bord du Nil. Ma sœur s'éteignait, comme une lampe qui n'a plus d'huile et dont la flamme vacillante baisse par degrés au milieu de subites lueurs toujours plus faibles. Ma mère la soignait avec une patience et une résignation admirables, sans se plaindre de mes accès d'humeur, de mes rebuffades, qui lui rendaient l'existence amère. Parfois il m'arrivait même de la haïr, et alors de combien de paroles âpres et dures n'ai-je pas lacéré son pauvre cœur !

Il me souvient qu'un jour, dans mon exaspération, j'allai jusqu'à lui crier :

— Parce que tu m'as donné la vie sans que je te la demande, penses-tu avoir le droit de me l'empoisonner ?

• Elle ne répondit rien.

Quant à ma chère sœur, elle se mettait entre nous deux, avec une angélique charité, pour amortir ces chocs...

Oh ! cette course sur le Nil, lente et rêveuse,

quand nous le remontions à la rame, jamais je ne l'oublierai, vivrais-je mille ans.

Elle m'avait pris la main, la pauvre mourante, et, me parlant d'elle, sa voix tendre me semblait comme un appel de l'au delà, comme un écho céleste... Elle voulait pousser toujours plus loin, varier nos excursions ; aussi attribuais-je ce besoin de déplacement à une fiévreuse inquiétude de malade, au désir de tout voir avant de fermer les yeux aux choses de la terre. Eh bien, je me trompais. Je découvris tout à coup — et avec quelle émotion ! — qu'elle ne sollicitait voyage sur voyage que pour distraire mes peines à moi. Son désir à elle eût été de rentrer, de retrouver la maison paternelle, pour y attendre la mort.

— Aucun de nous deux n'a réussi jusqu'à présent à rendre maman heureuse. Cela t'est réservé à l'avenir. Pour moi...

Elle n'acheva pas.

Bonne, chère, sainte sœur !... Mes yeux se remplissent de larmes en songeant à elle...

Nous partîmes en habits de deuil, le cœur brisé, laissant dans un coin de cette terre étrangère ce peu qui avait été elle.

De retour à la maison, je fis d'abord d'héroï-

ques efforts pour reprendre les habitudes familiales ; mais l'automne venu, puis l'hiver, ma nostalgie de Sorrente devint insupportable.

— Mère, dis-je, laisse-moi partir ; il me faut le Midi ; je me sens mourir sous ce ciel brumeux du Nord.

— Bien, mon fils, je t'accompagnerai. Je veux, moi aussi, revoir ce pays où j'avais deux enfants. Et, si ma présence t'importune, si je te suis à charge, prends patience, aie pitié de mon pauvre cœur affligé !

Étrange destinée : ce sont les femmes qui m'aiment qui font mon malheur !

27 mars.

J'écrivais ces derniers mots, quand Nora est entrée comme un coup de vent, pour me demander conseil au sujet d'un menu.

J'ai toujours eu la mangeaille en horreur. Manger, voir manger, entendre manger, sentir manger, tout cela m'horripile. Je ne me découvre aucune aptitude pour la gastronomie et ne suis content que lorsque je pose ma serviette. Tout mon espoir, c'est qu'on finisse un jour par

inventer un moyen d'absorber le nécessaire sous forme de pilules concentrées... Et il faut que je m'intéresse à un menu ! Ma femme trouve cela urgent. C'est une lacune à combler dans mon éducation, paraît-il. Et c'est tous les jours le même refrain : quel potage ? quel poisson ? quel légume ? quel rôti ? et le reste, autant de choses qui m'ennuient et me répugnent, rien qu'à leur nom. Que le poisson soit au gratin, ou à la sauce hollandaise, ou au beurre noir, je n'en tournerais pas la main... Une femme en train de manger perd tout charme à mes yeux. C'est de parfums qu'elles devraient vivre !

Je me demande parfois si ma femme a une âme, ou seulement du goût et de la mémoire — oh ! par exemple, une mémoire endiablée, réglée comme un chronomètre et un goût de l'ordre qui m'exaspère — une vraie machine à classer en même temps qu'une encyclopédie ambulante. A chaque instant, elle fait honte à mon ignorance. Je lis si peu, moi, et plutôt des partitions que des livres, plutôt des physionomies que des biographies. Ma femme a une écriture toute en bâtons et en vrilles. Quand elle a mis sa griffe « Honorine Ewald » sous une page quelconque, fût-ce un billet d'invitation, on dirait qu'elle

vient de signer un décret... Rien de léger, rien d'ailé, rien de débile en elle. Ferme et droite, toujours agissante, toujours debout, sans cesse attentive à sa consigne comme une sentinelle. Et moi qui lui voudrais avant tout une féminité plus accentuée, qui préférerais lui voir de la faiblesse, des imperfections même, tout au monde plutôt que cette rectitude robuste et toujours égale ! J'ai toujours eu du penchant pour les Madeleines s'abandonnant au plaisir comme dans la repentance ; il est vrai que ce sentiment fait à la fois la joie et la tristesse de ma vie !...

Nous partîmes donc ensemble pour Sorrente, ma mère et moi. Elle me suivait pas à pas : je ne pouvais pas plus m'écarter d'elle qu'un carlin tenu en laisse. Nous avons visité tous les deux chaque coin de plage qui nous rappelait ma pauvre sœur.

Un jour toutefois, à l'heure de la sieste, je parvins à me soustraire à sa surveillance de chaque instant. Je me précipitai aussitôt à la villa bien connue et je n'y trouvai personne que le garçon jardinier :

— Où est la signora ? lui dis-je.

— Je ne sais pas.

— Et la vieille négresse ?

— Morte.

— Comment, elle est morte, la vieille négresse ?

— Oui, des brigands l'ont tuée.

— Que me racontes-tu là ? Et sa maîtresse ?

— Elle a tué les brigands.

— Et puis ?

— Et puis, elle allait toujours au bord de la mer.

— Et puis après ?

Mon Dieu, ce que j'aurais voulu le secouer dans son calme, dans son flegme de méridional ! Mais je craignis, en le brusquant, de lui couper tout à fait la parole.

— Voyons, mon ami, repris-je, personne n'est venu ici pendant mon absence ?

— Si... un monsieur.

— Il venait souvent ?

— Oui.

— Son nom ?

— Je ne sais pas.

— Était-il du pays ?

— Je ne sais pas... Peut-être, il parlait italien.

— Et elle, qu'a-t-elle fait, une fois ce monsieur parti ?

— Rien... elle allait toujours au bord de la mer.

Ce drôle avait l'air très rusé, malgré la stupidité de ses réponses. Je l'aurais battu volontiers pour lui apprendre à me faire languir de la sorte.

Je poursuivis :

— Est-elle partie par mer ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas.

— Mais elle a donné des ordres ? Elle a dit quelque chose ?

— Rien ; elle est partie, et voilà.

— Et tu ne l'as pas cherchée partout, toi ?

Ici le jardinier hésita.

— Je te demande si tu es allé ou non à sa recherche ?

— Non, puisque je l'avais vue partir.

— Où partir ? Prends garde à toi si tu me caches quelque chose !

— Dans un endroit où elle ne veut pas qu'on la trouve.

Des frissons me passaient dans les épaules ; mon sang tantôt bouillonnait, tantôt se glaçait.

— Elle n'est pourtant pas au fond de la mer, voyons ?

— Pour ça, non.

— Si c'est de parler qui te gêne, explique-toi par signes... Allons, indique-moi dans quelle direction elle est allée ?

Il me désigna un couvent d'hommes, juché très haut sur une falaise à pic, au bord de la mer.

J'eus un mouvement d'incrédulité.

— Là ?... Elle ne pouvait pourtant pas entrer chez les pères ?

— Que sais-je, moi !

Qu'est-ce donc qui m'a retenu d'étrangler ce bélièvre sur place ! Désespéré de n'en pouvoir tirer davantage, angoissé par d'horribles pressentiments, assailli par une foule d'appréhensions funestes, j'allai seller mon cheval — ma mère dormait encore, à ce que je crois, — et je tournai bride vers le monastère, en songeant à poser, là-haut, mes questions plus habilement. Aussi laissai-je mon cheval gravir à son gré les zigzags du sentier rocailleux, tout absorbé par l'interrogatoire que j'aurais à faire tout à l'heure, me préparant, comme un juge d'instruction, à passer les réponses au filtre des questions, pour en tirer quelque vérité.

En arrivant, je commençai, selon l'usage, par demander au frère lai de me mener voir l'église

et la bibliothèque. Je tâchai de lui délier la langue. Pour en finir, je le priai de me montrer aussi le réfectoire.

— Impossible, me répondit-il ; il est occupé en ce moment.

— Occupé ? Ce n'est pas l'heure du repas, que je sache.

— J'ai voulu dire habité.

— C'est différent... Et par quelque visiteur de haut parage, sans doute ?

— Oh ! pas de si haut parage que ça ; bien modeste, au contraire,

— Alors, un pauvre que vous aurez charitablement accueilli ?

— Un pauvre d'argent, non ; de bonheur, oui... Hélas ! elle est bien à plaindre !

— Comment ! elle ?

— Oui, c'est une femme, une malheureuse femme.

Mon cœur cessa de battre, je crus étouffer... Je me contins par un prodige de volonté.

— C'est que je cherche ma sœur partout... Serait-elle ici ? Vite, vite, conduisez-moi !

— Alors, je devrai premièrement vous annoncer, pour savoir s'il lui plaît de vous recevoir.

Il longea sans bruit un grand corridor, ouvrit discrètement une porte donnant sur une vaste cour nue, où regardaient de hautes fenêtres sans rideaux.

Je l'entendis parler d'un *signor* qui voulait voir la *signora* sa sœur, et une voix — la sienne à elle, grand Dieu ! — répondit :

— Je n'attends pas de frère !

Mais, au moment où le moine allait ressortir, je me glissai dans l'entre-bâillement de la porte.

— Jannino !

Ce fut un cri perçant, sauvage, inattendu, comme un appel suprême. Et la recluse, se levant avec peine de son siège, vint à moi d'un pas chancelant et s'abattit à mes pieds, évanouie.

Le moine me regarda avec des yeux sévères, pleins de reproches.

— C'est mal à vous de venir ainsi effrayer une pauvre femme... dans cet état !

— Dans cet état ?

Je ne comprenais pas.

Revenue à elle, Lavinia ouvrit les paupières ; ses deux mains firent le geste de me repousser :

— Va-t'en, Jannino, va-t'en, je t'en supplie ! Va-t'en tout de suite ! Ne me regarde pas ! Tu me fais mourir de honte ! Tu ne dois plus me

voir, je ne le mérite plus ! Va-t'en : mais va-t'en donc, te dis-je !... Oh ! mon Dieu ! Dieu de miséricorde et de bonté ! J'étais si seule, si abandonnée !... Une fois toi parti, je n'avais plus ma raison !...

Elle était debout... et moi j'avais tout deviné !..

Je ne veux pas parler des heures qui suivirent, de ces heures mortelles que je passai à son chevet, ni dire ma haine féroce pour le gueux sacrilège qui avait souillé et brisé mon idole !

Vers le matin, un silence funèbre régnait dans la grande salle. Un enfant mort-né gisait là, et, à côté de lui, Lavinia, comme morte aussi, sans secours aucun, — car tout secours du dehors aurait pu trahir sa présence.

Elle avait été terrible, cette nuit ! Je fus à la fois médecin et confesseur — deux professions qui ne me vont guère ; — j'accouchai l'âme de la faute et la mère de l'enfant. Puis, quand je vis la malheureuse, très blême, se remettre cependant un peu, après ces heures de tortures sans nom, quand je fus rassuré sur son sort, je sellai mon cheval et je partis, promettant de revenir le soir et de passer la nuit auprès d'elle.

Une radieuse matinée. Les vagues clapotaient doucement sur le rivage avec un bruit de bai-

sers ; la mer miroitait de pourpre et de rose, d'orange et de violet, sous les obliques rayons du soleil levant. Quelques voiles de pêcheurs blanchissaient à l'horizon. Des brises accourues du large vinrent rafraîchir mon visage, sécher les larmes qui glissaient le long de ma barbe. Puis les affres de la nuit me reprenaient, après quelques minutes d'apaisement ; pour un peu, j'aurais enlevé mon cheval d'un coup d'éperon et me serais précipité du haut des rochers dans l'abîme ouvert sous ses pieds.

C'était encore cette vieille histoire, toujours la même, hélas ! Seule et triste, un homme l'avait circonvenue, lui avait promis le mariage et l'avait abandonnée. J'eus pitié de sa faiblesse. Sacrée aux jours de bonheur, elle me serait plus sacrée encore dans son malheur, — pauvre lis candide brisé par l'orage... Après les aveux de cette nuit si douloureuse, comment lui en vouloir ? Ils furent si tristes, si confiants, qu'ils ont chassé de mon âme tout sentiment mauvais de jalousie, de haine ou de mépris.

Tout en me disant : « Va-t'en ! » comme elle se cramponnait à moi désespérément, comme une naufragée ! Et moi, au lieu de la maudire, je me suis mis à la bénir. Pauvre, pauvre Lavinia !...

Harassé de fatigue, épuisé par tant d'émotions, je me jetai sur mon lit tout habillé et m'endormis pour quelques heures.

Mon absence avait-elle ou non passé inaperçue ? Dans tous les cas, ma mère semblait rassurée : on lui avait dit sans doute que la villa était déserte, que la jeune fille avait quitté le pays. Je vis se dissiper le nuage dont son front était resté si longtemps assombri ; mais elle s'inquiétait de me voir toujours plus pâle et plus défait.

Le même soir, j'allai retrouver Lavinia ; je la soignai comme une sœur. Elle couvrit mes mains de baisers et se laissa dorloter tel qu'un enfant. Parfois cependant, elle sanglotait dans son oreiller :

— Jannino, tu es un saint ! Jannino, je t'adore, moi indigne et coupable ! Pardon ! pardon !

Et ainsi, chaque jour, que la nuit fût sombre ou claire, je m'échappais en tapinois de la maison, pour gravir les lacets du sentier escarpé qui conduisait au monastère. Puis je rentrais à l'aube avec mille précautions, pour ne pas trahir la retraite de Lavinia.

J'avais oublié ma jeunesse, et, comme un

vieillard indulgent et pitoyable, je pensais les plaies de son âme. Parfois, cependant, je songeais qu'elle en avait aimé un autre, qu'elle lui avait répété, à lui, ce qu'elle m'avait dit à moi, avec le même sourire aux lèvres, le même éclair aux yeux et alors je me sentais pris d'atroces rancœurs. Mais bientôt, en l'entendant implorer grâce et pardon, me confesser tous les tourments de sa conscience avec l'humble repentir d'une pécheresse abîmée, la miséricorde l'emporta de nouveau. Mon rôle, à dire vrai, me faisait sourire amèrement, lorsque j'y réfléchissais au retour.

L'habitude était prise ; deux heures de sommeil me suffisaient. Et, si je semblais un peu triste et renfermé, ma mère attribuait mon silence à d'anciens souvenirs obsédants, avivés par l'aspect de ces lieux où j'avais aimé. Aussi décida-t-elle de quitter bientôt Sorrente.

— Partons, mon ami, dit-elle un jour. L'air de par ici ne te vaut rien, je le vois, ou les vieilles histoires t'y tourmentent trop.

En effet, ma maigreur pouvait l'inquiéter à juste titre. Je vieillissais à vue d'œil, je semblais miné par une de ces maladies lentes et sourdes contre lesquelles les hommes ne peuvent rien.

Ce même manège avait duré cinq semaines. La convalescence de Lavinia avait été très longue, retardée encore par l'insuffisance de mes soins maladroits. Les moines n'avaient pour tous médicaments que quelques herbes qu'ils me remettaient à la porte du réfectoire. Persuadés que j'étais bien le frère de la malade, ces braves gens me faisaient bon accueil chaque soir et me donnaient amicalement du pain, du vin et des noix pour ma veillée nocturne. Ils me traitaient avec déférence, comme un homme voué et résigné à une grande infortune. Mais combien déjà j'étais loin du vrai dévouement, de la patience angélique ! combien je m'en éloignais davantage chaque jour !... Plusieurs fois, n'ai-je pas souhaité la mort de Lavinia et la mienne ? Si seulement elle était morte !...

Mais non, elle se rétablit enfin, et plus je la voyais revivre, plus je l'aimais. Et pourtant, après les apitoiements affectueux des premiers jours, je me mis sur un pied de dureté, de cruauté même qui la faisait trembler. Pauvre enfant ! Non que je l'accablassse de reproches et de réprimandes, mais je ne lui parlais guère désormais que d'un ton sec et laconique. Plus d'épanchements, plus de tendresse entre nous. Versait-

elle des larmes discrètes et silencieuses, j'affectais de ne pas m'en apercevoir. Aussi, dès que j'entrais, la voilà toute timide, toute tremblante toute honteuse... Oh ! je me fais horreur maintenant !

Un soir, je lui dis :

— Eh bien ! j'ai tout préparé pour demain. Ta place est retenue sur le bateau à vapeur. Tu iras chez ta tante, à Marseille. Je t'y ai annoncée par un télégramme signé de ton nom.

Lavinia tomba à genoux et se releva comme poussée par un ressort :

— Tu as fait ça, toi ? Oh ! dis-moi que ce n'est pas vrai, que j'ai mal compris ! Pas chez ma tante ; non, pas chez ma tante. C'est impossible ! tu ne la connais pas, elle me ferait mourir !

— Crois-tu donc que je vais te laisser dans la rue, à la merci de ton désespoir ou de ta niaiserie !

Elle s'appuya contre le chambranle de la fenêtre et pleura amèrement. Les bras croisés, je la regardais froidement.

Soudain, épeurée, elle leva sur moi ses yeux suppliants, comme une bête fautive devant son maître. Elle mit tout en œuvre pour me faire revenir sur ma décision ; je restai inflexible.

Plusieurs heures elle lutta ; je tins bon, marbre et glace. Alors, à bout de forces, les bras abandonnés, la tête basse, elle céda.

— Comme tu voudras.

Faut-il le dire ? je la vis partir sans déchirement, presque soulagé au contraire. Peu à peu, mon cœur brisé s'était bronzé ; elle l'avait rendu inerte, incapable de tendresse, pétrifié. J'allai retrouver ma mère.

— Viens, lui dis-je ; retournons chez nous.

— Que dis-tu là ? Mais tu n'es pas encore rétabli, mon pauvre enfant. Regarde un peu dans cette glace quelle mine tu as. Il ne te reste plus une goutte de sang aux joues ; tes yeux sont creux à faire peur. Que ferais-tu à la maison ?

— Que sais-je ? mais je m'y trouverais peut-être mieux qu'ici.

En réalité, je n'y fus pas plus heureux, au contraire. Aussi, après quelques semaines de noire mélancolie, je déclarai à ma mère que je n'y tenais plus et que je voulais aller en Amérique, pour me distraire.

— En Amérique ? Mais tu ne sais pas l'anglais, objecta-t-elle ; attends encore. Je dénicherai une personne qui sera pour moi une société et pour toi un professeur.

C'est ainsi qu'elle introduisit Nora dans notre vie. Intelligente et instruite, elle nous séduisit tout de suite par sa conversation intéressante, par des lectures bien choisies et pleines de charme. Au bout de quelques semaines, ma mère ne tarissait plus d'éloges sur elle.

— Une pareille belle-fille me plairait infiniment, répétait-elle sans cesse ; quel dommage qu'elle ne soit pas noble !

Déjà mon jeune frère Max lui faisait la cour. Cela me déplut. Un jour, j'allai la trouver. Assise devant la table, elle écrivait.

Je lui demandai sans ambage si elle voulait être ma femme.

— ... Oui.

Et c'est ainsi qu'elle l'est devenue.

Ma mère ne fut qu'à demi satisfaite. Quant à moi, pouvais-je me douter que j'étais alors dans un de ces états d'âme où l'on fait toutes les sottises possibles ou impossibles, ne fût-ce que pour se soustraire au vide du cœur, au morne ennui qui nous accable comme une charge de plomb ? En m'acceptant pour mari, Nora ne se rendait pas compte mieux que moi des mobiles obscurs de ma détermination. Et bientôt je m'aperçus qu'elle m'était de jour en jour plus

indifférente. Plus je m'efforçais de l'aimer, moins j'y réussissais. Est-ce que ça se commande, ces choses-là !...

Et, quand je fus trop avancé pour reculer, quand j'eus conscience de m'être enchaîné, à jamais enchaîné, la peur me prit, et quand, outre cela, je découvris qu'elle s'éprenait de moi, qu'elle m'aimait, la malheureuse, oh ! alors, mon effroi fut à son comble.

Au repas de noce, je pâlis tellement que ma voisine de table — celle de gauche — me conseilla d'aller prendre un peu l'air pour me remettre ; je manquai m'évanouir comme une petite fille. Une fois sorti, j'aurais bien voulu ne rentrer jamais. Pour la première fois, l'idée du suicide me vint. Je parcourus le parc à grandes enjambées, rafraîchi par l'air des feuillées et l'humide poussière des jets d'eau.

La crainte de faillir par trop aux convenances me fit rentrer.

Me tuer le jour de mes justes nocés, comme un coupable qui se fait justice, moi un honnête homme, me parut lâche. A tout prendre, je reculai devant le qu'en dira-t-on, ce qui est tout aussi lâche.

Lorsque je repris ma place à côté de Nora,

ses grands yeux gris plongèrent dans les miens, pour tâcher d'y déchiffrer ce qui avait bien pu se passer dans mon âme, pendant cette échappée au jardin. Elle le démêla confusément sans doute, car son nez s'arqua douloureusement; ses lèvres pincées, d'abord relevées en un sourire, tombèrent au pli de la tristesse. Mais bientôt elles reprirent leur équilibre, et ma femme, — oui, ma femme depuis une heure, — d'un air insouciant, se tourna soudain vers un convive et lui décocha un mot spirituel.

Point timide, au contraire, elle se conduisait déjà avec le même aplomb que si elle se fût appelée « Madame la comtesse » de toute éternité.

De mon côté aussi, je me lançai dans la plaisanterie, en attendant le landau qui devait nous emporter au pays de notre lune de miel.

Zurich, 20 avril.

Je viens de la revoir !... Oui, je l'ai revue par hasard, bien par hasard. J'en suis encore tout bouleversé.

C'était à Lucerne, au parc du Lion.

Lassés de l'île de Wight, nous sommes venus

en Suisse. Nora ne connaissait pas ce pays. Nous le parcourons de droite et de gauche. Eh bien ! je ne l'aime pas, la Suisse — faute de goût peut-être, — mais enfin, elle me laisse froid, pour diverses raisons sans doute.

L'autre jour, j'allai seul au Lion. Assis sur un banc, je m'indignai de voir tant de petits chalets, de petits sentiers, de petits ponts, de petites portes, de petits guichets, de petits tourniquets, tant de petites choses me gêner, par leur vulgaire promiscuité, l'œuvre sublime du maître artiste et l'œuvre de la nature : ces prodigieuses Marmites glacières avec leurs boulets de rochers au fond des puits.

Soudain, je fus tiré de mes réflexions maussades par cette phrase sèche prononcée derrière moi :

— Quand je te dis qu'il n'en sera rien ! Tu me feras le plaisir d'obéir, Lavinia !

A ce nom, mon cœur cessa de battre. J'épiaï la réponse. Il n'y en eut d'autre qu'une petite toux rauque.

La voix continua.

— Je voudrais bien savoir enfin quelle éducation tu as reçue. T'en aller en bateau avec un étranger, avec le premier venu !... N'as-tu pas honte, Lavinia ?

Toujours pas de réponse. Je doutais encore.

— Je saurai bien un jour ce que tu as fait à Sorrente, et, si c'est ce que je soupçonne, tout sera rompu entre nous. Ta sœur jure ses grands dieux qu'elle a eu gravement à se plaindre de toi là-bas. Et rien ne m'étonne plus, je l'avoue, maintenant que je te connais mieux. Ta coquetterie frise l'inconvenance. Me crois-tu donc sourde et aveugle ! Dieu me pardonne ! jusqu'en crachant le sang, tu trouves moyen de minauder. C'est toujours devant témoins... Il te plaît d'être vue, d'être prise en pitié, pour que tout le monde s'écrie : « Pauvre Lavinia, si belle, si jeune, et gardée par sa vieille duègne de tante ! »

Plus de doute désormais !... Cette algarade fut suivie d'un bref éclat de rire, au timbre bien connu, qui s'acheva en un accès de toux.

— Ris donc, ris tant qu'il te plaira ! Tu n'as pas plus de cœur que ma pantoufle. Tu t'imagines sans doute que je me laisse prendre à tes regards suppliants ? Garde tes œillades pour les godelureaux auxquels tu veux faire accroire que tu meurs de quelque peine d'amour, comme une héroïne de roman. A d'autres, te dis-je !... Un appétit d'ogresse, quand nous sommes entre

nous ; des dégoûts de malade, si quelqu'un te regarde... Continue de la sorte. J'en mourrai de honte et de chagrin, et ton oncle aussi, — cet excellent oncle qui t'a ramassée dans le ruisseau et recueillie sous son toit, alors que personne ne voulait te toucher ! Et, si nous avons verrouillé notre porte, ce jour-là, sourds à tes pleurnicheries, que serais-tu devenue, malheureuse?... Nous en sommes bien récompensés !

A ce moment, les deux touristes longèrent l'étang à quelques pas de moi.

C'était bien Lavinia, toujours belle et élégante, encore plus svelte et pâle.

Détournant la tête de mon côté, elle toussa ; une écume rouge teignit le mouchoir qu'elle portait à ses lèvres. Ses narines transparentes et fines palpitèrent nerveusement, et son profil de camée se détacha en pleine lumière sur le fond gris de la roche.

Un étourdissement me prit, un spasme me serra le cœur. J'aurais voulu me précipiter à ses pieds, mais je me sentais comme cloué à mon banc. Je la laissai donc continuer, et elle me frôla presque sans me voir.

Je l'aperçus encore à un détour de l'allée, du côté des Marmites glacières. — Attendrais-je

qu'elle revînt, oui ou non? Ce fût un âpre combat intérieur. Les deux femmes ne pouvaient pas rentrer par un autre chemin...

Je songeais déjà à marcher à leur rencontre, à aborder Lavinia d'un air dégagé, comme un ami d'autrefois surpris de la revoir. Mais une voix intérieure me dit : « Prends garde à toi, il ne faut pas tisonner dans les cendres; d'ailleurs n'es-tu pas en voyage de noce... Ainsi, pas de bêtises ! » Cette voix était celle de la raison, hélas ! Je me levai, et lentement — très lentement — je partis.

Par un hasard, la tante et la nièce se dirigèrent de mon côté. Je pressai le pas pour les éviter et aller annoncer à Nora que je voulais quitter Lucerne.

Et puis ces foules prudhommesques extasiées devant les beautés de la nature, ces Perrichons poussant des « oh ! » et des « ah ! » de commande, à chaque coin du lac; ces bousculades dans les gares, sur les bateaux à vapeur et au faite même des montagnes, tout cela et le reste m'horripilait.

— Rentrons, dis-je à Nora, nous serons mieux chez nous.

Nous fîmes nos malles, et nous voilà partis.

Je voudrais aller, aller toujours plus loin, aller toujours plus vite. Je ne sais quelle impossibilité de rester en place, quel besoin de bouger, d'avancer, de dévorer l'espace, m'a pris. Oui, je voudrais aller au bout du monde, comme le Juif Errant.

Fribourg-en-Brisgau, 6 mai.

J'arrive de la cathédrale du Schlossberg, de la promenade, je ne sais d'où encore, car j'ai été partout. J'ai vu tout le pays. Nora tombe de fatigue. Elle ne comprend rien à toutes ces courses forcenées, mais elle les subit. La voilà qui s'est mise à expédier sa correspondance — une vraie graphomanie, lettre sur lettre, vingt à la file.

Je pense encore à la belle peur que j'ai eue à Zurich. Par je ne sais quel caprice, je m'étais mis au piano. Il me revint des chants comme autrefois. Nora s'était accoudée à la fenêtre sous prétexte d'admirer la vue. Avec ça qu'elle comprend la nature ! Aussi regardait-elle plutôt les promeneurs du jardin défilant sur la terrasse. Et de temps en temps, elle m'interrom-

pait par quelque remarque saugrenue, coupant d'une ineptie mes phrases mélodiques — car la musique est pour elle lettre morte comme la nature.

Au milieu d'un nocturne de Chopin : « Tiens ce vieux bonhomme qui singe le jeune beau ! Est-il assez réussi ! Et ces jeunes dames devant lesquelles il exécute ses voltes fringantes, se moquent-elles assez ! Allons bon ! un ménage à trois : monsieur, madame et l'ami de monsieur... qui est surtout l'ami de madame... Et cette jeune femme — eh ! assez jolie — à qui son petit garçon sert de porte-respect, pendant qu'un officier la courtise ! C'est très honnête en somme ; le petit sauve tout.

A la fin j'en ai eu assez.

— Nora, aie l'obligeance, je te prie, de garder tes impressions pour toi ! Je me moque bien des gens qui grouillent là-bas. Qu'ils aillent au diable, si cela leur plaît !

— Dieu ! que tu es gentil, mon ami, et qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

— C'est entendu, mon éducation est à refaire, et c'est à toi que je confierai ce soin. Mais, pour le moment, serre ta fêrule et laisse-moi profiter de mes vacances !

Exaspéré, je me mis à taper furieusement sur le clavier; et quand mes bras n'en purent plus, je chantai à tue-tête. Toutes les compositions écloses à Sorrente, faites pour Lavinia, y passèrent l'une après l'autre.

Quand j'eus fini, ma femme regardait toujours dans le jardin avec le même intérêt. Je pensai que quelques curieux avaient dû se grouper pour m'écouter.

Comme je ne suis pas un cabotin en quête d'applaudissements, je me gardai d'approcher de la fenêtre. Je pris mon chapeau et sortis de l'hôtel par une porte de derrière, de façon à gagner le lac par un détour.

Après deux heures de canotage à la voile, je rentrai. Nos malles étaient bouclées. A son tour, ma femme déclara qu'elle voulait partir.

Tout m'était si indifférent depuis la rencontre de Lavinia...

— Eh bien, partons ! lui dis-je.

Nous allâmes à Schaffouse et, devant la fameuse chute du Rhin, j'estimai que cela ne valait vraiment pas le voyage.

— A propos, me dit soudain Nora, il s'est produit, à Zurich, un incident assez curieux. J'ai oublié de te le raconter jusqu'à présent. Pen-

dant que tu jouais et chantais au piano, tu sais bien, le dernier jour, une dame, très jeune encore et très belle, a traversé le jardin à pas précipités : l'air d'une Méridionale, de grands yeux foncés, des cheveux noirs ondes, un grain de beauté sur la joue gauche, pâle, et les lèvres exsangues... Elle s'appuya au montant de l'escarpolette et tendit l'oreille pour mieux distinguer la voix au milieu du bruit des promeneurs.

» Peu à peu le brouhaha tomba, et tu peux te vanter d'avoir eu un auditoire très recueilli et de lui avoir servi, par parenthèse, un fort beau concert.

» Toujours immobile, absorbée, la mystérieuse étrangère écouta longuement, rêveusement. Peu à peu, des larmes lui coulèrent des yeux. Elle chercha du regard la fenêtre d'où s'épandait toute cette musique, et — me trompé-je? — il me sembla qu'en m'apercevant, sa physionomie se contracta. Subitement, elle prit une expression sauvage. Elle me dévora des yeux, prête à bondir sur moi comme une tigresse, si j'avais été à sa portée. Je ne comprenais rien à cette rage et je la fixais avec calme... Au fait que pouvait-elle me vouloir, et que pouvait-elle me faire? Ne suis-je pas ta femme et sous ta protection?...

C'est drôle, tout de même... Puis elle poussa un cri que je n'ai pas bien compris, parce que tu faisais un vacarme à ne plus s'entendre... C'était un nom comme Nino... non, attends... c'est cela : Jannino ! Et quand elle voulut appeler pour la seconde fois, un flot de sang jaillit de sa bouche et elle tomba évanouie. Une vieille femme accourut aussitôt, hochant la tête et grommelant je ne sais quoi. Elle soutint la malade dans ses bras et la fit emporter... Quelques minutes plus tard, quand je voulus te raconter la chose, tu avais brusquement disparu. N'as-tu rien vu ni rien appris de cette scène, en sortant ?

Ce récit me remua jusqu'au fond des entrailles. Elle parlait — comme elle parle toujours — avec une sécheresse si nette et si précise, que pas un détail ne m'échappa, malgré le bourdonnement du sang de mes oreilles et le clapotement d'un jet d'eau voisin. Et elle avait fixé sur moi ses grands yeux inquisiteurs, comme une chatte sur un trou par où doit sortir la souris qu'elle veut happer au passage.

— Pourquoi ne me racontes-tu tout cela qu'aujourd'hui ? lui dis-je enfin.

— Ne m'avais-tu pas interdit, d'une façon

péremptoire, de te communiquer mes impressions? Je n'avais qu'à me taire, et je l'ai fait.

Elle dit cela d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Aussi je me tus. Mais il me sembla que, si elle avait ajouté un seul mot encore, je l'aurais précipitée du haut du talus dans les remous du fleuve. Je balbutiai quelques paroles, sans entendre au juste ce que je disais, sans vouloir l'entendre... Puis elle chercha à m'emmener. Mais je restai là, immobile, comme pétrifié. A cette heure, je mesurais l'abîme où je m'étais jeté à la légère, dans une minute d'égarement. Ma femme m'apparut comme mon pire ennemi, décidée à maintenir ses droits à tout prix, à me mener à la baguette, à me river au devoir. Mon amour pour Lavinia renaquit avec une irrésistible puissance, comme si elle n'était pas à jamais perdue pour moi!... Ne savais-je pas qu'elle m'avait trahi, qu'elle était déshonorée? Ne devais-je pas la mépriser? Ah! bien oui, la mépriser! le sang battait dans mes artères à les faire éclater.

— D'ailleurs, me corna Nora dans les oreilles, ce ne pouvait être une personne à toi connue, car le cri qu'elle a jeté ne ressemblait en rien à ton nom. Sait-on, la malheureuse, à qui tes chants ont pu la faire penser!

Je continuai à garder le silence ; mes dents grinçaient de douleur comme à une opération chirurgicale, je me mordais les lèvres pour ne pas crier. Que j'aie pu dominer l'éclair de haine de mes yeux, j'en doute. D'ailleurs, ma femme me dévisageait obstinément, sa prunelle me fouillait l'âme comme une sonde.

Enfin, je pus articuler ces seuls mots :

— Après tout, que t'importe cette étrangère ?

— Mais oui, qu'elle n'importe ! insista-t-elle. Sa mine courroucée me donne à réfléchir. Jamais pareil regard ne s'est posé sur moi ; on eût dit un de ces reptiles qui se dressent menaçants, mais inoffensifs, derrière le verre de leur cage. Je pus, moi, l'examiner à mon aise, braver sa rage, en jouir même jusqu'au moment où ce jet de sang lui afflua aux lèvres ; alors j'en ai eu pitié très certainement, mais comme je ne pouvais la secourir, je me suis retirée bien tranquille... Que pouvais-je faire d'autre ?

Nous nous toisions de pied en cap, mesurant nos forces et notre habileté respective à dissimuler, — jeu dangereux. Mais j'avais ce sentiment que je ne devais pas rompre devant elle, la laisser triompher, me livrer à sa merci pieds et poings liés.

— Eh bien, lui dis-je, si tu as assez vu d'eau couler, nous pourrions aller dîner. J'ai gagné un appétit féroce.

Cette façon de couper court l'interloqua, et l'idée que je n'avais pas donné dans le panneau me rendit provocant. Je la taquinai sur toutes ses faiblesses et manies, même d'une façon assez désobligeante. Elle ne broncha pas toutefois, para la botte prestement, avec le sourire aux lèvres, l'air espiègle, comme si je lui avais débité les madrigaux.

Pour l'appétit dont je dus faire preuve, ce fut pénible. J'eus beau avaler verre sur verre, les morceaux ne passaient pas. Il fallait en finir ; je me plaignis de la cuisine, et je prétextai la migraine pour aller me mettre au lit. Pour la première fois depuis notre mariage, je m'enfermai à clef, ayant absolument besoin d'être seul !

C'était fou, je le sais ; mais j'avais le cerveau malade, congestionné, tourmenté de lancinements, les nerfs distendus ; comme un homme séquestré dans une maison de santé, j'écumais de rage, m'en voulant à moi-même, haïssant ma femme, maudissant jusqu'à ma mère.

Et, au fond, que m'a-t-elle bien fait, Nora ? Rien que je puisse lui reprocher sans injustice.

Elle agit avec prudence et sagesse... et c'est là précisément ce qui me rend furieux.

Francfort-sur-le-Mein, 13 mai.

Voilà une ville qui plaît à ma femme, mais pas à moi assurément. Je suis traîné à travers les magasins de modes « les plus fameux », pour acheter les objets de toilette « les plus réputés ». Pas l'ombre de goût dans tout cela, et elle s'extasie devant des oripeaux qui seront hors d'usage avant un an !

Puis, cette ville sent le parvenu. Elle est riche, sans doute, mais il me semble que ses habitants veulent mettre en montre leurs écus. Pour un peu, on s'attendrait à en voir pendre de tout neufs aux branches des arbres et aux tiges des fleurs.

Demain nous rentrons à Haxtroden, par Cassel. Rentrer chez moi, cela me fait peur. Quel accueil me réservera la maison paternelle, quand j'y introduirai Nora, la nouvelle châtelaine?... Cette femme ferait le bonheur d'un autre homme, comme elle sera ma croix, à moi... Mais, j'y songe, il me reste l'opium. Ce serait

peut-être une idée, si je me plongeais dans le bonheur factice des paradis artificiels ! Sans doute, le mieux serait encore d'être bête.

C'est d'un gros bon sens bourgeois que je suis l'esclave, et non de charmes féminins. Elle s'arrange avec une froide habileté pour ne jamais donner prise à mon irritation, pour ne jamais fournir le moindre prétexte à mon humeur noire, — uniformément aimable et maîtresse d'elle-même. Elle est polie comme un miroir, un miroir dans lequel je voudrais planter les ongles. Et, quand j'y regarde, j'aperçois ma propre image, maussade et chagrine, qui me laisse tout confus... J'ai l'air d'un moutard à côté d'elle, et si je tranche du maître, elle me laisse faire d'un air condescendant et s'amuse à m'observer.

Parfois ses grands yeux gris — oh ! toujours ces yeux ! — s'arrêtent sur moi, interrogateurs, comme le soir de mes noces. Elle pénètre jusqu'au fond de mon âme, transparente comme cristal pour sa prunelle de lynx. Elle lit couramment sur mon front des pensées qu'elle ne devrait même pas soupçonner... Nous ne sommes plus revenus sur l'incident de Zurich, bien qu'il nous soit présent à tous les deux à chaque minute. Elle voudrait bien savoir qui

était cette femme, ayant l'intuition que c'est là sa rivale la plus redoutable. C'est ainsi que nous jouons réciproquement à cache-cache : elle, comme le juge d'instruction qui s'efforce de surprendre les aveux du prévenu ; moi, comme l'accusé qui se dérobe aux pièges des questions.

Haxtroden, 24 mai.

Il y a du froid dans l'air, beaucoup de froid. Ma mère, il est vrai, ne pouvait recevoir sa bru mieux qu'elle ne l'a fait. Elle exprime sa joie d'avoir bientôt un petit-fils ; puis, inquiète, elle observe avec angoisse combien j'ai encore maigri.

— Te voilà réduit à rien, me dit-elle, plus faible que jamais. Qu'as-tu donc ?

— Mais rien du tout, rassure-toi.

Allons, voilà une seconde paire d'yeux rivés sur mon pauvre moi pour le scruter. Que l'amour et l'affection peuvent donc devenir gênants !... Nora s'amuse comme une gamine. Elle remémore les lectures de jadis au coin de la cheminée ; elle me montre le buvard où pour la

première fois j'ai admiré son écriture, correcte et imperturbable comme sa personne. Elle se réjouit de voir le parc et la forêt en habits d'été ; elle ne les avait pas encore vus ainsi. Elle trotte à travers les salles du château, faisant claquer sur les parquets son coup de talon sec et rapide. Elle déballe ses emplettes et en orne diverses chambres. Je l'ai priée d'épargner mon atelier, de m'y déranger le moins possible... Ce fut une déception pour elle, qui s'était imaginé pouvoir s'y installer à son gré, un livre à la main, à me regarder travailler. Jamais ! au grand jamais ! Sentir un regard posé sur moi — et le sien surtout — m'importune et m'énerve. Aussi je réclamai qu'on me laissât seul le plus possible.

La première fois que j'y rentrai, dans ce dernier refuge de mon chez moi, je me serais volontiers roulé tout bêtement sur mon épais tapis de Smyrne, au lieu de lui exhiber mes bibelots. Au bout d'un moment, elle ouvrit le piano :

— Allons, joue-moi quelque chose.

« Moi » était de trop ; je m'assis néanmoins et promenai machinalement mes doigts sur les touches. Je ne sais quelle mélodie en sortit.

Cependant ma femme furetait dans les coins.

Soudain elle poussa un cri. Je levai les yeux : elle avait, en retournant un cadre, découvert un portrait de Lavinia, qu'elle contemplant avec une intense curiosité.

Le sang me battit jusqu'au bout des doigts ; je continuai cependant à jouer, pour n'avoir pas à parler. Enfin elle remit l'image en place — une image que j'avais peinte de mémoire, — en poussant un profond soupir.

Elle avait blêmi, comme je pus m'en apercevoir lorsqu'elle se dirigea vers un autre objet dissimulé sous une draperie moresque, qu'elle souleva. Elle démasqua un squelette, et de ce squelette ses yeux se reportaient vers le cadre au coin de la pièce, comme si elle voulait dire :

— Si belle que tu sois, toi, telle tu seras bientôt...

Puis elle laissa retomber la draperie, une étoffe vieil or si lumineuse, si chatoyante, que dans le coin le plus sombre de la chambre, elle éclatait comme un rayon de soleil.

Mais elle n'y prit point garde, pas plus qu'aux inimitables broderies dont les notes rouges, roses, vertes et lilas, s'harmonisaient si bien avec la tonalité jaune du fond, que la vue en donnait

chaud au cœur. Nora a beau parler savamment de maîtres et d'écoles, elle n'a aucun sentiment de la couleur.

Lavinia, elle, se serait aussitôt entortillée dans cette étoffe et, debout devant la glace, aurait jugé de l'effet, rayonnante de beauté dans tout ce jaune. Que n'aurait-elle pas fait, Lavinia ? Elle se serait couchée, comme une panthère familière, sur l'épaisse fourrure noire étendue devant la cheminée ; elle s'y serait roulée et étirée avec des grâces félines, sous la lumière pourpre des vitraux...

Un jour mourant entrant par la vaste baie ouverte sur le parc, accrochant çà et là une paillette de lumière aux armures fichées en trophées contre les parois. Sur les chevalets, des portraits ébauchés prenaient des airs de blêmes revenants sortant de l'ombre envahissante.

Nora continuait sa revue, curieuse comme une femme, prosaïque comme un commissaire-priseur, passant et retournant chaque objet. Seuls mes vieux velours de Gênes élimés et mes lambeaux de tapisseries échappèrent à son examen ; elle les repoussa dédaigneusement du pied ou les rejeta en les prenant à bout de bras entre le pouce et l'index, pour s'épousseter en-

suite les doigts avec son mouchoir de batiste... Lavinia n'y aurait pas mis tant de façons ; d'un tour de main, elle eût fripé pittoresquement toutes ces étoffes, et fait vibrer leurs nuances en les accouplant l'une à l'autre, au gré de son ingénieuse fantaisie.

Je subissais d'infemales tortures, et en même temps je me délectais d'une sorte de volupté cruelle. Aucun de ses gestes ne m'échappait. Elle ne regardait plus de mon côté ; s'étant approchée de ma table à écrire, elle examinait une étude de Greco — un peintre que j'aime infiniment pour l'élégance macabre de sa couleur, — et elle haussait les épaules en souriant d'un air de pitié. Je lisais ces mots sur ses lèvres : « Barbouillage inepte. »

Puis, elle fourra son nez dans les manuscrits épars sur la table. Je savais qu'il y avait là des poèmes, des aphorismes, un quatuor à demi composé ; mais point de lettres ni de papiers intimes. Je continuai donc à jouer nerveusement, irrité de l'entendre fourrager ; à tort ou à raison, je n'aime pas que l'on touche à mes pape-rasses.

Enfin, lassée, elle s'affaissa sur une causeuse, devant mon chevalet, et regarda le tableau ina-

chévé, un jeune pêcheur napolitain, étendu sur la grève et jouant avec un crâbe ; pour fond, la mer et le ciel du soir. *N*

Et toujours je jouais. Alors elle bâilla deux fois longuement et se leva :

— Tu sais, Ewald, dit-elle, il y a ici par trop de désordre et de poussière. Demain, je commencerai à tout ranger.

— Oh ! Nora, si tu avais la bonté de me laisser mon désordre et ma poussière, je t'en saurais un gré infini. Rien n'est jeté à terre ou mis en place sans intention de ma part, et modifier le seul pli d'un rideau me met hors de moi. Enfin, à cette grâce, veuille en ajouter une autre, non moins précieuse : je te prie à deux genoux de me laisser seul quand je me retire ici. Dans mon cabinet de travail, où j'écris des lettres d'affaires plus ou moins urgentes, entre et sors comme il te plaira ; mais dans mon atelier, où je fais œuvre de fantaisie, j'entends ne pas être troublé.

Elle se tut. La nuit tombait et la pièce se remplit d'ombre. On ne distinguait plus que la draperie moresque du squelette et le ciel radieux de mon tableau. La pendule posée sur la console sonna l'heure en sourdine, d'un timbre si

doux, qu'on eût cru entendre une lointaine horloge de village. Il y eut un silence pénible. Deux fois Nora soupira sans mot dire. Je craignais qu'elle ne se mît à pleurer.

A ce moment, la portière remua, assourdisant le bruit presque imperceptible de la porte, et un large jet de lumière coula sur le tapis, venant de mon cabinet de travail déjà éclairé. Le valet de chambre apportait une lampe encapuchonnée de son abat-jour ; il la posa sur la table à écrire. Puis il en mit une seconde sur un guéridon près du divan, dans le coin le plus sombre de l'atelier. La clarté tomba précisément sur un carré brodé au petit point, que Lavinia m'avait donné naguère, un jour que je lui avais décrit ma retraite de prédilection. Enfin le domestique alluma une troisième lampe, suspendue non au centre de la pièce, mais au-dessus du piano à queue, dans un angle ; les bougies sur le piano me troublent à ce point que je ne puis plus improviser, et, comme je fais de la peinture le jour, et, le soir, de la musique, j'ai adopté cette distribution de la lumière... Mais je devrais parler au passé, car, depuis mon mariage, je ne fais plus rien.

A peine l'atelier fut-il complètement éclairé

que la première cloche sonna pour le dîner, Nora se leva ; elle était très pâle.

— Que dois-je mettre ? me demanda-t-elle.

— Ce que tu voudras... plutôt une robe blanche ; le blanc te va très bien et plaît à ma mère. N'en as-tu pas une de couleur ivoire, en tissu de laine très fin, très moelleux, aux plis souples et transparents ?

— Non, je n'en ai point. Je n'ai que ma robe de noce garnie de dentelles et une autre de satin crème.

— Eh bien ! mets celle de satin : tu auras l'air d'un Van Dyck avec cette robe-là.

Elle me regarda, l'air embarrassé :

— Pourvu que je puisse l'agrafer ! dit-elle enfin en rougissant jusqu'aux oreilles.

Alors je passai mon bras autour de sa taille et voulus l'attirer contre moi. Elle se dégagea et s'en alla sans se retourner. Échappée !... Je restai stupéfait de cette fuite et baissai les yeux machinalement sur le revers de mon veston ; j'y vis briller quelque chose : c'étaient des larmes. Je n'osai les essuyer, mais les fixai jusqu'à ce que le drap les eût lentement bues ; sur ces larmes, je jurai que plus jamais Nora n'en verserait par ma faute. Mais je n'avais pas l'in-

tention de capituler pour tout cela : ce qui était fait était fait. Ce soir-là, avec fermeté, peut-être même avec rudesse, j'avais délimité une frontière infranchissable pour ma femme, j'avais circonscrit un terrain que jamais nous ne foulions ensemble, j'avais consacré un sanctuaire inviolable d'où son empire serait exclu.

J'en ressentis une joie mêlée de remords. Mais je n'en étais pas arrivé là sans l'avoir profondément mortifiée ; aussi m'appliquai-je, après lui avoir versé le calice d'amertume, à lui rendre la soirée gaie et agréable. Je la priai de nous faire la lecture, comme autrefois ; je la complimentai, je lui dis qu'elle était charmante aux lumières ; je la plaisantai sur le jabot de dentelles dont elle avait masqué son corsage mal fermé. Réjouie, elle sourit et rougit.

Quant à ma mère, elle nous observait de ce regard scrutateur et gênant, qui m'ôte le calme et le repos.

Haxtroden, 8 juin.

Dès que nous aurons un enfant, tout ira mieux ; nos relations deviendront plus étroites. C'est du

moins ce que j'espère. Je tâche d'être doux avec elle, de la ménager, de l'égayer même, pour réparer tous les reproches que j'ai à me faire, ce grand tort surtout que j'ai eu de la prendre pour femme sans l'aimer. Oui, j'ai commis là une vilaine action. Pourvu au moins qu'elle me rende bientôt, bientôt père...

9 juin.

La dernière phrase de mon journal d'hier me fait rire. « Bientôt père !... » Et elle m'a avoué tout à l'heure qu'elle n'avait aucun goût pour la maternité, qu'elle en était plutôt effrayée, angoissée. N'ayant jamais vu de près un nouveau-né, elle se le représente très laid. Elle redoute le moment des couches, tout ce qui s'ensuivra, les devoirs nouveaux qui en résulteront.

Pourquoi tant insister là-dessus ; c'est comme si elle avait voulu me froisser. Qu'avait-elle à tant se plaindre ? Voulait-elle se venger ? Est-elle jalouse de cette image de Lavinia qui hante son esprit ? M'en veut-elle encore de mon silence de l'autre jour ?... Depuis lors, elle a souvent cherché le portrait, quand je n'y étais pas — je m'en

suis bien aperçu, — mais sans le trouver, car je l'ai mis en lieu sûr. Une fois, elle a même risqué cette insinuation transparente :

— Où sont donc toutes tes études ? Il me semblait y en avoir davantage.

— Oui, j'en ai serré au galetas un bon nombre que je ne veux plus voir.

Elle alla y fouiller, sans que je fisse semblant de m'en douter.

Un peu après, vint une question non moins insidieuse sur mes modèles. D'un ton indifférent je lui traçai la biographie de ces pauvres êtres. Puis, de fil en aiguille, elle en arriva à mon séjour en Italie. Je lui parlai de ma sœur, de ma mère et passai le plus rapidement possible du golfe de Naples aux rives du Nil.

— C'est donc à Sorrente que t'est venu ce chagrin dont ta mère a désiré que je te distraie ?

— C'était trop de bonté de sa part, répliquai-je, quelque peu froissé ; il me semble que je suis homme à me débrouiller tout seul.

Nous attelons souvent à quatre chevaux. Ces sorties l'amusement. Elle aimerait tenir les rênes elle-même de sa petite main nerveuse ; mais ma mère ne l'y autorise pas...

— Tu es heureux pourtant ? me demandait hier ma mère.

— Comment ne le serais-je pas ? lui ai-je répondu, j'ai une mère parfaite et une femme accomplie.

— Es-tu vraiment content, au comble de tous les vœux ?

— Oui, mais je deviens très paresseux. Je ne fais plus rien. Je n'ai plus de goût au travail.

— Mauvais signe, mon ami ; je crains que tu ne te sentes pas bien ; tu maigris visiblement.

— Baste ! ce n'est pas un mal, après tout.

Puis elle me parla de mes frères, qui nous donnent, l'un et l'autre, beaucoup de souci. J'ai déjà payé leurs dettes à plusieurs reprises. Ma femme en fut même très irritée.

— Ils ne méritent pas qu'on leur vienne en aide, me disait-elle. Qu'ils se tirent d'affaire comme ils pourront !

— Mais l'un des deux a un petit enfant, Nora.

— Tant pis pour lui ! Mieux vaudrait que cet enfant ne fût pas né.

Que répliquer à cela ?

Haxtroden, 10 juillet.

C'est brisé de douleur et d'angoisse que je confie à ces feuilles le récit de l'accident d'aujourd'hui.

Nous avons versé de voiture ce matin. De ma vie, pareille aventure ne m'était arrivée. Mais j'ai voulu rentrer dans la cour d'une façon élégante. Je fais, sans ralentir, ma courbe trop courte et les quatre chevaux, lancés au grand trot, jettent le landau sur une borne et nous dehors. Nora tomba assise sur l'allée sablée. Maîtresse d'elle-même, comme elle l'est toujours, elle se mit à rire, disant ne s'être pas fait de mal. Néanmoins, elle ne put se relever sans mon aide. Et depuis, elle ne sent plus remuer son enfant. Mon Dieu ! mon Dieu !

Je l'ai mise au lit et je la veille. Par moment, je ne puis m'empêcher de lui demander :

— Est-ce toujours la même chose ? Ne sens-tu rien ?

Elle me regarde alors de ses grands yeux tristes et répond :

— Non, rien du tout.

A quoi sert d'arpenter mon atelier de long en large et de m'arracher les cheveux ? On ne peut dire que ce soit ma faute... et pourtant !

Ma mère tâche de me consoler ; mais quelle consolation y a-t-il pour moi ? Suis-je donc maudit ? Le seul espoir qui me rendait la vie supportable m'est enlevé ; cette idée que mon enfant a pu mourir avant de naître me glace d'épouvante, et la pensée que j'en aurai été le meurtrier me poursuit comme un remords implacable et cruel. Je m'affole, et mon cœur bat avec des secousses et un bruit de machine détraquée.

Plus de repos, plus de sommeil... Nora est calme et patiente, mais elle souffre beaucoup sans l'avouer. Elle se plaint seulement d'avoir toujours froid. Quand j'entends cela, je pense au petit cadavre glacé qu'elle porte en elle et je ne puis plus rester dans la chambre. Je m'échappe, pour éviter de fondre en larmes en sa présence. Pauvre, pauvre Nora !... Oh ! j'aimerais tant ne plus être !

2 août.

Je reprends ce journal abandonné. Nous avons passé quinze jours dans des transes mortelles, et

maintenant un oiselet tombé trop tôt du nid, une toute petite créature, gît sur un lit de fleurs, dans mon atelier. Morte!... J'étais tellement abattu et déprimé, après ces deux terribles semaines pendant lesquelles ma pauvre femme a souffert avec l'héroïsme d'une martyre, que, tout d'abord, je ne voulus pas voir l'enfant arraché de son sein. Mais, quand j'en eus le courage, je la trouvai si belle, ma petite fille, que je l'apportai ici pour la garder près de moi. Et la voici toute raide, blanche comme neige, immobile comme un angelot de marbre. Et je ferme toutes les portes, et je pleure à genoux.

Nora est encore en danger de mort, sans connaissance. Elle a le délire. Déjà, avant l'accouchement, elle répétait sans cesse — et j'étais là qui entendais :

— Si encore *elle* n'était pas si belle! Je ne suis rien à côté, moi, tant elle est belle! Elle est comme une reine, comme une panthère, comme une Arabe... Comment gagnerais-je son cœur, à lui, tant qu'il ne l'aura pas oubliée!... Mais non, il ne l'oubliera jamais!.. Le portrait, donnez-moi le portrait?... Au coin, dans l'atelier, c'est là qu'il est... Vous ne trouvez pas le beau portrait?... Et, dans le jardin, à Zurich,

dans le jardin!... Elle me jetait un regard de défi, comme pour une lutte suprême... Et moi je triomphais, je jubilais : Elle va mourir, me disais-je ; mais, d'un seul regard, elle a tué mon bonheur pour jamais... Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée, puisqu'il l'aimait tant, puisqu'il l'aime toujours?... Son sang a jailli, rouge, tout rouge, beaucoup, beaucoup... Elle a crié : « A moi, Jannino!... » Alors j'ai été jalouse, j'ai été méchante. Il fallait bien me venger!... Le portrait! Je veux me venger!... Le portrait!... Il l'a enfermé pour le regarder tout seul, pour me le soustraire... Il me le faut, ce portrait, je le veux! Donnez-le-moi, que je le brise! Mais donnez-le-moi donc!... A la chute du Rhin, quand j'ai voulu savoir, il ne s'est pas trahi! mais j'ai tout deviné — sauf l'énigme du portrait; j'ai compris que son cœur ne m'appartiendrait jamais. Je voudrais le voir, son cœur, le voir à nu, le voir tout palpitant, le voir tout frémissant. Et puis je le voudrais pour moi toute seule, son cœur, après en avoir arraché le souvenir de l'autre, car il est à moi, son cœur!... Mais il me l'a fermé, il me l'a volé!... Et je l'aimais à la folie!... Oh! le Rhin, l'eau qui passe, les remous profonds!... J'aurais dû tomber à genoux et lui

demander pardon de tant l'aimer, d'être jalouse... Mais nous sommes trop fiers, l'un et l'autre... Nino!... Non, c'est Jannino qu'elle criait; mais lui n'entendait rien, aveugle et sourd... Et quand je lui racontai la scène, ses lèvres blémirent, mais il ne broncha pas. Je pensais qu'il crierait de douleur; mais non, il est le plus fort; il m'a pris l'arme des mains pour la tourner contre moi. Il m'a blessée au cœur... et voilà pourquoi l'enfant est mort... Il est mort de ma douleur et de la sienne. Mais son cœur, je veux l'avoir, donnez-moi son cœur... Vous ne pouvez pas! Je ne l'aurai donc jamais, jamais!

En entendant ma femme divaguer de la sorte, ma mère ouvrit sur moi de grands yeux sévères. J'étais désespéré que Nora sût tout, qu'elle eût tout deviné. Déjà j'avais pris un pistolet pour en finir là, devant elle; mais le petit cadavre étendu dans la pièce voisine fut plus persuasif que tous les raisonnements. Il ne me permit pas de presser la détente...

Aujourd'hui, ma pauvre malade a eu un accès de fièvre d'une ironique gaieté, avec ce rire des fous, si douloureux à entendre. Puis elle a repris le thème de l'autre jour :

— Il pense que je ne le comprends pas, il me

croit sotte ; mais je lis ses pensées sur son visage comme dans un livre ouvert. Je vois qu'il pleure... oui, qu'il pleure très amèrement, mais ce n'est pas pour moi. Il pleure pour son enfant mort... et pour l'autre. Et comme il pleure !... Je l'ai bien vu manier le pistolet... Mon cœur a battu à se briser, j'allais crier. Mais je me suis contenue, pour que personne ne sache rien... Je suis restée muette, comme endormie, comme privée de connaissance, et je me disais : « Tu n'oseras pas !... Non, tu n'oseras pas !... » Et il a posé le pistolet ; il s'est jeté à genoux devant l'enfant... Le pistolet !... Prenez-lui donc cette arme avant qu'il fasse un malheur ! (Elle pousse un cri.) Non, non, pas crier, pas crier... les autres sauraient tout !... Mais, au nom du ciel, enlevez-lui donc son arme ! S'il la reprend, j'en deviendrai folle... Comme il embrasse le petit bébé mort ! Ce n'est pas ainsi qu'il m'embrassait, moi... Mon Dieu, n'y a-t-il donc personne qui puisse nous aider ?... Il croit que je ne sais rien de l'autre. Je sais pourtant qu'elle s'appelle Lavinia et j'ai interrogé sa mère bien adroitement pour en apprendre plus long. Mais celle-là ne sait pas tout... Il s'en est passé bien plus qu'elle n'en sait ; mais quoi ?... Oh ! qu'a-t-elle donc fait

pour qu'il l'aime tant ? Et qu'ai-je donc fait, moi, pour qu'il ne m'aime pas ?

A quel supplice me soumettent ces divagations. Je suis sur les épines. Devant ma mère, devant les médecins, les gardes-malades, les femmes de chambre, que sais-je encore ? elle se met à raconter ainsi tout haut ses impressions. Je n'ose plus regarder personne. Le malheur veut qu'elle ne m'ait jamais autant torturé, le sachant et le voulant, qu'elle ne le fait maintenant sans le savoir et sans le vouloir. Elle parle toutes ses pensées, toutes ses douleurs, comme si elle devait se dédommager par ce flux de paroles d'un silence de sept mois.

Mon enfant a été couchée dans la tombe, et Nora y marche à grands pas. Ses pensées tournent sans cesse dans le même cercle ; parfois, elle ne fait que balbutier, mais ce sont toujours les mêmes syllabes révélatrices des mêmes préoccupations qui lui montent aux lèvres : « Lavinia !... »

Jusqu'à présent, ma mère n'a pas osé m'interroger autrement que des yeux, et je fuis son regard... Je ressens à l'égard de ma mère une sorte de haine sourde que je ne puis réprimer. C'est elle qui a forgé les chaînes accablantes qui

me traînent à la mort ; c'est elle qui a fait trois malheureux : Lavinia, Nora et moi !

16 août.

Les médecins n'ont plus d'espoir. On en a appelé de la ville, par télégramme, pour une suprême consultation. Ils hochent la tête d'un air découragé. Et à tous je répète le même récit : comment j'ai versé ma femme, combien la responsabilité de cette catastrophe pèse sur moi ; je les conjure de la sauver. C'est à en devenir fou... Je veux les vendre, ces chevaux de malheur, ne plus les voir... Allons, bon, voilà que je m'en prends à ces pauvres bêtes, qui n'en peuvent mais. Elles ne sont pourtant pas coupables de ma maladresse... Coupable, le suis-je davantage ?...

Passé la matinée d'aujourd'hui dans mon atelier. La porte de mon cabinet de travail était ouverte, et j'ai surpris une conversation de ma mère avec les médecins, d'abord au sujet de Nora, qu'ils prétendent condamnée sans appel, puis à mon sujet à moi.

Ma mère semblait en proie à la plus vive inquiétude ; elle leur disait :

— Mon fils est maigre à faire peur ; ses épaules se voûtent, ses tempes grisonnent à vue d'œil.

— Rien que de très naturel, madame : sans qu'il y ait précisément maladie, une pareille secousse peut avoir de ces effets.

— D'autant plus qu'il garde tous ses soucis pour lui et se consume de regrets et de remords...

Oh ! si seulement toutes mes forces vitales étaient bientôt consumées, si je pouvais me voir au bout du chemin !

1^{er} septembre.

Elle vit. C'est tout ce que je puis consigner. Les derniers jours, pour la veiller, nous ne nous sommes pas couchés ; nous l'avons, pour ainsi dire, disputée à la mort. Lorsque, après une semaine de fièvre, elle me reconnut pour la première fois, son visage s'illumina d'un sourire à la fois si doux, si triste et si joyeux, que

je dus me cacher derrière les rideaux, tant il me fit mal : c'était comme l'adieu d'une morte, comme le sourire d'une bienheureuse.

La maladie l'a rendue méconnaissable. Elle a perdu son opulente chevelure ; ses joues se sont creusées ; elle a l'air d'une vieille femme... Aujourd'hui, elle a passé sur mon front sa main débile, une main d'enfant transparente et blanche comme une fleur de lis. Caresse de pardon, tendre comme une prière. Seuls, ses yeux, encore plus grands que de coutume, envahissant tout le visage, n'ont rien perdu de leur acuité scrutatrice d'autrefois ; mais ils sont voilés d'une inexprimable et lente mélancolie...

Si elle le savait, elle serait la première à s'affliger de m'avoir livré aux commentaires sournois, à la curiosité cruelle de mon entourage. Aujourd'hui, pendant qu'elle me regardait, ses paupières se sont tout à coup gonflées de larmes. Elle ne dit rien, toutefois. La revoilà maîtresse d'elle-même : les vrais épanchements du cœur ne nous échappent que dans l'inconscience de la fièvre, lorsque l'esprit ne veille plus. Le silence va donc recommencer d'elle à moi, lourd de pensées refoulées. De la sorte, nous ne guérirons jamais ni l'un ni l'autre. Pour moi, je lis

dans ses yeux un muet et perpétuel reproche ; ils semblent m'accuser de ce qu'elle devine, de ce que je ne sais que trop : que, plus jamais elle ne pourra devenir mère.

C'est donc fini pour toujours, et, si je suis coupable, il ne pouvait y avoir d'expiation plus terrible pour moi, dont le secret espoir était de remplir ma maison de beaux enfants.

Ainsi, le château restera vide et morne, jusqu'à ce que mon frère vienne m'y succéder. Ma fortune sera pour lui. Il n'a plus rien, moins que rien. Ses dettes, il ne les avoue même plus ; il en a honte devant moi. Il s'est informé auprès des médecins, paraît-il, de l'état de santé de Nora, et il a appris non seulement qu'elle n'aurait plus d'enfants, mais encore qu'elle ne semblait pas destinée à vivre longtemps. Dès lors, il s'est remis à jouer, comme si Haxtroden lui appartenait déjà, et le monde entier pardessus le marché. Et, avec tout cela, ce mauvais sujet est le favori de ma mère : elle a eu pour lui, dès le berceau, d'inconcevables faiblesses. Il faut en passer par là...

Ce matin, ma mère a voulu entrer dans la chambre de Nora ; la garde l'a retenue en lui disant que la malade dormait. Comme je l'avais

entendue parler deux minutes plus tôt, je soupçonnai quelque mystère...

Ma femme — il y a longtemps que je savais cela — n'a pas grande sympathie pour ma mère ; malade, elle fait en sorte que ses visites se fassent rares, ne la supportant qu'avec peine à son chevet. Mais il devait y avoir encore autre chose là-dessous, et je voulus en avoir le cœur net.

— Ma mère, avec sa vivacité accoutumée, est sans doute un peu fatigante pour une malade, dis-je à Nora comme entrée en matière.

— Oui, me répondit-elle, elle parle beaucoup et questionne trop... et puis au sujet de choses dont je ne comprends pas qu'elle ait connaissance. Par quelle voie a-t-elle bien pu les apprendre ?

En prononçant ces mots, elle me lança un regard inquisitorial et soupçonneux.

— Mon Dieu, répliquai-je, la fièvre fait toujours délirer plus ou moins, et certaines personnes veulent tout de suite savoir si, derrière les divagations, il n'y aurait pas quelque vérité.

Nora sursauta :

— J'ai donc parlé ? Qu'ai-je dit alors ? Au nom du ciel, qu'ai-je dit ?

— Rien qui ne soit digne d'un cœur pur, noble et aimant.

Visiblement troublée, elle s'absorba dans ses pensées, me regardant à la dérobée, toujours avec la même interrogation dans le fond de ses yeux. En ce moment elle semblait vieille, vieille à faire peur.

— Ta mère vient toujours me parler de l'enfant, et je ne puis pas... dit-elle enfin avec un frémissement aux lèvres.

— N'est-ce pas, appuyai-je, qu'il est de lourds et intimes chagrins qu'il vaut mieux taire ? On les supporte plus patiemment en silence.

— Que sais-je ? Peut-être la plaie guérirait-elle plus vite si on la rouvrait pour la cautériser. Mais on n'a pas toujours le courage d'y promener le fer rouge.

— Oui, et puis il est de ces blessures dont on préfère ne pas guérir, parce que la guérison serait aussi la mort de l'organe malade, et parfois la douleur vous donne seul le sentiment de la vie.

De nouveau elle me sonda du regard, cette fois avec une acuité inusitée.

8 septembre.

Mon frère est arrivé avec femme et enfant. Il est en train de tuer tous les cerfs du parc. J'ai aussi invité, fort heureusement, mon ami Hermann, pour introduire un peu de gaieté dans cette longue et pénible convalescence. Il prend place avec moi près de la chaise longue où est étendue Nora, immobile et pâle; il raconte bien et de jolies histoires qui la font sourire. Quant à la chasse, Hermann ne l'aime guère, et mon frère en est bien aise : il suffira, lui, à dépeupler tous mes tirés. D'autre part, mon ami a pour ma belle-sœur une antipathie que je partage : c'est une femme vulgaire d'esprit et d'allures et qui idolâtre son enfant, un petit tyranneau.

N'y avait-il pas une rare indécatesse de sa part à nous amener cet enfant en un pareil moment? J'ai dû lui interdire de le conduire chez ma femme. Est-ce que, le premier jour, elle n'était pas venue le poser sur ses pieds? Nora joua avec lui jusqu'à ce qu'elle tombât évanouie, pour ne revenir à elle que dans une

crise de pleurs. Par exemple, j'ai été d'une violence insensée avec mon frère ; mais ce fut comme si je grondais le jet d'eau, comme si je chantais. Il continua à rire et à plaisanter, étourdissant de verve et d'esprit, sans se préoccuper de rien. Hermann, lui, s'associa à ma colère, et cela me soulagea.

Mon autre bourreau, le cadet, doit venir, lui aussi, pour prendre part aux grandes chasses. Après l'explication que nous avons eue, je ne comprends pas que ce polisson ose paraître ici.

19 septembre.

Les jours se traînent, pénibles et lents. Nora ne se remet guère. C'est comme si un poids mystérieux lui oppressait le cœur, un poids qu'aucune puissance au monde ne saurait lui enlever...

Aujourd'hui, j'ai confessé ma mère, parce que je venais de trouver ma femme dans un état d'agitation extrême, tout en larmes, plus troublée que jamais, et cela au moment même où ma mère venait de la quitter.

Longtemps elle refusa de parler. Enfin pres-

sée de questions, elle finit par avouer qu'elle avait interrogé Nora sur les propos qui lui étaient échappés dans le délire.

Cet aveu m'exaspéra et je crains bien d'avoir, dans ma colère, outrepassé ce que peut se permettre un fils à l'égard de sa mère.

Ma mère trembla et pleura sous l'avalanche de mes reproches. Elle me demanda si je ne lui pardonnerais pas de s'inquiéter ainsi de moi et de mon bonheur.

— Non, répondis-je sèchement.

Je lui déniai le droit de rappeler à une pauvre malade des aveux tombés de ses lèvres dans la fièvre. Elle aurait dû sinon les oublier, du moins ne jamais y insister pour satisfaire sa curiosité.

— Je ne te comprends vraiment pas, m'écriai-je ; tu m'as, dès l'enfance, prêché la discrétion, toi qui agis maintenant de la sorte ! Tu as commis là un véritable méfait !

— Ainsi, tu m'enlèves le droit de veiller sur toi ! N'es-tu plus mon fils ?

— Je souhaiterais ne pas l'être ! Je souhaiterais que tu ne m'eusses pas mis au monde !

Elle pleura longtemps. Moi je restai, sec et froid. La colère me secouait, comme un vent

d'orage. Et maintenant qu'elle est tombée, je me sens brisé, anéanti, mort. La lave n'est plus que scorie éteinte. J'ai ce sentiment pénible et misérable qu'une femme a tremblé et pleuré devant moi, et que cette femme est ma mère... Mais, enfin, pouvais-je tolérer cet abus de pouvoir, ces investigations cruelles? Sans cette inconcevable indécatesse, Nora n'aurait jamais su ce qui s'était passé pendant sa maladie : à tous ses chagrins, elle n'ajouterait pas un tourment de plus... Nos rapports n'en seront pas facilités, bien au contraire...

Ma femme a un tel tact, elle est si maîtresse d'elle-même, de ses paroles, du moindre jeu de sa physionomie, qu'elle doit se sentir profondément humiliée d'avoir ainsi dévoilé le douloureux mystère qu'il y a entre nous. A voir les regards anxieux qu'elle promène tour à tour sur ma mère et sur moi, elle se doute sûrement de ce qui s'est passé. Comment Nora n'aurait-elle pas remarqué ce silence si pénible et la gêne qu'a laissée entre nous l'explication de ce matin? Assurément, c'est ce soupçon qui l'a fait blêmir comme si elle allait perdre connaissance. Et pourtant aucune question ne lui échappa. Mais sa faiblesse et son angoisse s'accrurent au point

que j'ai dû la porter jusqu'à son lit... Je l'ai prise bien doucement dans mes bras, j'ai posé un baiser sur son front et sur ses yeux. Alors elle m'a saisi les mains, en y appuyant ses lèvres avec ces contractions qui précèdent les larmes.

— Ce n'est rien, mon enfant, lui dis-je, très ému moi-même, ce n'est rien. Tu es un ange, toi ; tu ne saurais faire de mal.

Elle continuait à couvrir mes mains de baisers, puis ses larmes jaillirent, irrésistibles, et elle sanglota tout haut, malgré ses efforts pour se contenir.

Quelle pitié j'avais d'elle ! Nous sommes l'un et l'autre bien malheureux ; mais notre douleur est si diverse que nous ne pouvons pas même la partager. C'est pourquoi nous restions silencieux, sans toucher réciproquement à nos blessures respectives...

— Ah çà ! quels époux accomplis vous faites ! Vous m'édifiez et me confondez à la fois, disait aujourd'hui ma belle-sœur, comme nous étions tous rassemblés autour du lit de Nora. Ne vous êtes-vous donc jamais querellés ?

— Non, jamais, m'empressai-je de répondre, et jamais cela ne nous arrivera.

— C'est précisément de cette constante har-

monie que je m'étonne. Elle tient du miracle. Vous êtes un ménage modèle. Quand je pense combien souvent et de quelle belle façon nous nous attrapons, Edouard et moi ! Il prétend que je l'agace ; moi, qu'il me tyrannise, et puis nous voilà en guerre ouverte. C'est effrayant. Nous nous en disons de toutes les couleurs... Ensuite nous nous réconcilions, et si gentiment que c'en est attendrissant. Le soleil après l'orage. Chez vous, rien de pareil : l'azur perpétuel.

— N'est-ce pas ? lui dis-je, pour dire quelque chose.

Ma mère regardait devant-elle, comme étrangère à cette conversation. Nora, de ses mains tremblantes, faisait et défaisait des nœuds à son mouchoir ; mon jeune frère Max sifflotait d'un air dégagé, tandis qu'Edouard partit soudain d'un grand éclat de rire.

— Oui, s'exclama-t-il, c'est vrai ; pour un peu nous nous jetterions les plats et leur contenu à la tête, ma femme et moi. Nous avons épuisé le vocabulaire des aménités conjugales ; il ne nous reste plus qu'à nous empoigner. Ce serait d'autant plus drôle qu'on ne sait pas au juste qui des deux battrait l'autre...

— N'as-tu pas honte, Edouard ? interrompit ma mère.

Il se campa derrière sa chaise et l'embrassa.

— Voilà pour toi ! et puis n'aie pas peur : ici, nous serons bien sages, dit-il de cette voix câline avec laquelle il sait tout obtenir.

Ma belle-sœur pouffa de rire à son tour.

— Voilà comment il finit toujours avec ses airs de bon garçon. Mais il ne mérite vraiment pas votre pardon, maman ; c'est un grand paresseux, un grand vaurien, la légèreté et l'insouciance mêmes.

Avec quelle tendresse ma mère le mangeait des yeux, pendant que sa bru lui donnait ce témoignage, et avec quelle satisfaction triomphante mon espiègle de frère se penchait sur sa femme, lui qui, le matin même, me parlait de se jeter à l'eau, si je ne lui venais pas en aide une dernière fois !

23 septembre.

— Emmène-moi d'ici, m'a chuchoté à l'oreille Nora, ce matin.

— Soit, je vois bien que ce milieu ne te convient pas. Où veux-tu que nous allions ?

— Où tu voudras, pourvu qu'il y fasse chaud et que nous y soyons seuls.

Ses lèvres tremblèrent de nouveau, comme si elle allait pleurer. Ma femme, si forte avant sa maladie, est devenue faible et larmoyante comme un petit enfant.

Quel silence autour de moi ! Je n'entends que le grincement de ma plume sur le papier. Je ne me mets plus au lit depuis quelques jours. Voilà plusieurs nuits que je passe sur ma peau d'ours, devant la cheminée, où j'entretiens un peu de feu. C'est étendu par terre — la couche naturelle — que je dors le moins mal, et la flamme du foyer ne laisse pas la chambre s'emplier d'ombres angoissantes. La nuit et le lit sont les persécuteurs des malheureux. Puis je me sens plus à l'aise dans mon atelier : j'y suis entouré d'une atmosphère d'ancien travail et d'heureuse production, que je respire comme l'encens encore flottant de mon culte de l'art. Bien que passés sans doute, je ne voudrais pas les oublier tout à fait, ces jours sereins et libres. Mon journal me console : ma plume, si elle ne fait plus œuvre d'esprit, se meut du moins encore. Quand

je me promène de long en large, je ne suis pas troublé par le bruit de mes pas, amortis par l'épaisse moquette... Je me torture la cervelle, pendant ces marches et ces contremarches, pour trouver le moyen d'asseoir notre bonheur conjugal. Mais sur quelle base et avec quels matériaux élever cet édifice ? Enigme aussi redoutable que celle du sphinx. Je succomberai avant d'en trouver la solution.

Mon enfant est mort avant que lui fût posé, à lui aussi, ce troublant problème. Il a eu de la chance, en définitive ; il s'est arrêté au seuil de la vie : tant mieux pour lui !... Et moi qui songeais à me tuer parce que ce petit être ne vivait plus ! Est-ce raisonnable ?

C'est qu'aussi cette fillette eût donné un but à ma vie. Je l'aurais enveloppée de mon amour le plus profond et le plus tendre... Mais, j'y pense, n'est-ce pas ce trop de sollicitude de ma mère pour mon bonheur qui m'a rendu si malheureux ? Et mon enfant, ne l'aurais-je peut-être pas rendue malheureuse, à son tour, de la trop aimer ?... Quoi, alors ?

27 septembre.

Je finis par trouver un certain charme à mes nuits de solitude. Après l'agitation de la journée, ce m'est une détente et, même sans sommeil, un repos bienfaisant.

Nora a eu, ces jours passés, une légère rechute ; entre deux crises, elle me priait de ne pas trop en vouloir à ma mère.

— Pense donc, me disait-elle : elle pourrait mourir demain, avant que vous soyez réconciliés. Et puis nous allons partir. Voudras-tu la quitter ainsi ?

Quand ma mère entra, je m'avançai au-devant d'elle, je lui souhaitai le bonjour et lui baisai la main. Elle n'eut pas le moindre regard de bienveillance pour moi — elle garde toute sa tendresse pour mes frères, — et avec Nora, elle fut froide, comme si cette rechute n'était pas un malheur, mais une mauvaise action, quelque mesquine comédie de ma femme pour me détacher de ma mère. Elle est si soupçonneuse ! Bref, nous voilà tous les deux en disgrâce.

— Je ne viens ici que par devoir et à cause

des domestiques, dit-elle d'un ton glacial et dédaigneux...

Mieux vaudrait qu'elle négligeât ce devoir, car sa seule présence provoque des malaises, presque des crises nerveuses chez Nora, qui a toutes les peines du monde à ne pas trahir son agitation.

1^{er} octobre.

À mi-chemin de la nuit je m'en vais chercher le portrait de Lavinia, comme un voleur qui examine son trésor à la dérobée. Ce n'est pourtant pas une mauvaise action que je commets là... Je le pose sur le parquet, contre un siège, de façon que le feu de la cheminée l'éclaire vivement, et je reste là, couché, le visage dans les mains, à le contempler des heures entières... Serait-elle morte ? Je l'espère... Elle doit être morte ou déjà près de mourir, Lavinia, après de telles hémorragies pulmonaires. C'est pourquoi je puis bien regarder ce portrait, le portrait d'une morte ou d'une mourante. Il n'y a pas de mal à cela... C'est comme un souffle paradisiaque qui me revient de ce temps où je croyais

encore au bonheur et à l'amour, à mon talent et à mon avenir.

5 octobre.

Je tremble encore de tous mes membres... J'avais devant moi, tout à l'heure, la chère image ; abîmé dans la contemplation de ses yeux, je rêvais éperdument. Elle avait pris les couleurs de la vie, prête à se détacher du cadre... Soudain, j'entends un léger bruit, comme un souffle derrière moi. Je détourne à peine la tête, et il me semble voir Nora, dans son long peignoir blanc, traverser la chambre et disparaître derrière une portière... Était-ce une hallucination ? Mais non : à mes pieds, sur le tapis, elle avait laissé tomber son mouchoir, et ce mouchoir, le voilà ! Elle s'est donc réellement tenue debout, tout à l'heure, ici, à mes côtés, et elle nous a surpris en flagrant délit d'amour, le portrait et moi ; elle m'a vu couché, pleurant, le visage dans mes bras... Et son fin mouchoir de batiste, quand je l'ai ramassé, était tout trempé de larmes. Ce mouchoir, je l'ai caché.

Et le portrait de Lavinia, je l'ai caché aussi, et jamais plus je ne le prendrai... à moins de m'être fermé à double tour... Et Nora ne saura jamais que je me suis aperçu de sa présence... Mais non, l'enfermer, cette image, se serait me trahir : Nora comprendrait par là que je l'ai surprise derrière moi...

Mon cœur bat à ce point que j'entends mon sang sourdre dans mes veines comme un torrent. Et il y a des poltrons qui craignent les fantômes ! J'aimerais mieux avoir vu tourner autour de moi une sarabande infernale, que d'avoir vu ce que je ne puis oublier. Elle était pieds nus, et ses petits pieds blancs pointaient sous son peignoir, qu'elle relevait un peu pour ne pas y trébucher. Qui sait ? elle mourra peut-être de cette visite nocturne ! Sera-ce de froid ou de chagrin ?... Combien de temps a-t-elle bien pu rester à m'épier ?... Et comme ses larmes furent silencieuses !... Le petit mouchoir en était tout trempé. Et, dès que j'ai remué, elle s'est enfuie, irréaliste, mystérieuse comme un spectre — un spectre qui hantera désormais mes nuits... Combien de temps suis-je donc resté devant ce portrait ? Il est trois heures... En tout cas, bien longtemps.

Je veux contempler un autre portrait, celui de ma fillette, que j'ai peinte au milieu de ses fleurs mortuaires, avec son petit visage si pâle, si délicat... Quelle paix dans cette image !... La paix ! il n'y a que moi qui ne puisse la trouver. Même devant les portes du paradis, je retournerais en arrière, poursuivi, comme Ahasverus, par quelque malédiction suprême !

Femme et mère, Nora l'est devenue par moi, et je lui ai tout enlevé : épouse, elle ne l'est plus ; mère, elle ne le sera plus jamais, et toujours par ma faute ; je lui ai fait une existence de solitude et de désolation... Mon Dieu, ayez pitié de moi, le dernier des pécheurs !

Il me revient, le chant de pénitence de Beethoven, avec ses grandes promesses d'apaisement et de fièvre... Est-il vraiment un Dieu de miséricorde ? J'en doute. Je ne vois que tourments ici-bas...

Mon ami Hermann voit que je souffre. Il voudrait me porter secours. Souvent il m'entraîne au fond des bois, et nous remémorons les folles journées de notre adolescence, de nos études, les tours espiègles que nous perpétrions ensemble. Il est si plein d'égards et de bontés, qu'il me fait supporter la présence de ma

mère, de ma belle-sœur et de mes frères, qui, eux, ne me donnent qu'ennui et amertume.

Parfois, il me prend de folles envies d'ouvrir mon cœur à Nora, de le lui montrer à nu ; mais non, je n'ai même plus ce droit.

La pauvre femme ! elle venait à mon chevet pour me consoler ; toute faible, elle quittait son lit de douleur ; et cela pour me trouver en extase devant Lavinia... La malheureuse !... Elle ne reviendra plus maintenant. Sans peur d'être troublé, je pourrais, chaque nuit, m'absorber devant cette image, car, je le sais, elle ne reviendra pas. Mais ce portrait ne me rappellerait plus désormais que l'aiguë douleur que j'ai causée à ma pauvre Nora. J'aime mieux ne plus le voir.

6 octobre.

C'est plein d'appréhension que j'entrai, ce matin, dans la chambre de Nora. Elle m'accueillit avec une sérénité et une aménité parfaites, me disant qu'elle avait bien dormi et déjà combiné un itinéraire pour notre voyage. Un esprit inquiet comme le mien succomberait à

l'ennui, sans de perpétuelles péripéties journalières; et en voici une qui peut compter.

Si je n'avais pas dans mon secrétaire le mouchoir de ma femme, je croirais avoir rêvé, la nuit passée. Ni colère ni attendrissement; rien de ce que je craignais. Elle s'est retrouvée tout entière maîtresse d'elle-même comme jadis; elle me parle de livres que nous devons lire ensemble, de galeries à visiter; elle plaisante avec ma mère sur l'impossibilité où elle se trouve aujourd'hui de mettre un pied devant l'autre; elle taquine mes frères et demande à ma belle-sœur de lui amener son enfant. J'aurais préféré un flot de larmes à cette indifférence affectée. Elle m'a fermé son cœur, et Dieu sait si jamais elle me le rouvrira... Qui voudrait connaître jusqu'à quel point une femme peut se dominer, n'aurait qu'à venir chez nous.

— Mais pourquoi ne pouvez-vous pas marcher aujourd'hui? a dit ma mère. Vous sortiez pourtant ces jours derniers?

J'écoutais avec angoisse.

— J'ai bien essayé de me lever ce matin, me sentant très reposée après une bonne nuit; mais, à peine debout, je suis tombée. C'est ridicule d'être aussi patraque.

Et tout en faisant cette réponse, Nora souriait ; mais son extrême pâleur et ses grands yeux meurtris démentaient le sourire de ses lèvres.

Après tout, ma femme est une héroïne, et moi je ne suis qu'un enfant à côté d'elle. Je viens d'ouvrir mon secrétaire et de palper le petit mouchoir, pour me convaincre, encore une fois, que je n'ai pas été la dupe de quelque vision. Je le voudrais bien, hélas ! car je puis à peine supporter ce qui, pourtant, est la vérité.

Plus de repos maintenant, même étendu sur la fourrure près de la cheminée. J'ai somnolé un instant sur mon divan, après avoir feuilleté un livre soporifique. En rouvrant les yeux, j'espérais avoir dormi quelques heures : ces heures n'étaient que des minutes.

Je suis comme cette phalène qui tournoie autour de ma lampe. A chaque instant, elle tombe sur le tapis, étourdie, froissée, y frotte ses pattes mutilées, secoue ses ailes racornies, torturée de souffrances. Néanmoins, dès qu'elle retrouve la force de voler, c'est pour s'élancer de nouveau sur la flamme, dans ce bûcher qui l'attire et causera sa mort.

Et ce manège continuera jusqu'à ce que, les

ailes à demi consumées, réduite à l'état de larve inerte, elle vient s'abattre, épuisée, sans plus pouvoir se relever. Alors, saisi de pitié, je l'écraserai pour abrégér ses affres. De l'insecte brillant de pourpre et d'azur, il ne restera plus qu'une petite tache sur le plancher, et toute souffrance sera supprimée...

Oui, mais je ne suis pas une bestiole inconsciente, moi. J'ai été le maître de ma vie, et j'en ai disposé à la légère ; je me suis enchaîné et, en même temps, j'ai contracté une dette. Il me semble que je n'ai plus le droit de mourir avant de m'être acquitté complètement vis-à-vis d'elle, sou par sou, jusqu'à solde de tout compte...

La phalène!... Mes ailes à moi sont consumées... Impossible de reprendre l'essor. Si seulement mes pieds ne me refusent pas leur service, je serai encore content de pouvoir marcher... marcher dans les ornières.

8 octobre.

Nora est descendue au salon aujourd'hui. Ses cheveux commencent à repousser, mais par petites touffes, et non avec cette abondance de

la pleine santé. Ses yeux étaient fixes et las ; mais elle prétend toujours avoir dormi le mieux du monde. Je ne puis mentir avec une telle assurance ; j'avoue tout simplement que je dors peu et mal. Si je songe combien Nora est défaite et vieillie, je me sens accablé de remords, je m'accuse d'en être la cause. C'est moi qui lui ai ravi sa jeunesse.

Parfois, je me demande ce qui serait arrivé si, l'autre nuit, je l'avais suivie, si je m'étais expliqué en toute sincérité. Mais non, encore une fois, je ne puis épancher mon cœur devant elle. C'est peut-être de ma part une ridicule timidité, mais cela m'est impossible. Écrire des nuits entières, voilà la seule chose qui m'apaise et me calme.

Moi mort, elle veuve, il lui resterait, si j'y veille, assez de fortune pour vivre indépendante, voyager, acheter des livres. Ce ne serait pas si mal encore !...

Depuis que le jour du départ approche, je passe de délicieuses nuits à rêver dans mon atelier. Au moment de quitter cette retraite, je sens combien elle me tient au cœur, je songe avec effroi à la vie de voyage, si incommode et si fatigante. Mais Nora est pressée de se mettre

en route ; elle veut partir. Et, puisque j'ai rendu sa situation intenable ici, je la mènerai au bout du monde, si elle le désire : c'est mon devoir.

Oui, je songe avec épouvante au vacarme, à la presse, au tohu-bohu des hôtels, à l'ennui de passer des mois entiers hors de chez soi, à l'inutilité de toutes ces consultations de médecins qui ne feront rien, parce qu'aucun ne saura jamais la cause vraie de la maladie de Nora, et, la sût-on, aucun n'aurait de remède pour cette plaie vive qui saigne intérieurement... L'horreur me gagne quand je pense à tout cela. Et si j'allais toujours ne pas pouvoir dormir ? A peine tolérables dans ce petit monde où j'orbite sur moi-même, entouré du calme et de la tranquillité des choses coutumières, ce qui est déjà un apaisement, que seront mes insomnies alors que je ne serai plus ici ?

Bade, 28 octobre.

Nous avons poussé jusqu'ici ; il n'y a guère apparence que nous allions plus loin de sitôt, Nora est très souffrante. Elle veut lier connaissance avec quelques personnes et les recevoir,

étendue sur sa causeuse. Elle croit que ce serait une excellente distraction pour nous deux. La société réunie à Bade est éminemment cosmopolite. Je ne sais trop si ce monde accouru de tant de pays pourra l'intéresser...

Je m'étais imaginé d'abord qu'elle irait plus volontiers en Angleterre ; mais ses parents de là-bas, elle préfère les oublier.

8 novembre.

J'erre comme une âme en peine, sans pouvoir trouver le repos. J'ai le spleen de la maison. C'était à prévoir. L'animal blessé n'aime que sa tanière.

Nora a groupé autour d'elle un cercle assez nombreux, de sorte que je puis disposer de mon temps. Je passe des demi-journées dans la forêt, sous les sapins séculaires, baigné d'effluves quasi estivaux, lourds, balsamiques, et grâce auxquels je puis dormir de loin en loin.

Nora a beaucoup de succès ; chacun la trouve très aimable et fort spirituelle. On me félicite de mon bonheur — c'est entendu — et l'on m'ex-

prime en même temps mille regrets au sujet de la santé si chancelante de ma femme.

18 novembre.

Le temps continue à être superbe. Je flâne beaucoup, surtout autour du vieux château. Je me couche par là, quelque part, comme un lézard, sur une roche ensoleillée. Sentir et penser me donnent de telles nausées que « je jalouse le sort des plus vils animaux, qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide ».

25 novembre.

Que le ciel me soit en aide ! *Elle* est ici ! Elle est ici !... Faire un coup de tête ? M'enfuir avec elle par le vaste monde ? Je n'ose, car le remords me suivrait et, avec lui, le dégoût de moi-même, et je serais plus malheureux encore que maintenant.

Hier, un brouillard épais suspendait entre les sapins des suaires de spectres. Toutes les feuilles pleuraient des gouttelettes, et la chute de ces

larmes, tombant par milliers, remplissait la forêt d'un bruissement infini et vague... Je suivais très lentement un sentier escarpé, puis je l'abandonnai pour continuer ma promenade à travers bois. Soudain, j'aperçus un carnet d'esquisses jeté sur la mousse à côté d'un pliant. Qui donc avait dessiné par ici et où était le propriétaire de cet album ? Machinalement, je me retournai pour le chercher des yeux. J'entendis un pas léger, un froissement de branches ; une forme indécelable perça l'épais brouillard. Je fis un pas : c'était une femme ; j'en fis deux : c'était Lavinia, là, debout devant moi !

Stupéfaits, comme pétrifiés, nous nous regardâmes un instant ; puis elle vint tomber dans mes bras avec un grand soupir. De saisissement nous ne pouvions articuler une parole ; seuls, les battements redoublés de nos cœurs disaient une joie surhumaine. Soutenant mon léger fardeau d'amour, je dus m'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber... Elle mordit dans son mouchoir ; elle le retira plein de sang.

— Encore ? m'écriai-je douloureusement.

Elle se dégagea et me regarda fixement :

— Comment, tu savais ? tu avais déjà vu... ça, toi ? interrogea-t-elle avec un tel pli de douleur

au coin des lèvres et un tel frémissement de narines que, d'abord, je ne pus rassembler mes idées pour répondre.

Je baissai les yeux devant son regard enfiévré et je bégayai :

— Oui, à Lucerne, pendant mon voyage... de noce.

— Et à Zurich aussi, n'est-ce pas ?

— Non, à Zurich, je ne me doutais de rien, mais j'ai tout appris plus tard...

— Qui te l'a dit ?

— C'est... ma femme.

Nous nous regardions sans plus échanger une parole.

— Pourquoi es-tu malheureux, Jannino ? dit-elle enfin à brûle-pourpoint.

— Parce que je ne puis oublier Sorrente !

Ce fut à son tour de baisser les yeux.

— Là-bas, tu as détruit ma vie, repris-je ; si je suis malheureux, Lavinia, c'est ta faute, à toi.

Ses yeux restaient toujours fixés à terre.

— ... Oh ! je t'en ai voulu, Lavinia ; je t'en ai voulu comme à personne au monde.

— Ne suis-je pas assez punie ? soupira-t-elle, sans oser encore me regarder.

— Que sais-je, moi, si tu es punie ?

— Oh ! Jannino ! s'exclama-t-elle en joignant les mains.

— Oui, tu étais ma fleur, mon trésor, ma lumière, ma madone ; tu étais le but et le charme de ma vie, mon tout ! repris-je aussitôt. Et maintenant...

— Pourquoi te plaindre ? interrompit-elle, pourquoi m'accuser, quand tout est fini entre nous ? Alors, toi, tu étais si bon, si généreux ! Pas un mot de reproche ne sortait de tes lèvres ; tu étais comme un saint !

J'eus honte de mon emportement. Mais quoi ! je devais, me semblait-il, la rendre responsable de tout ce que j'avais souffert depuis notre séparation, et, par fierté, je ne voulais pas lui laisser deviner mes vrais sentiments. Mais j'eus beau me contraindre à la froideur et à la dureté, appeler à mon aide la colère et la haine, d'un mot elle me désarma :

« Tu étais comme un saint ! »

Comme un saint !... Que suis-je devenu depuis lors ?... Est-ce de ses lèvres à elle que j'aurais dû entendre ce rappel à moi-même, à l'homme meilleur que je fus ?

— J'ai tâché de devenir digne de toi, Jannino... Je veux dire que je travaille du matin au soir.

Je suis devenue peintre. J'habite Paris. L'ouvrage ne me manque pas, et je suis venue me reposer quelques semaines chez des amis.

J'aurais voulu pousser un cri de soulagement. Vivre auprès d'elle eût été pour moi le ciel sur la terre. Je me représentais déjà l'atelier qui nous eût réunis, peignant tous les deux, nous enivrant d'art, heureux, plus heureux qu'aucun être humain ne l'est au monde. Mes dents se serraient à se briser, pendant que Lavinia me racontait comment elle s'était mise à apprendre — et avec quel acharnement ! — pour secouer le joug de sa terrible tante et conquérir son indépendance... Elle avait assurément montré plus de force de volonté que moi.

D'abord, elle avait donné des leçons de dessin pour se tirer d'affaire, puis peint des portraits qui lui étaient payés avantageusement. Dans l'un et l'autre cas, elle avait réussi à ce qu'elle entreprenait, et les clients affluaient autour de cette charmante artiste qui travaillait si rapidement et « qui s'entendait si bien », disait-on avec un sourire, « à rendre la beauté de chacun de ses modèles » ; et sa clientèle se composait surtout de jeunes femmes et de jeunes filles élégantes.

Elle me débitait ce récit avec volubilité, et le temps s'écoulait sans que nous nous en aperçussions. Le brouillard, soudain plus dense, s'abat-
tit dans la vallée ; tout à coup, le soleil perça et le paysage resplendit autour de nous en pleine lumière... Lavinia ne m'interrogea pas beaucoup ; son tact merveilleux m'épargnait les questions indiscretes. Nous nous jurâmes enfin de nous revoir chaque jour en cet endroit.

18 décembre.

Rien à noter, car c'est à elle, et non à mon journal, que je dis tout à présent. Et ses longues confidences me calment. Les rôles sont intervertis. Je ne suis plus son confesseur ; elle est le mien. Du haut de son active énergie, elle m'écoute, elle me rassure, elle m'encourage avec une tendresse de sœur.

12 janvier.

C'est dans la neige que nous nous rencontrons et que nous nous promenons. Sa présence me

réconforte au point de m'avoir rendu le sommeil. Que dis-je ? cette tension pénible qui existait entre Nora et moi est tombée ; ce mur de glace qui se dressait entre nous, je le sens se fondre, maintenant que Lavinia me réchauffe le cœur et me donne une âme nouvelle en partageant et stimulant mes impressions.

10 février.

Si je ne m'étais pas juré d'être d'une sincérité absolue dans ces pages, je me tairais aujourd'hui ; mais je retracerai ce qui s'est passé pour m'en punir.

Deux jours, trois jours de suite, Lavinia n'était pas venue au rendez-vous. Inquiet de sa santé, je résolus d'aller la voir. J'eus tôt fait de découvrir la villa qu'elle habitait. Je ne me fis pas annoncer, mais conduire jusqu'à sa porte. Quand j'entrai, elle sauta du lit où elle était étendue tout habillée et s'avança vers moi. Sa chevelure s'était un peu dérangée sur l'oreiller. Je voulus la serrer dans mes bras ; elle ne fit qu'étendre les mains et baisser la tête. Et, à cet instant, nous fûmes tous deux envahis,

comme submergés par le souvenir du passé. Dans sa chambre, le même parfum qu'à Sorrente ; partout des fleurs, surtout des violettes venues de Nice.

Ses joues se colorèrent soudainement d'un incarnat plus vif.

— Quoi ! tu viens chez moi ? dit-elle.

— Ne pouvais-je pas m'informer de ta santé ? répliquai-je timidement en l'attirant dans mes bras, de façon que sa tête vint s'appuyer sur mon épaule.

Mais je voulais qu'elle me regardât dans les yeux.

— Lavinia, repris-je d'un ton grave, m'aurais-tu vraiment oublié ?

Elle me lança un regard furtif, mais perçant comme l'éclair, et laissa retomber sa tête sur ma poitrine :

— Moi ? mon Dieu ! ne vois-tu pas que je meurs du désir de te revoir ?

— Hélas ! ma pauvre enfant, tu m'as causé de telles peines que je puis douter de toi, même en te tenant enlacée dans mes bras !

Elle se laissa glisser à mes genoux :

— Tue-moi plutôt, mais crois-moi ! dit-elle...
Comment te prouver la vérité ? Mentent-elles

donc, mes lèvres ? mentent-ils, mes yeux ? mentent-ils, les battements de mon cœur ? Oh ! comment pourrai-je te prouver ce que je sens ?

Je la relevai tremblante comme la feuille.

— Hélas ! enfant, pauvre enfant chérie ! Si tu pouvais m'appartenir, je te garderais, je te protégerais, je t'envelopperais de mon amour, afin que nul regard ne vienne te froisser... Oh ! si seulement tu étais mienne !...

— Tienne ! je le suis de toute mon âme, murmura-t-elle. A quoi bon te le dire, si tu ne veux pas le croire ?... Vois-tu, Jannino, j'ai appris à élever mon regard vers toi, comme vers quelque chose d'ineffable et de sacré... Je n'ose te parler le langage de l'amour !

Ce que je lui dis alors, ce qu'elle me répondit, je ne le sais pas ; mais ce que je sais, c'est que je l'aimai autant qu'il est possible d'aimer, non pas comme un saint, hélas ! mais comme un homme, avec tout ce qu'il y a de bon et de mauvais en moi. Et je l'entraînai dans le flot orageux de mon irrésistible passion. A ce moment, il n'y eut pour moi plus rien au monde qu'elle : le temps, les hommes, le passé, l'avenir, tout avait disparu, tout, sauf l'heure présente, souveraine, enivrante et sauvage à en perdre la raison. Ce fut comme

la rupture subite de toutes les barrières qui nous paraissaient infranchissables, élevées par elle et par moi, par sa destinée et par la mienne. Tout fut emporté dans la tourmente de ce coup de passion, déchaîné comme un ouragan après avoir été si longtemps contenu.

Quand, enfin, je revins à moi, un sentiment de honte m'enveloppa comme d'une ombre sinistre ; le remords resta fixé comme un dard empoisonné dans mon cœur, encore bouleversé de joie. Brutalement, je la repoussai loin de moi, toute frémissante encore de mon étreinte, et je lui dis d'un ton de menace :

— Lavinia, qu'as-tu fait de moi ?... Pars, au nom du ciel, va-t'en ! Que je ne te revoie plus ! Entre nous tout est brisé ! que cette rencontre soit la dernière !...

Elle devint blême comme une morte.

— Pars sur l'heure ! répétais-je d'un ton bourru.

— Jannino !

— Non, j'ai honte de moi-même, et la honte m'envahirait chaque fois que je t'apercevrais. Pars, te dis-je, je suis un misérable !...

Je m'étais laissé choir dans un fauteuil. Timide et suppliante, elle glissa à mes pieds sur

le tapis ; puis, de ses grands yeux pleins de tristesse, mais qui ne purent pleurer tout de suite, elle me fixa longuement, obstinément.

— Suis-je donc si indigne de toi, Jannino ?

— Non, pas toi ! C'est moi qui suis un misérable. J'ai cédé, je suis un lâche, vaincu quand je devais résister... Pars, Lavinia ; quittons-nous à jamais, quittons-nous bien vite... Tu sais bien que je suis marié !

— Je t'ai toujours obéi, dit-elle d'une voix étouffée, et tu es le maître.

— Oh ! si je ne t'aimais à la folie, combien je te haïrais !... Tiens, je te haïrais comme je me hais moi-même !

— Hais-moi, si tu veux, mais ne m'oublie pas !

Elle laissa aller sa tête dans mes mains, et des larmes filtrèrent à travers mes doigts.

— Non, gémit-elle, ne m'oublie pas, mon Jannino. Une fois déjà tu m'as abandonnée ; j'en suis tombée malade et je t'ai pardonné... Maintenant, je te quitte, puisque tu le veux, et j'en mourrai, et je te pardonnerai... Mais toi aussi, pardonne-moi si, deux fois, je me suis jetée au travers de ta destinée, si je t'ai rendu deux fois malheureux.

— Oui, Lavinia, tu m'as égéré. Que Dieu te pardonne ! Tu m'as inoculé un mal d'enfer dont je ne guérirai plus, et, depuis le jour où je t'ai vue, j'ai vagabondé à travers la vie au hasard, sans but, sans boussole... Tiens, pars ou je te maudis !

Elle s'affaissa sur le tapis comme un cadavre. Je la laissai et m'en allai sans même me retourner. Je courus vers la forêt, écoutant si peut-être elle ne me suivait pas. Je m'imaginai qu'elle avait dû se précipiter sur mes pas, et pourtant je ne voulais plus la revoir de ma vie. Je la fuyais comme si je l'avais haïe et, en même temps, je sentais mon cœur battre à se briser à la pensée de ne plus la revoir.

Je ne sais quand je revins à la maison, mais il faisait nuit : plus de lumières, tout était tranquille. Ne voulant réveiller personne, je rentrai dans la forêt poudrée à frimas et tout scintillante de givre sous le clair de lune, et je me mis à escalader et à dévaler les pentes, tout droit à travers les rayons et les ombres, à travers les épines et les rochers. Des bêtes effarouchées détalaiement des fourrés à mon approche ; de grands oiseaux de nuit, insolitement éveillés, frôlèrent ma chevelure d'une aile étourdie. J'er-

rais comme une âme en peine dans la nuit, aiguillonné par la fièvre, esclave du hasard, ombre de moi-même, enchaîné à cette vie par le péché et le remords, par l'ineptie et la faiblesse. Je maudis Dieu de m'avoir créé tel, avec la soif du beau, un cœur plein de désirs et une volonté si chancelante, si débile...

Si les torrents et les mares n'avaient pas été gelés, sûrement je me serais noyé. Je songeai à me laisser mourir de froid ; mais, pour cela, il aurait fallu pouvoir rester immobile, m'endormir, et j'avais un irrésistible besoin de marcher, comme si l'enfer fût à mes trousses — oui, l'enfer de toute ma longue vie gaspillée et flétrie...

Et voilà. Le jour suivant, possédé du désir de la revoir, je retournai chez elle. Elle était partie, vraiment partie, et sans laisser d'adresse. C'est moi qui l'avais voulu, pourtant. Un terrible coup que cette disparition subite : il me sembla que j'en mourrais de douleur... Je repris ma course insensée par monts et par vaux. Mais pourquoi ce départ soudain ? Sirène enjôleuse et troublante, a-t-elle prévu que je succomberais au regret et à l'ennui ? Ou bien m'a-t-elle réellement obéi pour me donner la mesure de

son amour ? A-t-elle joué l'ange ou le démon ?

Quand je rentrai, Nora se montra pour la première fois un peu froissée de mes longues absences.

— J'avais pensé, me dit-elle, te rendre la vie agréable en invitant du monde, et, maintenant, tu es toujours loin.

— Je ne supporte pas cette vie d'hôtel, tu le sais bien.

— Alors, rentrons !

— Pour ça, non. A la maison, jamais !

J'appréhendais trop de me retrouver seul avec moi-même, face à face avec ma mauvaise conscience.

L'homme qui ne sait pas juger de sa capacité digestive est, il faut l'avouer, un parfait imbécile. Il ne faudrait jamais faire ce que l'on aura à regretter plus tard, comme on doit s'abstenir de ce qui ne convient pas à votre estomac. Le remords, c'est l'indigestion de l'âme. Les gens frivoles ont bon appétit et s'accoutument de tout ; leur conscience ne les gêne pas... J'aurais dû songer à tout cela plus tôt.

— Mais que dois-je faire pour toi ? a insisté Nora.

— M'accorder quelques vacances. Je suis un

enfant si inquiet et si agité !... D'ailleurs, tu ne supporterais guère les voyages.

— Deviner ton caractère, savoir ce qui te manque dépasse toute intelligence.

— Moi-même je ne me connais pas ; juge un peu si les autres sauraient y voir clair.

— Parce que tu n'as aucune force de volonté, pas plus de volonté qu'un enfant.

— C'est vrai, je me suis toujours laissé aller au gré de mes impressions, et, depuis que j'y résiste — le beau résultat ! — mon talent est mort, ma plume brisée.

— Pour moi, le caractère est supérieur au talent.

— C'est possible... Jusqu'à présent, j'ai toujours considéré le talent comme un don de Dieu ; je me suis trompé sans doute.

— Qu'est-ce que le talent, si l'homme qui l'a reçu est sans valeur ?

— Tu es sévère, Nora.

— Dis plutôt sincère... Toi, tu ne l'es pas.

Je quittai la chambre sans rien répliquer. C'est à table seulement que nous nous revîmes, elle très calme, très aimable, comme si aucune parole amère n'eût été échangée. Elle parut avoir oublié mon vœu de quitter Bade, de m'en

aller plus loin tout seul. Elle me raconta seulement que son médecin l'envoyait en traitement à Fribourg.

Côme, 27 février.

Me voilà seul pour quelque temps, longtemps peut-être ! Le médecin de Fribourg qui soigne Nora m'a expédié ici, pour mon bien et pour le sien à elle... Je ne sais plus rien de Lavinia ; les regrets me consomment, les remords me tourmentent. Pas de nouvelles. Peut-être est-elle malade quelque part, Dieu sait où !... Je passe mes journées à ramer sur le lac. Une brise locale, le tivan, me porte le matin vers le nord, et une autre brise, la bréra, me ramène le soir. Couché au fond de la barque, je fixe le ciel bleu.

J'ai tant de peine à me décider ! Il me faut des jours et des nuits pour prendre une résolution, et, une fois mise à exécution, je la regrette le plus souvent. Je joue de malheur depuis quelque temps. Tout ce que je fais tourne contre moi. Je suis sur les épines ; je soupire après la liberté, la délivrance, comme un galérien rivé à son banc... Oserai-je vouloir ?

10 mars.

Eh bien! c'est fait! J'ai eu le courage de demander à Nora si nous ne pourrions pas nous rendre mutuellement notre liberté. La lettre est partie... Et maintenant, au lieu de respirer plus à l'aise, je suis plus anxieux encore; mon cœur bat d'une façon insupportable. Je lui ai expliqué que jamais nous ne nous comprendrions; que, au lieu de nous gêner, mieux valait nous séparer. Voyons, m'y suis-je mal pris? Ai-je mal agi?... Vraiment je n'en sais rien, tant j'ai perdu tout jugement, tout bon sens. Peut-être, vis-à-vis d'elle, j'en conviens, je me donne l'air d'un traître, d'un parjure: c'est comme si j'avais agi malhonnêtement en ne la délivrant pas de moi plus tôt... Il eût été plus loyal sans doute d'en finir plus tôt, fût-ce brutalement. J'aurais dû trancher le lien du mariage, dès le jour où il est devenu une chaîne. Quelle hypocrite bonté m'a donc retenu, puisque j'en suis arrivé là tout de même?... A vrai dire, j'étais pour elle une croix; mais, par fidélité au devoir, par scrupule ou délicatesse d'âme, elle n'aurait jamais prononcé

la première le mot libérateur qui nous dégage de toute promesse.

24 mars.

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Toujours pas de réponse. Mon impatience devient de l'inquiétude. Je tue le temps — il me le rend bien — le jour, à me promener ; la nuit, à rêver au fond de ma barque...

Ma lettre se serait-elle perdue ? Voilà à quoi je songeais hier ; je me demandais déjà si je devrais ou, plutôt, si je pourrais en récrire une semblable, quand, en rentrant, qui est-ce que je trouve dans ma chambre ?... Nora, Nora ouvrant sur moi ses grands yeux !... J'aurais voulu être à cent pieds sous terre.

— Non, Ewald, ce n'est pas à une aventurière que je céderai ma place. Je sais tout. J'ai été faire une petite enquête à Bade. Elle a été là, et tu la voyais chaque jour : cela suffit... Ce que tu ignores sans doute, c'est sa détestable réputation ; on dit même qu'elle a déjà eu un enfant. Mon cher Ewald, ce n'est pas une femme avec qui l'on puisse se montrer. Elle à ton

bras, jamais ! non, jamais ! entends-tu bien ?... Oh ! ne proteste pas. Si tu m'en veux maintenant, tu me sauras gré un jour de t'avoir arraché à cette ignominie... Tu n'avais pas besoin de m'épouser, si tu l'aimais tant, si tu n'as jamais cessé de l'aimer. C'est ton affaire, et ta faute et non la mienne si tu m'as menti, si tu m'as trompée ; mais, maintenant que je suis ta femme, je pense le rester. Tu m'as prise : tu me garderas et je te garderai.

Je tombai dans un fauteuil sans prononcer une parole. En parlant de rupture, je n'avais pas fait la moindre allusion à Lavinia. Je croyais avoir écrit une lettre si habile, où je mettais en avant son bonheur à elle. Mais quel secret pourrait échapper à des yeux comme les siens ?

— Je sais qui elle est, continua-t-elle : c'est l'Italienne de Zurich — je me la suis fait décrire par le menu — la même que tu as connue à Sorrente, la femme du portrait... Vous vous êtes retrouvés à Bade ; tu la voyais dans la forêt ; tu es même allé chez elle ; puis elle est partie subitement on ne sait où !... Mais elle est indigne de toi, mon ami ! Elle a eu d'autres amants, c'est certain... Oh ! ne te fâche pas. Tu n'as pas des yeux de lynx comme les miens : c'est pourquoi

je dois prendre soin de toi, veiller sur toi... Encore une fois, que tu me haïsses à cette heure à cause de ma clairvoyance, peu importe; c'est encore par moi, entends-tu bien? que tu seras heureux... un jour, plus tard, plaise à Dieu que ce soit bientôt! Et alors tu me béniras d'avoir préservé ta vie d'un grand malheur, ton nom d'une tare indélébile.

Je me levai et me dirigeai vers la fenêtre. La lune se levait justement derrière les monts, pacifique, auguste, dans le ciel étoilé, et projetait au travers du lac un sillage brillant. L'air était embaumé de senteurs enivrantes, de parfums d'orangers et de violettes. Si seulement j'avais été couché au fond de cette eau si fraîche, pour que ma pauvre tête en ébullition devînt froide et calme, pour que mon cœur tumultueux fût à jamais apaisé!

Un long silence... Enfin, je me retournai. La lune coulait sa clarté bleuâtre sur le visage et sur les épaules de Nora. Elle était debout, les deux mains appuyées sur la table, le nez un peu plus arqué que d'habitude, les lèvres serrées, et, dans le fond des yeux, un flamboiement à l'ardeur duquel on pouvait mesurer sa force de haïr, de haïr à mort.

Je me détournai de nouveau du côté du lac.

— Il en sera comme tu voudras, murmurai-je enfin.

— Vois-tu, Ewald, je t'aime tant, que de toi je puis tout supporter. Tu m'as déjà fait cruellement souffrir ; je suis prête, s'il le faut, à souffrir davantage encore.

Et sa voix prit un accent extraordinairement tendre et triste.

— Et c'est à cause de ce que je souffre que tu dois me supporter avec patience. Mais, j'en suis sûre — laisse-moi l'espérer pour tous deux — nous verrons encore de beaux jours, nous aurons eu une existence digne d'être vécue, si nous montrons l'un et l'autre quelque courage.

Toujours debout, sans un geste, elle continuait à parler bien bas, tout bas, mais très distinctement.

Je l'interrompis :

— Je ne suis pas digne de toi !

— Je t'aime, cela suffit.

Si elle s'était montrée irritée, j'aurais pu me mettre en colère. Mais, à chaque phrase, sa voix devenait plus calme, plus affectueuse, presque maternelle. Ses yeux, cependant, conservaient leurs lueurs phosphorescentes. J'essayai de les

fixer, mais je me détournai aussitôt vers la lune qui, douce et froide également, me regardait aussi, mais de loin. Sur la rive opposée, les monts s'étaient enveloppés d'ombre, tandis que, sous mes fenêtres, les moindres détails du paysage ressortaient en pleine lumière. Une barque allait doucement de droite et de gauche ; les vaguelettes soulevées scintillaient à la proue. Un homme couché à plat ventre dans cette barque, la tête appuyée sur ses bras croisés, chantait aux étoiles une longue mélodie populaire.

— Jamais je ne serai un bon mari, repris-je.

— Assez bon pour moi, si je te trouve tel.

— Tu ne connais pas l'emportement de mon caractère.

— Je mettrai un frein à cette fougue.

Cette phrase, à peine murmurée, tomba sur moi, grosse de menaces.

A cet instant, un valet apporta de la lumière et mit le couvert. Nora s'approcha de moi et, silencieuse, regarda dans la nuit. Mon cœur était devenu aussi calme, aussi serein que la lune ; mais il y avait au fond de ce cœur une ineffable souffrance, un souci lourd et noir comme l'ombre épanchée dans l'onde obscure du lac, et ce souci mystérieux, rien ne pourrait me

l'ôter ; il n'était point de ceux qu'on exhale en un soupir.

— Pardonne-moi, Ewald, dit-elle à voix basse.

Je me tus.

— Tu as l'âme trop noble, n'est-ce pas ? pour te laisser choir dans une aventure vulgaire. D'ailleurs, je ne le souffrirais pas.

— Je n'ai ni noblesse ni rien.

— Parce que ta volonté est malade, comme paralysée.

— Dis plutôt qu'elle est morte.

— Tu te l'imagines seulement... Tu regardes l'eau noire là-bas, et tu songes à t'y jeter ? Mais tu n'aurais pas cette lâcheté ! C'est par toi que j'ai tout perdu : santé, espoir, repos et bonheur. Suis-je si peu de chose à tes yeux que tu veuilles encore me priver du seul bien qui me reste : mon mari ?

— Ce qui me tue, c'est le remords... Oh ! des remords, j'en ai enduré à ton sujet bien au delà de mes forces.

— Pardonne-moi, Ewald.

Sa voix trembla ; deux grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues creuses et brillèrent sous un rayon de lune.

Florence, 4 avril.

Nous passons des heures entières dans les galeries, assis devant quelque tableau, à l'analyser. Nora me lit des livres d'histoire et d'art. Elle ne parle plus de sa santé. Ses joues pâles racontent ses secrètes douleurs, mais ses yeux sont maîtres d'eux-mêmes... et de moi.

12 avril.

Qui est-ce que nous rencontrons hier, au tombeau des Médicis, mon ami Hermann. Nora l'avait invité à mon insu. Elle fait tout ce qu'elle peut pour me rendre la vie supportable à ses côtés... Avec quelle gaieté ce cher Hermann cause et rit ! Il a le cœur léger et l'imagination saine, celui-là. Aucun remords ne le torture, aucun amour défendu ne le fascine et ne l'enlace... C'est curieux, j'aurais presque envie d'écrire quelque chose.

15 avril.

J'ai travaillé, mais j'ai tout détruit à mesure. Cela ne va pas, décidément. Les cordes ont sauté ; impossible de réaccorder l'instrument : ni sonorité ni timbre.

18 avril.

Très avisée, Nora, d'avoir attiré ici mon meilleur ami, pour rompre nos tête-à-tête. Grâce à cet hôte qui ne se doute de rien, les conversations ont pris un tour enjoué et divertissant. Il s'aperçoit bien par-ci par-là de mes accès d'hypocondrie, mais il les attribue au deuil qui nous a frappés, à l'inquiétude que me donne la santé chancelante de ma femme. Quoi qu'il en soit, son aimable présence m'est un bienfait.

Nice, 20 mai.

En route pour Paris... Encore une lubie de Nora. Si elle savait qui il y a là-bas, elle ne com-

mettrait pas une telle imprudence. Je lui insinuai, par acquit de conscience, mais très timidement, que nous pourrions aussi bien rentrer par la Suisse. Elle veut absolument aller à Paris.

— Tu prendras un bain de musique, m'a-t-elle dit, et si sérieusement que j'ai cru y voir quelque allusion, comme si elle me promettait de ce « bain de musique » plus de peine que de plaisir.

Il est vrai qu'elle a la musique en horreur... même quand elle me prie de lui en faire. Enfin, pouvais-je la prévenir qu'elle allait me jeter dans les bras de sa rivale ?

Paris, 10 juin.

Nous sommes ici... Le cœur me bat. Demain, je vais me mettre à la recherche de Lavinia... Je suis dans un état de surexcitation que je ne puis écrire.

13 juin.

Je ne suis pas mort; et je ne suis pas fou, puisque je comprends ce que j'écris. Comment

ma raison n'a-t-elle pas sombré dans cette tempête de l'âme et des sens ! De quels éléments indestructibles mon pauvre corps est-il donc fait, pour avoir résisté encore à ce coup de foudre ?

Après bien des perquisitions, j'avais découvert sa demeure.

Je sonne et je demande à monter à son atelier. Le concierge me regarde d'un air effaré et m'indique l'escalier d'un geste vague. J'escalade les étages et j'arrive tout tremblant, tout essoufflé. J'entre. Personne. Tout paraît vide et abandonné ; au milieu de la pièce nue, sur un chevalet, un grand portrait de moi d'une ressemblance inouïe. Je me retourne. Le concierge, qui m'avait suivi, promène ses yeux écarquillés tour à tour sur moi et sur le portrait.

— Et l'artiste, lui demandai-je, où est-elle ?

— Où elle est ? Vous ne savez donc pas, monsieur ?... Mais on ne parlait pas d'autre chose à Paris, il y a trois semaines... L'atelier était tout tendu de noir, arrangé en chapelle ardente. Elle était ici, où vous êtes, étendue dans son cercueil... et si belle, la pauvre demoiselle, que c'était pitié de la voir... Toute la ville a défilé par ici... Les tableaux étaient exposés autour ; ils ont été vendus tout de suite : ça n'a pas

traîné... Elle a travaillé à celui-ci jusqu'au dernier jour. Il est vendu comme les autres, à une dame étrangère qui l'a fait acheter par un expert ; c'est tout ce que j'en sais... Angèle, Angèle, apporte vite du vinaigre : le monsieur s'évanouit !...

Ce furent les derniers mots que j'entendis.

Je restai longtemps sans connaissance, paraît-il. Si l'on est ainsi quand on est mort, que ne m'a-t-on laissé mourir !

18 juin.

Aujourd'hui seulement j'ai eu le courage d'y retourner. J'ai loué l'atelier et j'y cherche toutes les traces du séjour de Lavinia. J'ai essayé de faire causer quelques personnes qui l'avaient connue ici ; mais je ne puis supporter ces confidences brutales ou bourgeoises... Pas une ligne, pas un mot d'elle jusqu'à présent. J'ai fouillé partout. Il n'y a que ce portrait qui me regarde et dans lequel elle a incorporé, en un suprême effort, tout son immense amour... Ce portrait, je le veux. J'ai retrouvé l'expert ; il se tait sur le nom de l'acheteur ; mais je saurai

bien me faire céder cette toile, quand toute ma fortune devrait y passer...

20 juin.

Aujourd'hui, en entrant dans l'atelier, je n'ai pas retrouvé le portrait.

Le concierge m'apprit qu'une dame l'avait enlevé, accompagnée de l'expert, sans vouloir donner l'explication. Tout était en règle ; il avait bien fallu lui laisser prendre ce qui lui appartenait. Elle avait dit seulement que je trouverais des nouvelles du tableau en rentrant chez moi... Je m'y précipitai, et quelle ne fut pas ma surprise, en pénétrant dans le salon, de l'y trouver accroché à la paroi !

Nora rougit sous son masque de pâleur et me regarda.

— Où as-tu pris ça ? interrogeai-je.

— Je l'ai acheté.

— Sais-tu bien qui l'a peint ?

— Je le sais... Je sais aussi qu'elle est morte.

— Tu le sais ?

— Je l'ai lu dans des journaux que je ne t'ai point cachés. Nous étions encore à Florence. Tu

aurais pu l'apprendre là-bas aussi bien que moi. J'ai même cru que tu en étais informé et que tu évitais de m'en parler...

— Et tu veux garder ce portrait ?

— Sans doute, il est excellent.

Cette fois encore, je retrouvai au fond de ses yeux cette phosphorescence que j'y avais aperçue à Côme, le soir de notre entrevue... Elle a voué à sa rivale une haine qui la poursuit par delà le tombeau. Et, jusqu'à la fin de mes jours, elle pense me torturer au moyen de ce portrait. C'est la vengeance qu'elle a imaginée. Soit, qu'elle se venge !...

Etretat, 4 juillet.

On m'a envoyé au bord de la mer parce qu'on me trouvait trop faible. Cela fera aussi du bien à Nora, à ce que prétendent les médecins. Et voilà comment nous nous trouvons ici. La mer livre des assauts furieux aux grottes du rivage ; elle écume et domine tous les autres bruits de sa grande voix monotone et triste. Je me suis couché au sommet de la falaise, trop déprimé de corps et d'âme pour songer même à me pré-

cipiter dans les flots. Oh ! ce n'est plus la peine d'aller chercher la mort : elle vient toute seule à grands pas, ou plutôt je la porte déjà en moi. Un peu de patience... Je n'ai même plus le droit au suicide : me soustraire aux tourments de la vie serait une lâcheté. Ne faut-il pas que j'expie mes fautes par la souffrance?...

« Tu étais comme un saint, Jannino ! » Ces paroles me reviennent de l'au delà et me rappellent à mon devoir. Je les perçois, distinctes, dans le clapotis des vagues, dans la musique des pins, et elles s'élèvent du fond de mon cœur quand se taisent les autres voix.

« ... Tu es un saint, Jannino ! » Oh ! je voudrais me rouler de désespoir en le remémorant, ce cri du cœur. Un saint, hélas ! un saint, moi ! Et je l'ai laissée mourir seule, abandonnée ! De quel fardeau de remords j'ai augmenté le fardeau, déjà si lourd, des regrets ! Sorrente, les jours d'autrefois, la première rencontre !... J'étais irréprochable et pur, alors, libre et heureux. Poète, oui, j'étais poète et je croyais, mon Dieu ! que je ne cesserais de chanter qu'avec la vie !...

J'ai rendu ma femme malheureuse, et voilà pourquoi je la hais. J'ai abandonné celle que

j'aimais, je l'ai repoussée loin de moi, et voilà pourquoi je suis malheureux. J'ai tué mon enfant, et voilà pourquoi je n'ai plus de consolation au monde. Quand les furies cesseront de me poursuivre, je pourrai respirer de nouveau ; mais cela n'arrivera pas. Elles me pourchassent, elles me talonnent, elles me harcèlent, et je ne puis ni les mettre en fuite ni leur échapper, sans relâche cinglé de leurs reproches mortifiants.

Nora s'est vengée d'une façon implacable en me faisant venir à Paris, sachant bien ce qui m'y attendait. Cette secousse a failli me coûter la vie. Si j'étais mort, elle aurait remporté une victoire complète : l'ange vengeur aurait exterminé les deux coupables.

Qu'a-t-elle bien pu penser, pendant que je me mettais à la recherche de Lavinia, qu'elle savait morte ? Elle n'a pas montré la moindre agitation... Et, quand, après des heures de marche à travers Paris, je rentrais et me couchais, harassé, elle ne m'a pas posé une seule question. Elle ferait un excellent chirurgien, Nora ; sa main ne tremblerait pas même au coup de scalpel le plus décisif... Et elle prétend m'aimer !... C'est peut-être vrai. Peut-être est-ce là du véri-

table amour.. Elle est dans son droit, cette femme. Elle s'est défendue jusqu'au bout, et avec quelle vaillance ! Et sa petite main me montre le chemin du devoir : « Voilà la route du devoir »... du devoir et de la douleur.

Arrivé ici, je l'ai priée de me laisser seul autant que possible. Elle est là-bas sur la plage, au milieu des dames, étendue dans un fauteuil américain ; elle passe son temps à lire des ouvrages d'érudition. Moi, je suis mes pensées, ou plutôt je les fuis, et elles me poursuivent.

26 juillet.

Cet Etretat est un endroit retiré fait pour s'y reposer ; aussi y avons-nous trouvé, au lieu de la cohue mondaine, une intéressante société d'artistes. Ma femme les réunit fréquemment. Sur la plage comme à table, elle tient le dé de la conversation. Tous admirent son esprit d'une envergure presque virile. Je garde le silence, habituellement ; mais écouter les autres me procure une sorte d'apaisement et de distraction. Parfois, en voyant ces errants de l'idéal,

je me sens des leurs et je me souviens que moi aussi, je fus créateur.

7 août

Je ne sais qui leur a dit que je chantais. Le fait est qu'ils m'ont assis de force au piano, un piano qu'ils avaient fait venir secrètement de Paris. Et, pendant toute la soirée, j'ai chanté mes anciennes compositions. Moi, chanter !... Après, je suis allé m'étendre sur le sable et j'ai pleuré toute la nuit. La mer déferlait ; comme une poitrine émue, de grosses vagues montaient et descendaient avec des plaintes et des sanglots ; elles semblaient confondre dans leur rumeur sans fin tous les cris de la douleur, du péché et de l'éternelle mort. Vers l'aube, je m'assoupis, baigné de la rosée du ciel et de la rosée de mes larmes, et je dormis jusqu'à ce que le flot montant vint lécher le bout de mes pieds. Oh ! que ne m'a-t-elle dévoré pendant mon sommeil, cette mer, au lieu de me réveiller d'une caresse humide, pour une nouvelle journée de souffrance !...

— Savez-vous bien que vous avez l'étoffe d'un

artiste ? me dit, ce matin, quelqu'un de notre société.

— Peut-être aurais-je pu le devenir.

— Vous le deviendrez encore, mais il faudrait un peu travailler.

— Je n'ai pas une ombre d'ambition.

— Tant pis pour vous, mon cher, ou plutôt, tant pis pour votre talent... Restez avec nous à Paris, cet hiver : la célébrité vous y attend.

— Je veux bien rester à Paris : quant au travail, ma santé ne me le permet plus.

4 août.

« Si tu as une grande douleur, disent les Orientaux, couche-toi près de l'eau et l'eau l'emportera. »

Mais la mer entière ne peut m'enlever ma peine ; son élan le plus furieux n'arracherait pas de mes épaules l'insupportable fardeau qui les écrase... J'ai été brisé par Nora, et elle le sait ; son caractère entier et obstiné a eu raison de ma faiblesse, tandis que, dans ce duel où j'ai été vaincu, elle a supporté le choc sans plier...

Chaque jour, je revis les heures passées à

Bade... Lavinia ! elle, toujours elle !... Je pensais plutôt que celle-là aurait raison de moi, que je ne saurais lui résister. Mais non, elle s'est laissée prendre et broyer ; puis elle est partie, résignée à mourir seule... Et Nora savait qu'elle était morte ! Décidément cette femme me fait peur quand je songe à sa dureté, à sa cruauté. Et, maintenant, elle a la victoire clémente : l'amabilité même, plus la moindre rigueur, des remerciements pour la plus légère prévenance. Elle évite avec habileté les tête-à-tête gênants : jamais elle ne me demande : « D'où viens-tu ? pourquoi es-tu sorti ? » même si j'ai passé la nuit sur la grève. Elle doit pourtant connaître mes absences, elle qui sait tout...

Parfois je crois devenir fou. Il me semble entendre des voix montant de la mer et voir Lavinia voguer vers moi, jamais jusqu'à moi, fantôme évanoui à peine apparu.

Paris, 20 décembre.

Nora passe le plus clair de son temps au Louvre, à la Sorbonne et au Collège de France ; elle réunit des savants autour d'elle et se crée

une existence aussi variée et aussi gaie que possible. Je ne puis lui refuser mon admiration. Moi, je vais souvent au cimetière, mais je m'enferme surtout pendant de longues heures dans l'atelier de Lavinia, que j'ai complètement aménagé. Je me couche sur le divan où elle a expiré, car jamais elle ne s'est alitée : jour et nuit, elle peignait et peignait encore.

Aujourd'hui j'ai eu l'idée de fouiller ce divan et voici que j'y ai trouvé ces quelques lignes tracées de sa main.

« Dieu me pardonnera parce que j'ai beaucoup aimé. Je n'ai pas voulu traîner dans la boue *son* cœur si noble et si pur ; il ne devait pas être souillé par le péché, et c'est pourquoi je suis partie. Seigneur, ayez pitié de moi et recevez-moi dans le ciel de vos anges ! J'ai trouvé ici-bas mon purgatoire et mon enfer ; je suis lasse. Quand il viendra pour me chercher — car il viendra, — je veux être morte, afin qu'il soit sans reproche, afin qu'il puisse penser à sa Lavinia sans qu'une malédiction lui monte aux lèvres. Mon Dieu, sauvez-moi ! J'aurai bientôt achevé son image, qui mourra en moi, comme moi en vous. Il la trouvera ici et saura

que je suis restée toute à lui jusqu'au dernier soupir. Mon Dieu, délivrez-le du péché et du remords ! Donnez-nous, à lui le repos dans ce monde, à moi le repos dans l'autre ! Amen. »

Quand je lus ces paroles de l'au delà, une brise bienfaisante me rafraîchit ; l'aile des anges m'effleura. Je sentis comme une main amie prendre ma main et me guider hors des ténèbres de la nuit vers la paix céleste. Je posai pieusement un baiser sur ce papier, comme sur une page évangélique ; je m'agenouillai devant ce qui fut sa couche funèbre, j'y appuyai mon front, et là je l'appelai doucement, longuement ; je la remerciai du fond de mon âme...

Elle s'en est donc allée sans un mot amer, sans l'ombre d'un reproche... La pureté de son amour l'a transfigurée : la sirène troublante de jadis est devenue un ange de paix.

4 janvier.

Nora m'a pris un abonnement aux matinées du Conservatoire.

— Vas-y seul, m'a-t-elle dit ; ma présence te

gâterait ce plaisir. D'ailleurs, j'ai si peu de goût pour la musique.

Oh ! la musique ! Quel charme y a-t-il donc dans ce diaphane tissu d'ondes sonores qui vous enveloppe, vous pénètre et vous ravit au plus haut du ciel ? Seuls, l'art et l'amour font de ces prodiges. Je puis encore jouir des chefs-d'œuvre, si je ne puis plus œuvrer !

6 février.

J'ai un piano à queue dans mon atelier et je parcours des partitions. J'y reçois aussi des musiciens qui me lisent des quatuors. Nos réceptions du soir sont très courues. Notre salon passe pour très spirituel ; on aime à y venir. Et puis ma femme est prodigieuse. Elle discute avec nos hôtes les plus éminents sur un pied d'égalité et remporte triomphe sur triomphe.

Quant à notre vie, elle est paisible sans être intime. Nous vivons à côté l'un de l'autre, Nora et moi. Jamais une parole désagréable ; plus de mensonges dans nos rapports. Nous nous sentons réciproquement séparés et libres.

Biarritz, 8 novembre.

Tous deux, nous voyageons à la poursuite de notre santé. Impossible de la rattraper, cette fugitive.

Nos courses nous ont amenés sur cette plage, où se trouve aussi un couvent de pénitentes. Quelques-unes habitent, à l'écart de la grande ruche commune, de petites baraques en bois, semées çà et là sur le sable. Elles sont aussi rigoureusement isolées que des Orientales. De tout leur visage on n'aperçoit que les yeux, derrière les trous d'une cagoule de laine blanche. Blanche aussi est leur robe. Elles ne parlent jamais : cruel renoncement pour des femmes !

Un jour, je ne sais ni pourquoi ni comment, l'idée me vint que Lavinia pourrait bien être ici, parmi ces nonnes, que nous allions nous rencontrer à l'improviste, au détour du chemin. Peut-être, me disais-je, a-t-elle voulu me laisser croire qu'elle est morte, tandis qu'elle se cache sous la robe d'une pénitente, comme une ombre

revenue de l'enfer. Et je m'imaginai notre rencontre soudaine, inouïe : moi, un pénitent aussi, hélas ! moi qui ai détruit la vie et le bonheur de deux êtres qui m'avaient confié leur sort, moi, l'assassin plus ou moins conscient de mon enfant ! séparés l'un de l'autre seulement par une étoffe très mince, mais suffisante pour masquer notre être et nos regards. A cette évocation, toujours plus intense, le vertige me prit ; en vain je me détournai pour ne plus voir : l'image me poursuivait partout, la femme voilée, *elle* !... Si je ne puis supporter plus longtemps la vie aux côtés de Nora, si je n'ai pas au suicide assez de droits acquis, je puis encore me faire trappiste... suprême ressource !... Que de projets extravagants germent dans la pauvre cervelle d'un malade !

Lavinia, elle, noble et fière, n'aurait pas un instant hésité devant le suicide. Au lieu de se laisser mourir en détail, au jour le jour, lâchement, elle serait sortie de la vie d'un seul coup. Non, c'est impossible ! elle, dans ce désert, sans oser ni parler ni regarder... Elle était trop artiste pour un pareil supplice !

On me conseille de passer tous les hivers dans le Midi. Ce qui me manque, Dieu le sait ; les

médecins, non. Je m'en moque d'ailleurs comme de tout le reste.

Sorrente, 4 février.

J'ai absolument voulu revenir ici, et Nora n'y a pas fait d'objection. Mais je vois que j'ai trop présumé de mes forces. Mon agitation nerveuse va redoubler. Ma femme, toujours avisée et prudente, propose un séjour à Alger et, pour rentrer, un tour en Espagne. Elle prétend supporter très bien les voyages. Hermann nous accompagnerait.

Paris, 24 juin.

Le séjour à Alger a passé comme une sieste au soleil ; le voyage en Espagne comme un rêve féérique. Je me suis laissé vivre, subissant les impressions sans les répercuter. Me voilà de nouveau près de la tombe chérie. Cela me fait du bien. Nous avons repris notre train de maison coutumier. Seulement mes forces diminuent insensiblement ; mais je trouve un charme à cet affaiblissement graduel. C'est une lourde

fatigue qui m'engourdit, une immense lassitude qui me berce, comme celle d'un oiseau voyageur qui se serait rompu les deux ailes et qu'on aurait couché dans un nid moelleux pour qu'il soit moins triste.

Hermann, par sa présence, a rendu notre tournée des plus agréables. Il a servi de trait d'union entre nous ; il a dissipé les angoisses et adouci les heurts de nos antipathies. Il a aussi fait très assidument la cour à Nora, et ils ont marivaudé à plaisir...

Il me reprochait souvent de trop m'affliger de n'avoir pas d'enfants.

— Avec une femme comme la vôtre, me disait-il, on a tout le bonheur désirable. Que souhaiter de plus ?

Et je l'écoutais développer cette thèse, comme un homme qui gravirait seul un glacier et auquel un guide indiquerait de loin l'entaille où il doit mettre le pied.

Evidemment, Nora appréhendait d'abord que je ne fisse part de nos affaires à Hermann, et, pour l'empêcher, elle ne me laissait jamais une minute seule avec lui. Mais, bientôt, cette crainte se dissipa, sans que nous eussions, elle et moi, échangé une syllabe à ce propos.

Rien de moins intime, d'ailleurs, que notre conversation de mari à femme : le premier venu pourrait l'entendre. Quoi qu'il en soit, le voyage n'a pas été ennuyeux. Hermann avait, à son insu, trouvé le moyen de m'amuser extrêmement par la peur comique qu'il trahissait d'exciter ma jalousie. Mais, bientôt, ce souci disparut, comme celui de Nora, et il redevint l'homme le plus ouvert et le plus aimable qu'on pût trouver.

A nous voir voyageant ainsi tous les trois, on nous eût pris pour les gens les plus heureux du monde. Mais quel bagage de traîner à ses trousses une santé si misérable, que j'avais, malgré tout, l'air du chevalier de la Triste-Figure !

Haxtroden, 24 juillet.

Les fredaines de mes frères nous ont forcés à rentrer pour quelque temps, afin de mettre ordre à leurs affaires. Ma mère m'a accueilli avec un cri d'effroi ; elle a accablé Nora de reproches pour m'avoir laissé tomber si bas :

— Mais c'est épouvantable ! Te voilà voûté comme un vieux : les cheveux gris, les joues

creuses, les yeux caves, les tempes ridées ! Au nom du ciel, Jean, qu'as-tu ? Et quelle démarche lassée, toi qui fus un cavalier si preste et si fringant ! Tu ne sembles plus que l'ombre de toi-même !

Un jour, je l'entendis chuchoter à un de mes frères :

— Si encore il ne souriait pas toujours. Je ne puis supporter ce sourire forcé qui jure avec son regard de désespéré. Et quel sourire encore : un rictus, tant il est maigre. Mon cher Edouard, c'est navrant ; Jean, notre pauvre Jean va mourir ! N'y-a-t-il donc pas de médecin pour le guérir ?

Pauvre mère ! Je ne me croyais pas si changé, sinon j'aurais évité de paraître devant ses yeux.

27 juillet.

Oh ! les précieuses nuits dans mon vieil atelier, si intime, si calme ! Des heures entières, je reste à faire de la musique, près de la fenêtre grande ouverte, pour laisser entrer l'air embaumé du soir. Parfois, je place sur le piano le

portrait de Lavinia et la photographie que ses derniers amis ont faite d'elle après sa mort. Et, devant ces images — joies et douleurs à jamais abolies — je joue, je joue, jusqu'à ce qu'une sorte de vertige me saisisse et que je tombe anéanti sur le divan. La photographie du cadavre me la rend telle que je l'ai vue à Sorrente, pendant ces nuits où, assis à son chevet, j'épiais son souffle, me demandant si elle n'allait pas bientôt cesser de respirer... « Tu es un saint, Jan-nino ! » Puis des accès de désespoir délirant me secouent, fureurs de rêves inassouvis, rages rentrées ; un bouillonnement, une tempête se déchaînent sous mon crâne, avec une violence telle que je m'étends sur le parquet, comprimant mon front des deux mains, comme pour empêcher ma raison de s'enfuir à jamais !...

La folie ? Elle m'effraie. Me guetterait-elle ? Serait-ce la dernière phase de ma décrépitude ? Mais non, un peu de volonté doit bien suffire encore à garder son bon sens. Il ne faut pas que la nuit se fasse en moi, mais que, des ténèbres, je monte à la lumière !

6 août.

Dans quelques jours déjà, nous pourrons repartir. Malgré les ennuis qui m'y attendaient, j'éprouve à me sentir chez moi une quiétude particulièrement douce. Le parc et la forêt sont superbes, les brises chantent dans les feuillages, les mêmes brises qui berçaient mes rêves de gloire et d'amour, au temps de ma jeunesse ! C'étaient d'encourageants murmures qu'ils me chuchotaient alors à l'oreille, ces arbres séculaires ! Ne me confirmaient-ils pas dans l'illusion que j'étais un génie, que j'atteindrais à tout — *quo non ascendam !* — que vouloir, c'est pouvoir !

Il est vrai que tout m'était facile alors. Rien d'impossible pour moi. Quelle belle matinée lumineuse ! et comme ma nef voyageuse semblait équipée pour de lointaines traversées, pour de hautes entreprises ! Mais des rafales se sont levées, plus fortes que ma force. J'ai fait naufrage, et le pauvre navire, avarié, chancelant, est venu s'échouer au port. Et qui se

douterait à me voir — triste épave de la vie — qu'il y avait là de quoi faire un artiste !

Mais laissons ces scènes passées. Dans trois jours nous aurons quitté le château, qui, peut-être, ne me reverra plus vivant. C'est sur mon cercueil que tomberont les grandes musiques des arbres. Pourvu que ce soit le prochain automne qui répande ses feuilles sur ma tombe ! Mais cela ne sera pas... pas encore.

En attendant, ma mère rend la vie dure à Nora. Ce sera sa faute, à cette pauvre mère, si je m'exile à jamais de mon toit. Moi qui n'ai rien à reprocher à ma femme, je ne puis, en conscience, souffrir qu'on l'accable de reproches. Elle est admirable, du reste : pas une plainte, pas une révolte. Mais je sens qu'elle succombe sous le faix de ses peines...

Son exemple m'est une leçon. Je simule l'homme gai, en dépit de tout, et tenir ce rôle n'est pas, au fond, aussi difficile qu'on croit. C'est une habitude à prendre, un masque à mettre. En somme, il est aussi aisé de paraître joyeux que triste : on y parvient sans grand effort. Il suffit de beaucoup d'indifférentisme, de détachement de soi et du monde ; alors la farce est jouée : on est vivant tel qu'on serait mort, sans

espoir ni désir. Comme on fleurit les tombes, il est possible d'égayer l'existence la plus lamentable. Telle est la résolution que j'ai prise, et personne désormais ne pourra me détourner d'une résolution arrêtée.

A propos, mon frère a cru devoir me jouer, aujourd'hui, une scène de mélodrame, parce que nous sommes forcés de lui donner un conseil judiciaire. J'avais envie de rire ; c'était d'un comique achevé que de le voir se battre les flancs pour sembler ému et pour se tirer des larmes. Je l'écoutai avec une suprême indifférence, comme un rocher qui laisse passer l'eau. Tout ce bruit ne m'avait ni touché ni remué.

Durant le monologue, je dessinais un clown très maigre, boudant son amie, une mendicante plus maigre encore : lui, en maillot troué ; elle, avec des souliers éculés et une jupe en guenille, une drôlerie qui ne manquait ni d'ironie ni d'amertume.

— Tu as fini ? interrompis-je enfin, si froidement qu'Edouard en resta interloqué, les yeux hagards. Tu aurais pu, ajoutai-je, t'épargner cette mise en scène. Tirons le rideau, mon ami : la farce est jouée, et tu attendrirais plutôt un roc que moi.

— Mais, Jean, quel homme es-tu devenu ? que signifie ?

— Ce que je suis devenu ? Mais, tu vois bien, très endurant, très patient.

— Dis aussi impassible qu'un poteau indicateur ! s'écria Edouard.

— C'est cela même.

Nous en sommes restés là.

Cependant ses enfants à lui vagabondent à travers le château, et chacun les flatte comme les futurs maîtres de céans.

Aujourd'hui, j'ai surpris une conversation entre ma belle-sœur et Nora.

— Je dois t'avouer, ma chère, que tu as bien discipliné ton mari. Je ne puis rien faire du mien, rien, moins que rien. Le tien semble ne vouloir et ne respirer que par toi. Je ne soupçonnais pas d'abord qu'il t'aimât à ce point. Mais, vraiment, vous êtes devenus un couple prodigieux ! Il est aussi galant envers toi qu'un fiancé ; tu es traitée comme une reine. Par quel moyen as-tu bien pu en arriver là ?

— Je l'ai étudié, avec l'exclusive préoccupation de lui être agréable et de le rendre heureux.

— Faut-il donc pour cela tant d'étude et d'application ?

— Assurément, on n'a rien sans peine ici-bas.

Tout le monde dans la maison se montre vis-à-vis de nous timide et réservé; l'énigme de notre vie les a frappés et les intrigue. On nous regarde comme des sphinx, avec une curiosité craintive. Mon air fatal, ma résignation imperturbable paraissent choses si neuves qu'on ne peut se les expliquer. C'est pourtant très naturel, puisqu'il n'y a plus rien au monde qui puisse m'émouvoir et me troubler. Si pourtant; la cellule de Lavinia, au couvent de Sorrente, m'a arraché de chaudes larmes. Rien n'a changé: tout y est resté à la même place.

Paris, 10 novembre.

Si, à propos de pauvres êtres comme nous, on pouvait parler d'héroïsme, je dirais que nous sommes très vaillants à nous supporter l'un à l'autre. Nora a presque l'air enjoué, et je m'applique à lui faire honneur en rendant ses réceptions des plus agréables.

J'ai souvent, ces temps-ci, le regret de la maison, une inexprimable nostalgie. Mais Nora ne veut plus entendre parler d'Haxtroden. Elle prétend que même le souvenir de là-bas lui est intolérable, depuis la mort de son enfant. La vérité, c'est qu'elle a peur d'autres souvenirs, que moi j'y ai laissés et qui lui sont un tourment... Moi qui ai fait son malheur, je ne me sens aucun droit sur elle et je ne puis lui imposer aucune contrainte qui risquerait de mettre fin à son apparence de vie. Nous passerons donc l'hiver ici.

Je reste beaucoup dans mon atelier, le seul refuge où je sois mon propre maître, où je puisse me cacher sans que des yeux scrutateurs se posent sur moi, quand la douleur m'opprime trop. Je travaille un peu dans cette pacifique retraite : quelques vers, de la musique. J'ai aussi agencé des pensées et esquissé quelques nouvelles.

Ce travail m'a donné un peu de paix ; j'y ai même pris une sorte de plaisir. Sans doute, je n'ai plus retrouvé cet afflux des sèves créatrices qui montent au cerveau dans l'entraînement de l'œuvre ; mais si la source ne déborde plus, il s'en échappe encore discrètement un clair ruis-

selet. Malgré digues et obstacles, il se fraye un chemin, emportant avec lui mon souci.

Par moments, je cesse de sentir et je tombe, indifférent à tout, dans une apathie bienfaisante.

Haxtroden, 12 septembre 18...

Voilà sept ans que cela dure : trop de santé pour mourir, pas assez pour vivre. La lampe cependant va s'éteignant de jour en jour. Je suis revenu ici pour m'y faire enterrer.

J'ai réglé tous mes intérêts avec mes frères et avec ma mère. Elle habite la maison que je lui ai installée, pour qu'elle ne rende pas la vie trop difficile à Nora, surtout quand je n'y serai plus et si ma femme doit garder Haxtroden.

Je puis donc m'en aller en paix. En attendant, je cache à chacun mon état et je ne reçois personne. Nora me suffit : toujours d'humeur égale, pleine d'entrain et s'intéressant à tout. Des heures entières, elle me fait la lecture,

tandis que je reste couché sur le divan... Dieu ! qu'il est doux de mourir ! De plus en plus faible, je me sens mourir sans souffrir, comme si je m'évanouissais peu à peu...

Nora est ma seule compagnie, assidue et indispensable. Nous ne parlons jamais du passé. Pas un mot, pas une allusion, comme si jamais rien de pénible n'était intervenu entre nous, comme si jamais nous ne nous étions réciproquement meurtri et brisé le cœur... Que je rachète les torts de ma vie, rien de plus juste, et je ne saurais m'en plaindre. Je m'en veux seulement de n'avoir pas eu la force de m'élever au-dessus de ma destinée et de recréer en moi un homme nouveau par le travail...

Mes pauvres essais, je les lègue à mon ami Hermann ; peut-être cela lui fera-t-il plaisir, peut-être peine aussi, quand il verra que, doué pour devenir mieux, je ne suis pas devenu davantage. Mais, hélas ! j'ai saisi le fil de la vie par le mauvais bout, je me suis vite égaré, et maintenant que je sors du labyrinthe, c'est pour mourir...

Qu'on ne me plaigne pas, d'ailleurs : je suis heureux. La lutte est terminée, la douleur à jamais endormie ; paix et résignation sont les

hôtes de cette chambre, où naguère je me démenais comme un possédé...

Mes yeux se voilent, ma main s'alourdit. Sans angoisse, purifié par l'épreuve, je me laisse glisser au doux, au suprême repos...

UN ENTERREMENT

AUX CARPATHES

Dans la forêt séculaire, au cœur de la montagne, le chasse-neige mène une sarabande infernale. L'étroite gorge hurle au souffle de la tempête ; les sapins poussent des gémissements de détresse. Au confluent des deux rivières, les glaces charriées par la Prahova et par la Dof-tana, en bonds effrénés se lancent les unes contre les autres, les blocs luttent et se brisent avec de sourds craquements sinistres.

Bouillonnante, limoneuse, l'eau monte ; chaotique, le lit du torrent déborde, comme un fleuve gros de désastres. Les remous furieux se ruent dans les anfractuosités des rives ; à

chaque assaut, le sol vaincu s'affaisse ; rochers, sapins et hêtres cèdent et croulent pêle-mêle. emportés on ne sait où. Chaque escarpement vomit une cascade, dont l'écume glacée retombe en pluie de givre. Dignes et terrassements, œuvre de l'industrie et de la patience humaines, sont enlevés comme des fétus de paille. Le pont de la Doftana, ébranlé, s'effondre à son tour ; ses lourdes piles ne sont que cailloux assemblés par la main d'un enfant, ses massives traverses, que frêles roseaux.

De suprêmes convulsions agitent les arbres. Tour à tour ils se froissent, chancellent et dressent vers les nuages leurs racines arrachées ; les vieux sapins, les ancêtres de la forêt, ceux qui ont résisté pendant cent ans et plus aux âpres tourbillons, eux aussi tombent tout d'une pièce, bientôt ensevelis sous les flocons balayés de la tourmente.

Déserts les chalets d'été, au flanc de la montagne. Ils tremblent sur leurs ais disjoints, comme s'ils appréhendaient d'être broyés par la rafale. Un de ces chalets, toutefois, n'est-il pas habité ? Une insolite lueur brille derrière une fenêtre ; malgré les vitres closes, la flamme inquiète se courbe ; — elle a de subites éclipses,

elle vacille de droite et de gauche, projetant sur la neige déjà assombrie, dans la soudaineté de la nuit tombante, de fugitives traînées rougeâtres.

Cette même lumière, à l'intérieur, promène de fauves reflets sur un visage... un visage... la neige n'est pas plus blême au dehors. Une morte gît là, dans un cercueil ouvert, inexpri- mablement belle en son repos rigide, en sa su- prême paix. Elles devraient encore palpiter au souffle de la vie, ces narines si transparentes, cette poitrine au galbe si pur. Par moment une ombre caresse les joues marmoréennes, comme si les paupières avaient soulevé leur épaisse frange de cils noirs.

Hélas ! elles resteront éternellement closes ; jamais plus la tristesse ou la joie ne leur arra- chera une larme.

Et la bourrasque de se ruer d'un nouvel élan contre la maison forestière. Sa plainte déses- pérée clame à l'oreille d'un homme. Il est assis au bout de la table, la tête dans ses poings, muet, immobile, les yeux obstinément rivés sur le cadavre. Il a des traits nobles et sympathiques et l'air d'un étranger. Ses yeux sont d'un bleu obscur, ses cheveux d'un blond délicat, ses

lèvres exsangues ; elles sont jointes comme si la parole ne devait plus les desserrer, comme si l'immensité de la douleur scellait pour toujours cette bouche jadis aimante et rieuse.

La tempête a beau souffler de tous ses poumons à les crever, elle a beau secouer les vitres dans leurs châssis avec un bruit furieux, le front du veilleur ne se détourne point. Il ne sourcille même pas quand les cierges, debout aux quatre coins de la bière, agitent et couchent leurs flammes fuligineuses, comme effrayées et pitoyables.

De l'autre côté de l'étroit corridor, il y a une chambre obscure. A intervalles inégaux, le poêle de briques, à la porte disjointe, aux fentes mal bouchées, darde un reflet de forge. Le feu ronfle et crépité à l'unisson du sinistre vacarme de l'orage. Là, deux enfants, timidement blottis l'un contre l'autre, se parlent dans l'ombre.

— O Ben, comme le vent se lamente !

— Oui, Mad, il emporte l'âme de notre mère.

— Tu crois ? Je croyais, moi, que les anges viendraient la prendre tout doucement, pour l'emporter au ciel sur leurs ailes.

— Vois-tu, Mad, les anges ne l'auraient jamais trouvée ici. C'est trop loin. Ils sont, bien sûr,

allés la chercher là-bas, chez nous, à la maison ; mais maman n'y était pas ; alors ils ont envoyé la tempête à sa poursuite, à travers l'océan.

— La tempête monte jusqu'au ciel, n'est-ce pas, Ben ?

— Certainement. Tu le vois bien aux nuages.

— Oui, mais, dis encore, y aura-t-il là-haut d'autres anges pour recevoir maman ? Sauront-ils qui elle est ?

— Les anges reçoivent toutes les âmes. Ils sont faits pour ça.

— Et ils les portent au bon Dieu ? Est-ce qu'il les connaît toutes, le bon Dieu.

— Il connaît toutes ses créatures.

— Comment est-il, au fond, ce bon Dieu ?

— N'as-tu pas vu dans la Bible de grand'maman ?

— Peut-être ; mais, depuis, j'ai oublié.

— Tu ne te souviens plus de ce vieux, vieux comme grand-papa, avec des yeux grands, très grands, une barbe blanche, grande comme les nuages, et un grand manteau ? Rappelle-toi donc, Mad ! Je voulais toujours colorier ce manteau ; grand'maman ne permettait pas, parce que je ne savais pas de quelle couleur il est.

— Il doit être bleu.

— Pourquoi bleu ?

— Comme le ciel, Ben.

— Je pense plutôt couleur de feu, comme le soleil quand il descend dans la mer.

— Tu crois, Ben ?

— Sans doute ; seulement je n'en suis pas sûr.

A ce moment la tempête fit rage.

— J'ai peur ! dit la petite fille en se serrant si près de son frère que leurs cheveux blonds se mêlèrent comme deux écheveaux d'or fin.

— Pourquoi avoir peur, ma pauvre Maddy ? reprit le jeune garçon qui frissonnait lui-même.

Tous deux fixaient obstinément le feu, n'osant en détacher leurs regards.

La fillette avait des prunelles d'aigue-marine, comme l'eau d'une source aux bois ; son frère, des yeux d'un bleu d'azur, comme la gentiane en fleurs ou le ciel du Midi. Leurs sourcils étaient d'un même châtain foncé, leurs cheveux d'un même blond ambré ; mais tandis qu'ils effleuraient de leurs boucles le cou du garçonnet, ils flottaient en épaisses nattes sur les épaules de sa sœur, dépassant la ceinture noire qui nouait son tablier blanc.

Il y eut un silence. Puis Mad, tout bas :

— Je l'ai vue, Ben.

— Moi, je l'ai embrassée; mais *elle* était si froide, si froide que tu n'as pas idée!

En disant ces mots, les yeux de Ben s'agrandirent d'angoisse et se tournèrent vers sa sœur.

— Pourquoi donc est-on froid, quand on est mort, Ben?

— Parce qu'on ne respire pas.

— C'est donc de respirer qui réchauffe? Je respire pourtant, et j'ai bien froid.

Et les yeux d'aigue-marine s'absorbèrent, rêveurs, dans une méditation profonde, se moirant de reflets noirs et glauques sous l'afflux des pensées, comme la mer sous l'ombre fuyante des nuages.

— Toi, tu ne mourras pas, n'est-ce pas? s'écria le garçonnet dans un élan d'affection.

Et, soulevant dans ses petits bras robustes le corps svelte de sa sœur, il la serra dans une étreinte passionnée.

Puis tous deux se prirent à pleurer, la main dans la main, immobiles, sans oser sortir, redoutant de passer devant la chambre mortuaire.

Le vacarme de la tempête était devenu si assourdissant, qu'il leur fut impossible de parler davantage.

Et personne, personne ne venait consoler les orphelins.

Tout à coup, un grattement accompagné d'abois plaintifs se fit entendre derrière la porte.

— C'est Buty ! s'écria Ben en courant ouvrir.

Et le fidèle *pointer* entra, frottant son corps souple contre les deux enfants, avec des gémissements quasi humains. Ben et Mad lui passèrent les bras autour du cou ; ils appuyèrent leurs têtes blondes sur son pelage tiède, et tous les trois pleurèrent ensemble.

Mais leurs sanglots se perdaient dans le fracas de l'orage, qui parfois leur imposait silence. Alors, terrifiés, ils écoutaient gronder la bise ; le chien se levait, l'oreille droite, l'œil au guet, le front plissé, les narines quêteuses ; puis il se recouchait pour se lamenter encore avec les deux petiots.

Dans la cuisine, la bonne, assise près du foyer, attendait la cuisinière, qui était allée aux provisions à Comarnic. La pauvre servante avait ramené son tablier sur sa tête, et, se balançant machinalement, elle exhalait tour à tour sa plainte en roumain, en allemand, en hongrois, — car elle était de Transylvanie, où s'emploient les trois idiomes. Elle pensait tantôt à sa défunte

maîtresse, tantôt à sa compagne, qui sans doute avait péri dans la tempête. Les enfants, elle les avait oubliés.

La flamme était tombée, les dernières bûches consumées se carbonisaient dans le poêle, près duquel étaient toujours blottis Ben et Mad.

Dans la chambre de deuil, le froid devenait plus glacial encore ; mais le pauvre père ne le sentait pas. Dans ses yeux creux, dans ses traits décomposés, dans le pli navré qui arquait sa lèvre, dans ses doigts amaigris où brillait l'anneau des épousailles, dans tout son être enfin se marquaient les ravages d'une inconsolable douleur. Cet homme vieillissait à vue d'œil.

Cependant le bruit continu de la tempête semblait bercer son morne désespoir. Peu à peu, ses pensées vaguèrent au loin.

Il songea à sa lointaine patrie, aux Antilles, à ce cyclone qui emporta sa sœur dans les airs, comme elle fuyait de chez elle vers la maison de leur mère, dans une course éperdue. La hutte qu'elle venait de quitter fut enlevée par le tourbillon, si complètement qu'on ne put même en retrouver la place. La mer en furie précipita sur les terres ses lames géantes, transportant au milieu des champs d'ananas la lourde épave d'un

vaisseau de guerre. Les arbres, palmiers, tamariniers, aloès, sagoutiers, furent fauchés comme l'herbe. Le sol trembla ; des crevasses le fendirent en plusieurs endroits... Et il se rappelait comment, au milieu de cet effroyable cataclysme, il s'était aventuré au dehors, pour aller rejoindre sa fiancée, son amie d'enfance, la compagne de ses jeux, l'amour de sa jeunesse, celle qui devait partager son exil, Clarisse, la créole si belle, si pleine de vie alors.

Son cœur battit à se rompre au souvenir du cri de joie délirante qui accueillit son arrivée, à lui qu'elle avait cru mort. Comme elle s'était jetée dans ses bras, ravie, abandonnée, l'enveloppant de toute sa tendresse, comme d'un effluve divin ! Et comme la vieille négresse, à la garde de laquelle ils avaient jadis été confiés l'un et l'autre, l'avait grondé d'avoir ainsi risqué sa vie.

Puis ce furent d'autres mirages qui passèrent devant ses yeux : la guerre civile, la révolte des noirs, durant laquelle ses esclaves, d'une fidélité à toute épreuve, ne le quittèrent pas, bien qu'on eût promis aux transfuges la liberté... Puis, la sédition apaisée, la ruine venant lui enlever toute sa fortune ; ses études d'ingénieur, son travail obstiné pour acquérir bien vite une posi-

tion qui lui permît de se marier... Il se remémora le jour de ses noces au pays du clair soleil et des fleurs luxuriantes, et il sourit, dans sa douleur, à ce cher souvenir.

Cependant les ténèbres s'étaient épaissies. La bonne songea soudain aux pauvres enfants qu'elle avait oubliés. Elle ouvrit à grand'peine la porte barricadée par le vent, abrita de sa main la chandelle qui menaçait de s'éteindre et pénétra dans la chambre où se trouvaient les deux orphelins. Appuyés contre le poêle refroidi, ils dormaient, les bras enlacés, avec le chien couché à leurs pieds, comme une sentinelle.

Des larmes brillaient encore sur leurs joues humides. La bonne, émue, resta un moment à contempler ce groupe si touchant.

— Pauvres anges ! murmura-t-elle.

Puis ce lui fut comme un coup au cœur, en remarquant combien les traits de Ben rappelaient sa mère défunte.

— Venez, enfants, dit la servante en prenant leurs menottes froides : venez vous coucher.

— Oui... maman, balbutia le petit à moitié éveillé, tandis que la fillette poussait un de ces gros soupirs où se résument toutes les tristesses inconscientes du premier âge.

Alors, se levant sans mot dire, ils passèrent, craintifs, sur la pointe du pied, devant la porte de la chambre mortuaire.

Mais, arrivée au bout du corridor, Mad se retourna.

— Ben, fit-elle, il faut dire bonne nuit à papa.

— Mais il est là, Mad..... dans cette chambre !

— Oui, *elle* n'y est pas seule.

Ils se prirent la main, revinrent lentement sur leurs pas, puis entrèrent, non sans hésiter.

Le père ne bougea pas ; seuls ses yeux s'arrêtèrent sur eux, errant de l'un à l'autre, tandis que les orphelins regardaient la morte avec stupeur, cloués au sol, pétrifiés. Et le pâle visage de la mère sembla sourire, comme si elle se sentait heureuse de les avoir près d'elle.

— Bonne nuit, papa, dit enfin la petite fille en approchant, les dents claquantes de terreur et de froid.

— Bonne nuit, Madelinette, ma petite Mad ! Bonne nuit, Ben, mon Bennino ! dit-il en les embrassant. Maintenant, allez... laissez-moi seul !

Ils comprirent qu'ils le gênaient et, après un dernier regard furtif sur le cadavre, ils se reti-

rèrent, emportant dans leur froide couchette, — où personne ne vint joindre leurs mains pour la prière accoutumée, — une larme de leur père, qui glissait sur leurs cheveux.

Oui, certes, ils l'avaient troublé dans l'évocation des songes de bonheur. L'aspect de ces innocents l'avait ramené à la brutale réalité. Un nouvel accès de désespoir le secoua. Ainsi un malade dangereusement blessé, dont la souffrance semble un instant assoupie ; mais, au moindre pas sur le plancher, au moindre heurt contre le lit, il la sentira se réveiller plus aiguë, plus lancinante que jamais.

L'homme se leva, fit quelques pas dans la chambre, puis se jeta sur le cadavre ; il couvrit de baisers les mains jointes, le cou, les yeux, les lèvres ; il baigna ses doigts enfiévrés dans les ondes noires de la chevelure largement épandue ; puis il pleura et sanglota à fendre l'âme. Terrassé par la douleur, il se laissa tomber sur un divan, dans un coin de la pièce, jusqu'à ce qu'il dût, suffoqué par les larmes, étranglé par des hoquets convulsifs, se précipiter vers la fenêtre et l'ouvrir, pour donner un peu d'air à ses poumons.

Le chasse-neige tourbillonna dans la cham-

bre, s'engouffra dans les draperies et éteignit les cierges.

Elle était toujours là... elle lui souriait. Oui, sous les baisers éperdus, les lèvres de la morte s'étaient décloes et laissaient entrevoir l'émail laiteux de ses dents.

Affolé, il lui sembla qu'il devait l'arracher à son cercueil, l'asseoir sur ses genoux, la réchauffer contre sa poitrine... Quoi donc ! on viendrait bientôt la lui prendre pour la coucher dans la terre glacée, elle qui dormait dans ses bras, quelques heures auparavant, calme, convalescente, — comme il le croyait, hélas ! Non, non, ce n'était pas possible !... Il l'avait gardée longtemps sans bouger, pour ne pas la réveiller ; et elle dormait, la douce bien-aimée, elle dormait toujours, jusqu'à ce qu'il s'aperçût que son cœur avait cessé de battre... Alors il avait incliné ses lèvres sur la bouche de Clarisse, pour sentir son haleine. C'est le froid de la mort qu'il y avait respiré ! Oh ! oui, elle était bien morte, puisqu'elle ne lui avait pas rendu son baiser !

De nouveau, il se promena de long en large.

Il lui vint à l'esprit de quelle façon il avait été appelé en Roumanie, pour travailler à la

construction de la ligne des Carpathes, comment il avait demandé à sa femme, non sans hésitation, si elle aurait bien le courage de quitter son pays, de le suivre si loin, avec les deux enfants.

« J'irai », avait-elle répondu avec calme, comme si la chose allait de soi. Et maintenant la charmante fée, la mignonne petite Clarisse gisait inerte, glacée, entre quatre planches grossières. Mère craintive, elle s'était levée imprudemment, pendant une nuit d'hiver et, pieds nus, elle avait gagné la mort à soigner les petits.

D'âpres remords le torturaient. C'était bien sa faute à lui, à lui seul. Il n'aurait pas dû l'exposer à ce rude climat!...

Il saisit un pistolet suspendu au-dessus de la table de sapin où il dessinait ses plans ; il l'arma, après avoir inspecté l'amorce, et appuya le canon contre sa tempe. Mais, au moment de presser la détente, il songea à ses enfants ; une voix secrète était venue lui jeter à l'oreille le mot de : lâche. Il remit donc le pistolet en place, en poussant un soupir d'accablement, et se rassit près de la table, la tête appuyée dans ses mains, résolu, cette fois, à subir son martyre jusqu'au bout.

Et, tandis que ses doigts s'enfonçaient dans les orbites de ses yeux, il revoyait encore sa patrie, sa mère qui, à la naissance de leur premier-né, soutenait Clarisse dans ses bras. Alors déjà il avait perdu la tête de peur, mais sa bonne mère était là, énergique, attentive, encourageante. Et maintenant il n'avait personne, personne, personne !

— O mère, soupira-t-il, si tu savais !

Un monceau de neige se détacha du toit, tomba avec un brit sourd contre les fenêtres, puis s'affala le long de la muraille. C'était une nuit à réveiller les morts. Mais elle ne se réveillait pas, hélas ! celle qu'il aurait reçue avec tant d'ivresse sur son cœur, si Dieu avait voulu accomplir ce miracle, celle qui dormait près de lui, si tranquille, son impassible, son éternel sommeil.

Avec quelle patience n'avait-elle pas supporté l'exil, la solitude, les frimas inaccoutumés, l'insuffisance de leur installation, les ennuis d'une langue étrangère ! Là-bas, il y avait des dallages de marbre, des jets d'eau épanchés dans des vasques, des nègres obéissant au moindre signe.

Ici, c'étaient de vacillants planchers couverts de grossiers tapis, des murs blanchis à la chaux,

le silence âpre et austère des grands bois. Au lieu d'ananas, de pêches et d'oranges, il n'y avait que myrtilles, fraises et framboises sauvages. Jamais cependant une plainte, un murmure, un geste de regret ! Une fois seulement, à propos d'un panier de pêches qu'il lui avait apporté de la ville, elle avait versé des larmes de souvenance...

— Clarisse ! dit-il à voix basse, Clarisse !

L'orage étouffait son appel désespéré. Il le répéta hâtivement, sans trêve, comme une litanie d'imploration et de deuil. Et cette voix altérée, où sifflaient les S, ce timbre étrange qui ne lui semblait plus le sien, le faisaient tressaillir, quand une brève accalmie muselait les abois stridents de la tempête. Alors ses regards effarés fouillaient les coins d'ombre, comme pour y chercher quelqu'un.

Puis il s'apaisa un peu, et ainsi se passa la longue, l'interminable veille.

Vers le matin, le vent se calma ; mais la neige continuait à tomber, épaisse et lente. De temps en temps une petite avalanche roulait du toit ou des ramures, interrompant le silence, — un silence presque palpable, tant il était absolu.

La neige montait si haut que bêtes et gens ne semblaient pouvoir s'y aventurer. Cependant les cloches du monastère de Sinaia sonnaient le glas des funérailles. Les moines demandaient aux paysans et aux chasseurs comment on parviendrait à transporter la défunte, d'Isvor au cimetière de *Poiana Zapuhui* (le Pré aux Chamois), situé à une lieue de marche.

Les mieux avisés jugèrent que des buffles frayeraient la route plus aisément ; on en amena donc une paire devant la maison de la morte. Delhorme, — c'était le nom de l'ingénieur, — était debout sur le seuil, tranquille et froid en apparence, fixant des yeux vagues sur ce couple de bêtes noires, aux cornes massives renversées contre les épaules et dont le ventre frôlait la neige.

Les hommes lui expliquèrent ce dont il s'agissait ; mais ils pensèrent que l'étranger n'avait pas compris, tant il les écoutait avec indifférence. Il leur fit signe d'entrer.

Un moine en costume d'officiant s'approcha du cadavre et l'aspergea d'eau bénite, en nasillant des prières. Delhorme était ressorti pour ne rien voir, ne rien entendre.

Mais les enfants demandèrent ce qu'on faisait

à maman dans la chambre, pourquoi on donnait ainsi des coups de marteau.

Alors la servante fondit en larmes.

— Pourquoi pleures-tu, Maritza? demanda le jeune garçon, qui lui-même roulait de grosses gouttes dans ses yeux.

A ce moment la petite Mad, qui s'était glissée dans la chambre, revint toute pâle.

— Viens, dit-elle, viens, Maritza; ils enferment maman dans ce vilain coffre étroit. Ne les laissons pas faire!

Elle tirait sa bonne par la manche.

Et, comme celle-ci ne voulait pas la suivre, l'enfant se jeta sur les hommes qui clouaient la bière et voulut leur arracher le marteau.

— C'est ma mère qui est là dedans! criait-elle en roumain.

Ses yeux étaient presque noirs.

— Non, répondit un vieux paysan en se signant, non, mon enfant, ta mère est au ciel, près du bon Dieu. Elle n'est plus là dedans. Il n'y a dans ce coffre qu'un habit dont elle n'a plus besoin. Je te montrerai où elle s'est envolée.

Ce disant, il prit dans sa main calleuse la main délicate de la fillette et la conduisit dou-

cement dans la chambre voisine, près de la vitre.

— Regarde ce petit coin de bleu, là où s'entr'ouvrent les nuages : c'est par là que ta maman s'est envolée au ciel.

— Je veux aller avec elle, je le veux ! s'écria l'orpheline.

Cependant les hommes avaient soulevé la bière. Les buffles furent chassés devant pour frayer la voie ; le moine suivait avec sa longue barbe et sa dalmatique bariolée ; derrière lui, les chantres scandaient des psaumes ; puis venait le cercueil, accompagné de Delhorme pour tout cortège. Le convoi mit quatre heures pour arriver au Pré-aux-Chamois.

Des nuages noirs voilaient les sommets de leurs crêpes funèbres ; les sapins étaient comme drapés d'un lourd suaire. En bas, au fond de la vallée, la Prahova roulait ses eaux, où flottaient des glaçons, toutes noires dans la blanche bordure des berges.

Ce fut une marche pénible. De temps en temps les porteurs s'arrêtaient pour changer le brancard d'épaule et s'essuyer le front. Et l'ingénieur restait debout, tête nue, près du cercueil, silencieux dans son agonie de supplicié. Comme un

souffle d'outre-tombe, le vent glacé traversait sa chevelure et ses vêtements. Après la veille près du cadavre, affaibli par le jeûne, le froid le saisissait et lui mettait des frissons aux épaules.

Devant la fosse béante, le prêtre murmura encore quelques appels à la miséricorde divine, tandis que les femmes et les enfants du village, accourus dans leur pelisse fourrée, regardaient d'un œil curieux. Delhorme attendit que la dernière pelletée de terre eût nivelé la tombe ; alors il la couvrit lui-même de branches de sapin. il y amoncela la neige, comme s'il ne pouvait assez cacher sa bien-aimée. Puis il reprit le chemin de la maison vide, d'un pas si hâtif que le sang afflua à ses joues blêmes.

Il n'était pas encore arrivé chez lui que déjà les ouvriers accouraient à sa rencontre pour lui énumérer, en roumain, en italien, en allemand, en serbe, tous les dommages que le chasse-neige avait occasionnés : la voie ferrée rompue en divers endroits, plusieurs ponts de fer emportés à une heure de distance. Et la Prahova continuait à se ruer sur les digues et les chaussées, comme si elle voulait en effacer jusqu'au dernier vestige. Il dut immédiatement inspecter les dé-

gâts. Il voulait pousser à cheval jusqu'au pont de la Doftana, mais le passage était impraticable. Et les mauvaises nouvelles de se succéder rapidement ; partout de nouveaux désastres à constater.

Ce n'est que bien tard qu'il put regagner la maison. Il trouva les enfants en train de faire un cercueil de neige tassée ; l'un devait s'y coucher, l'autre le couvrir.

Hors de lui de les voir ainsi abandonnées, il gronda la bonne. Cette fille n'avait plus sa tête ; elle lui assura qu'il avait dû arriver malheur à la cuisinière, puisqu'elle n'était pas rentrée.

Delhorme songea alors qu'il n'avait rien pris depuis la veille et demanda un peu de nourriture.

Bientôt les enfants lui apportèrent à manger, se disputant à qui le servirait. Il sourit et ses dents blanches brillèrent un instant sous sa moustache blonde, tandis que ses yeux se noyaient de larmes.

Cependant il repoussa les mets et rentra, la gorge serrée, dans son cabinet de travail, qui avait repris son aspect accoutumé, comme si rien ne s'était passé. Il essaya de s'asseoir à son bureau, de parcourir quelques papiers, mais il

se sentit trop fatigué. Il se laissa tomber sur le divan et s'endormit.

De quart d'heure en quart d'heure, les enfants entraient avec mille précautions pour voir si leur père dormait toujours, puis ils ressortaient sur la pointe du pied.

Le chasse-neige avait repris sa course de vertige et menaçait de pulvériser la frêle habitation. Ben et Mad restèrent, pendant des heures, agenouillés devant l'appui de la fenêtre, à regarder tourbillonner les flocons, riant quand ils les voyaient ouater le bord inférieur des vitres, puis fondre sous leur tiède haleine. La tristesse les reprenait, puis les laissait, intermittente comme le vent qui passe, et dans ces alternatives de larmes lentes et de vague oubli s'écoulaient les longues minutes silencieuses de cette morne journée.

Vers le soir, le père se réveilla, avec des douleurs dans la poitrine et dans les membres, et un intime, un poignant sentiment de vide dont il ne se rendit pas compte tout d'abord. La voix des enfants le rappela encore une fois à la réalité. Alors le souvenir de l'absente l'accabla au point de lui faire trouver insupportable ce fardeau de l'existence, que sa compagne chérie ne

partagerait plus désormais. Il perdait pied dans un océan d'amertume. De nouveau, ses yeux se tournèrent vers le pistolet suspendu à la muraille : la tentation d'en finir avec les tourments de la vie obsédait son esprit, grandissant de minute en minute avec une force tyrannique.

Ses enfants ? En ce moment il ne les aimait pas ; une charge, rien de plus ; leur âge les rendait incapables de partager ses regrets et de souffrir avec lui. Ses travaux ? L'orage les avait anéantis ; tout était à recommencer ; de longs mois de labeur en perspective, et peut-être un caprice des éléments viendrait-il encore lui imposer la même tâche fastidieuse. Donc, plutôt s'en aller, ne plus être, rejoindre la morte là-bas dans le cimetière de la vallée.

Il voulut se dresser, mais ses membres étaient comme paralysés ; l'effort de se lever lui coûtait trop, l'énergie de hausser le bras, de prendre l'arme, lui manquait décidément. Ses pensées même roulaient incohérentes, comme là tout près le torrent débordé.

Soudain un cri frappa son oreille et la petite fille s'abattit, tout en pleurs, sur ses genoux.

— Non, papa, s'écria la pauvrete, non, c'est

impossible ! Dis-moi que Ben ment ! N'est-ce pas qu'il ment ?

Ben était resté debout dans l'embrasure de la porte, appréhendant que son père ne crût qu'il avait rudoyé sa sœur.

— Qu'y a-t-il donc, mes enfants ? dit le père d'un ton las.

Il aurait préféré ne rien apprendre, dans la crainte d'avoir à gronder ou à punir.

— Ben dit, sanglota la fillette, Ben dit que nous ne reverrons jamais plus maman. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, papa, ce n'est pas vrai ?

Elle monta sur le canapé et se jeta à son cou.

— Réponds, papa, dis qu'elle reviendra ! criait-elle toujours plus haut, tandis que le père caressait ses cheveux blonds.

Mais ce contact soyeux le rendait plus triste encore : les boucles d'or lui rappelaient les boucles de jais.

Le garçon approcha.

— Nous ne l'avons pas revu non plus, hasarda-t-il, le petit frère que les nègres ont emporté. Ils l'avaient mis aussi dans une caisse longue, et sa peau était toute froide. Je le sais, moi.

— Votre mère est au ciel, mais elle vous voit toujours.

C'est tout ce que put dire Delhorme. Et encore se croyait-il presque coupable de cette affirmation téméraire, qui repugnait à son intelligence. Cependant sa mère lui avait tenu le même langage, à la mort de son père, et cette pensée l'avait consolé.

— Mais je veux la voir ! Si je suis bien sage, bien sage, je la verrai, n'est-ce pas ?

— Oui, Mad, si tu es bien sage toute ta vie.

Il n'insista pas, car un sanglot déchirait sa poitrine. Oh ! s'il avait pu croire que le ciel est au prix des épreuves terrestres ! Mais la foi de son enfance s'était évanouie. Il ne voyait, pour l'heure, que néant en deçà et au delà du tombeau.

Les petits furent si effrayés de cette crise de larmes qu'ils se regardèrent, muets, avec des yeux éperdus.

— Papa ! murmura enfin le garçonnet en posant la main sur l'épaule de son père.

La nuit tombait, les pauvrets se sentaient angoissés de terreur.

Alors Delhorme se leva délibérément et dit d'une voix résolue :

— Vous avez sans doute faim, mes chéris ?

— Oui, et toi aussi, papa, nous a dit Maritza.

La cuisinière est revenue et le dîner est prêt.

Lui, manger ! Il allait refuser, quand il songea subitement à ce qu'elle dirait, si elle le voyait abandonner les enfants dès le premier jour.

Avant la rechute qui l'avait emportée, quand elle s'était crue mourante, ne lui avait-il pas juré de prendre soin des pauvres innocents qu'il lui coûtait tant de laisser, à elle, si tendre, si dévouée?... Puis une convalescence trompeuse lui avait rendu l'espoir, déçu, hélas ! par ce passage du sommeil à la mort, sans une bénédiction, sans un dernier adieu de la mère à ses chers petits.

— Eh bien, mangeons ! dit-il en prenant Ben et Mad par la main, pour passer dans l'autre pièce.

La lampe brûlait sur la table servie, le feu ronflait dans le poêle, et, dans un coin, sur un guéridon, était posé un ouvrage de couture, comme si la morte devait venir l'achever.

Mad murmura le *benedicite*, puis tous trois restèrent sans mot dire. Comme ils sont tristes ces premiers repas où manque le bon ange de la famille ! Chacun semble épier une ombre, un frôlement d'étoffe, un bruit quelconque attestant

la présence de l'absente. Et c'est en vain qu'on tâchait d'écarter l'angoissant silence ; cet hôte importun, ce convive obstiné revenait toujours s'asseoir au milieu d'eux. Quels propos échanger d'ailleurs, qui ne soient plus tristes encore que ce mutisme navrant ?

D'ordinaire, après le repas, les enfants feuilletaient avec leur père quelque album de gravures, ou bien la mère leur racontait des histoires jusqu'à l'heure du coucher. Aujourd'hui, ils ne savaient que faire de leur soirée. Ils se sentaient seuls, abandonnés, comme perdus dans le désert ou dans les neiges.

Mais, quand l'âme du foyer s'en est allée, elle se réincarne dans la jeune fille qui reste, s'élevant par instinct au rôle de petite mère, de ménagère vigilante.

Dans les yeux de Mad, dans les yeux d'aiguemarine, un monde de pensées s'agitaient ; tantôt clairs, tantôt sombres, ils trahissaient toutes les réflexions qui trottaient dans sa petite tête blonde. C'est comme si une intuition providentielle lui révélait ce que ne lui auraient pas appris plusieurs années d'expérience.

— Papa, dit-elle avec gravité, je vais te préparer la lampe pour écrire.

Sitôt dit, sitôt fait. Elle revint au bout d'un instant.

— Papa, ton cabinet est éclairé et chauffé. Tu peux venir.

Il se laissa emmener, docile, comme s'il n'en pouvait être autrement.

Une fois dans l'autre pièce :

— Maintenant, papa, parle-nous du temps où tu étais tout petit, tout petit, et aussi de grand'maman. Je vais m'asseoir sur un de tes genoux et Ben sur l'autre.

C'est ainsi qu'inconsciemment la petite Mad forgeait les chaînes qui devaient rattacher son père à la vie.

Sans résister, il prit sur ses genoux les enfants qui le pressèrent de questions.

Ben, qui était entré dans la pensée de sa sœur, la secondait de son mieux.

— ... C'est alors que tu as grimpé sur le grand palmier, papa ?

— Et que grand'maman eut si peur ?

— Et tu faisais le singe, là-haut ?

— Et tu abattais des noix de coco ?

— Et le nègre qui te portait toujours quand tu étais petit ?

— Oh ! oui, le nègre auquel tu avais donné des coups ?

— Et tu l'as ensuite embrassé autant de fois que tu l'avais frappé, pour lui demander pardon, n'est-ce pas ?

Ils gazouillaient ainsi, comme deux oiseaux jaseurs, sans même attendre les réponses. Ce ramage enfantin distrayait le pauvre homme de sa douleur.

Enfin Maritza entre-bâilla la porte pour annoncer l'heure du coucher.

— Quand nous serons au lit, papa, tu viendras prier avec nous. Maritza t'appellera.

— C'est bien, Mad, c'est bien. Je viendrai.

A peine eut-il fait cette promesse, qu'il la regretta. Il vint cependant, et quand les enfants après leur brève oraison, que traversa le nom de leur mère, l'eurent embrassé en le serrant bien fort dans leurs petits bras, Delhorme comprit que c'en était fini avec ce projet de suicide que, deux fois déjà, il avait été sur le point de réaliser. Le pistolet ne serait plus décroché de la muraille.

Mad se montra sereine et enjouée tant que le père resta dans la chambre, entre les deux petits lits jumeaux ; mais, dès qu'il fut sorti, elle

enfonça sa tête dans l'oreiller et pleura amèrement. Soudain, elle sentit deux grosses pattes sur la couverture et une haleine chaude contre sa joue. Elle jeta ses bras au cou du bon chien et l'attira près d'elle où il se roula en cercle et s'endormit.

Pendant la nuit, Ben se réveilla en sursaut et se glissa hors de sa couchette, pris d'une sollicitude d'aîné, pour voir ce que faisait sa sœur. Ses mains, en tâtonnant, touchèrent un pelage tiède et lisse, et une grosse langue les lui lécha.

— Ah ! tu es là, Buty ? murmura-t-il à voix basse.

Delhorme, lui, s'était étendu tout habillé sur le divan. Il n'avait pas osé pénétrer dans sa chambre et retrouver, près du sien, cet autre lit à jamais vide. Aussi, quand, au matin, Mad entra pour le réveiller, remarqua-t-elle qu'il n'y avait pas reposé.

— Maritza, dit-elle avec une délicate intuition, il nous faudra transporter le lit de papa à côté.

La servante, étonnée, regarda l'enfant et obéit, comme aux ordres de la légitime maîtresse de la maison.

Sans perdre un instant, le lit fut dressé dan

la pièce du fond, pendant que Delhorme vaquait au dehors à ses occupations.

Ce fut la dernière neige de l'hiver. Elle fondit brusquement au premier souffle du renouveau. L'Urlatoara et la Doftana, la Prahova et le Pélesh grossirent encore, jaunes, torrentiels et écumeux, déchaussant les racines, échouant sur les berges des bois flottés, dégravoyant les routes, couvrant les prairies voisines de leurs alluvions. Le bruit des grandes eaux montait de la vallée vers les chalets des cimes ; l'hiver déménageait à grand fracas.

Puis le cortège du printemps se mit en marche sous un soleil radieux. Derrière les perce-neige venaient les cyclamens violets, les ellébores noirs les gentianes bleues, les boutons d'or, les primévères lilas. Les anémones des montagnes, à l'éclat métallique, balançaient leurs corolles dans la rosée. Les feuilles tendres des hêtres scintillaient comme de petits miroirs dans leur encadrement de peluche argentée. La frêle frondaison des arbres précoces tranchait sur la dépouille d'antan restée aux branches des vieux chênes. Certaines essences plus tardives risquaient, au bout de chaque pousse, deux feuilles frileuses à

demi blotties dans le nid de leur bourgeon. Les sapineaux, eux aussi, encapuchonnaient d'un chaton résineux la pointe de leurs aiguilles. Tout ce peuple de plantes, du chêne à la bruyère, vivait en bonne harmonie, dans le rajeunissement des sèves nouvelles.

Les bergers commençaient à conduire leurs troupeaux dans les pacages de la montagne ; ils poussaient d'interminables caravanes de moutons, avec les agnelets cherchant les mamelles des brebis, et les mâtins en serre-file. Et les jeunes pâtres, aux yeux noirs comme la mûre des haies, aux cheveux sombres comme l'aile des corbeaux tombant en boucles drues de dessous leur bonnet fourré, laissaient errer dans le vague leurs regards rêveurs, désintéressés, comme absents du monde qui s'agite à leurs pieds.

Ceux qui gouvernent là-bas, ceux qui luttent, se querellent, souffrent et se plaignent dans le pourchas du bonheur ; ceux qui se réjouissent, aiment et exultent dans le triomphe du succès, tous leur sont également indifférents. Contents de vivre et de se laisser vivre, à peine prennent-ils garde aux musiques des vents à travers les ramures, aux vibrations harmonieuses

des sapins sous les brises. Ils ignorent même que les hommes des cités admirent la rose des Alpes, que les femmes élégantes parent leur corsage d'un bouquet d'edelweiss. Ces fleurs de neige, que leur envie la plaine, ils les foulent d'un pied distrait, en jetant leur refrain d'une montagne à l'autre dans le libre azur. Heureux, heureux bergers ! Le souci morose ne gravit pas les hautes cimes ; il descend les vallées et va broyer le cœur des humains dans les étroites demeures des villes et des bourgades.

Le cimetière. Une tombe toute simple, un tertre embaumé de violettes blanches. Un homme est là, seul, debout. Il pleure. Il lui semble qu'il devrait maudire ce coin de terre, l'accuser de lui avoir pris ce qu'il avait de plus cher, et cependant il ne peut s'en détacher, comme un avare qui couve son trésor enfoui.

La voie ferrée est rétablie, l'œuvre de l'ingénieur achevée. Mais la tâche de l'homme n'est pas accomplie. Que faire ?

Il ne lui reste plus qu'à partir. Pour où ? Il ne le sait.

Il froisse dans sa main une lettre de sa mère. Elle l'attend là-bas, impatiente, dans l'île enchan-

teresse aux arbres toujours verts, au ciel éternellement bleu. Elle lui annonce, non sans intention peut-être, qu'une de ses amies d'enfance est devenue veuve.

Et sur son secrétaire, à la maison, il a laissé un engagement pour le Caucase, où ne manque plus que sa signature.

Debout devant le tertre embaumé, il interroge :

— Dis-moi, toi, ce que je dois faire ?

Et il lui semble entendre une voix monter de la tombe, une voix au timbre d'argent, au parfum de violettes, qui murmure à son oreille :

— Mes petits, mes chers petits !

Et sa décision est prise. L'homme ira au Caucase ; il ne construira pas un second nid avec les débris de l'ancien ; il travaillera dans la solitude du cœur pour l'avenir de ses enfants. L'homme parle à la morte, il étend la main, il jure de ne jamais donner une marâtre aux deux orphelins. Sans l'insinuation de sa mère, peut-être serait-il retourné vers les molles Antilles. Mais non, il redoute les obsessions, une lutte, ... une défaite, qui sait ?

Il plie le genou, il baise cette terre où repose la bien-aimée.

— Clarisse, murmure-t-il une dernière fois, Clarisse, je te serai fidèle jusqu'à la mort !

Un char vient à passer, emmenant une bande de paysans ; on entend des rires et des cris : c'est une noce. Mais tous ces visages joyeux prennent un air grave, les femmes se signent, compatissantes, en regardant, près de la tombe solitaire, cet homme qui pleure, et, derrière lui, un chien, la tête basse, qui semble partager la douleur de son maître. Cette vision de tristesse serre le cœur de ces jeunes gens heureux, elle leur rappelle que tout bonheur est passager ; un voile de deuil semble s'étendre sur la nature printanière.

.....

Quelques jours encore. Delhorme s'en va avec deux enfants vêtus de noir. Derrière lui, il a laissé son œuvre terminée et son bonheur enseveli.



TABLE

VENGEANCE.	1
ENCHAINÉ.	81
UN ENTERREMENT AUX CARPATHES.	243